
BATES
H F GARRETT 1914

COLLECTION

DE

CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

XXIII

NOUVEAUX CONTES BERBÈRES

NOUVEAUX CONTES
BERBÈRES

RECUEILLIS TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

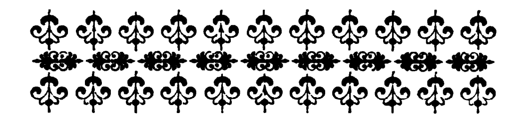
RENÉ BASSET
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

NOUVEAUX CONTES
BERBÈRES



PRÉFACE

Il *y a dix ans, en publiant la première série de ces* Contes berbères, *j'annonçais l'intention de faire paraître un second volume. Diverses raisons, desquelles il est inutile d'entretenir le lecteur, en ont retardé l'apparition, mais si j'ai appliqué, et au-delà, le* nonum que prematur in annum *d'Horace, ce retard n'a pas été sans utilité, car il m'a permis d'augmenter le nombre des contes que je me proposais de donner et de fournir des spécimens du folk-lore des tribus les plus diverses, même de*

celles chez qui l'existence du berbère, comme langue parlée, n'est plus qu'une question de jours.

Comme pour la première série, j'ai accompagné ma traduction de notes comparatives que les folk-loristes de profession trouveront sans doute incomplètes; j'ai d'autant moins de peine à le croire que de nouvelles recherches m'ont permis d'ajouter un nombre considérable d'additions aux notes de la première série, sans me flatter, bien entendu, d'épuiser la matière. Il en est certainement de même pour cette série, mais ceux qui savent combien il est difficile de travailler en province, où l'on est réduit à ses ressources personnelles, loin de celles que Paris peut seul fournir pour des recherches comparées, voudront bien ne tenir compte que de mes efforts pour laisser le moins de lacunes possible en ce qui concerne les versions orientales. J'espère, dans un nouveau volume, qui se fera moins attendre que celui-ci, donner, outre une nouvelle moisson, un supplé-

ment nécessaire aux notes de la première et de la seconde série.

Les sources de ce volume sont les suivantes :

La Bibliothèque Nationale m'a fourni les contes n°s 69 et 113, *en dialecte de Bougie (fonds berbère, n° 1) et le* conte n° 105 *en dialecte chelḥa du Sous (fonds berbère, n° 4).*

*J'ai emprunté les n^os^* 98 *et* 101 *aux publications de M. Masqueray.*

*En 1883, dans ma mission au Maroc et dans le département d'Oran, j'ai recueilli à Tétouan les n^os^* 91, 95, 96 *et* 97 *(dialecte du Sous) et à Oran les n^os^* 110 *(dialecte de Taroudant) et* 89 *(dialecte du Sous).*

En 1884, El H'adj 'Abd Allah de Tamegrout me dicta à Oran le conte 116 *(dialecte de Taroudant).*

*Les contes n^os^* 73, 93, 102, 107, 109, 111 *et les chansons* 125-129, 131 *(Mẓab)* ; *les contes n^os^* 64, 68, 72, 76, 79, 82, 84, 103, 108 *et les chansons n^os^* 130 *et* 132 *(Ouargla)* ; *les contes n^os^* 67, 71, 75, 78,

81, 83, 90, 92, 94, 112, 117, 119, 121, 124 *provienncnt de ma mission au Mzab, à Ouargla et à l'O. Rir' en 1885.*

Deux ans après, en 1887, Moḥammed 'Abdi me communiqua à Cherchel, au mois de juin 1887, les contes nos 65, 99 *et* 104, *et les énigmes n°* 133, *en dialecte des B. Menacer.*

La même année, au mois de juin, je rapportai d'un voyage dans la province de Constantine le conte 77 *et, en juillet 1896, les contes* 86, 88, *et* 122 *en dialecte des Harakta.*

Pendant l'année 1888, lors de ma mission au Sénégal, un Trarza du nom d'Aḥmed Saloum me dicta à Saint-Louis les contes nos 66, 70, 74, 80, 100, 106, 114, 123.

Le conte 84 *en dialecte des B. Halima fut recueilli en 1894.*

Une excursion dans le Dhahra et la vallée du Chelif en juin 1895, me permit de noter les contes 87 (*A'chacha*), 115 et 120 (*A. Feraḥ*) *à Renault et à Kherba,*

Alger-Mustapha, 12 mai 1897.



BIBLIOGRAPHIE

DES OUVRAGES CITÉS DANS LES NOTES (A)

Abou'l faradj el Isbahâni. *Kitâb el Aghâni.* Boulaq, 1285 hég. 20 vol. in-4°.

Abou Râs. *Voyages extraordinaires et nouvelles agréables.* Alger, 1885, in-8°.

Abstemius. *Hecatomythium alterum.* Venise, 1499, in-f°.

Aḥmed ben Hemdem Sohaili. *'Adjâib el Me'âser.* Constantinople, 1256 hég., in-4°.

Aḥmed ech Chirouâni. *Nefḥat el Yemen.* Le Qaire, 1305 hég., pet. in-4°.

Aḥmed el Qalyoubi. *Kitâb en Naouâdir.* Le Qaire, 1302 hég. in-8°.

(a) Les ouvrages cités dans la bibliographie de la première série, ne sont pas mentionnés ici.

Aḥmed es Selâoui. *Kitâb el Istiqṣa fi akhbâr douel el Maghreb el Aqṣa*. 4 vol. in-4°. Le Qaire, 1312 hég.

El Aïachi el Moula Aḥmed. *Voyages*, tr. Berbrugger. Paris, 1846, in-4°.

Alf leïla oua leïla. Éd. de Beyrout, 5 vol. in-8°, 1889-1890.

D'Ancona. *Studj di critica e storia letteraria*. Bologne, 1880, in-12.

Annales poétiques, t. V. Paris, 1778, in-12.

D'Arbois de Jubainville. *Cours de littérature celtique*, t. III, *Les Mabinogion*. I. Paris, 1887, in-8°, t. V, *L'épopée celtique en Irlande*. I. Paris, 1892, in-8°.

Arnaudin. *Contes populaires recueillis dans la Grande Lande*. Paris et Bordeaux, 1887, in-16.

Arnold. *Chrestomathia arabica*. Halle, 1843. 2 vol. in-8°.

Asbjörnsen et Moe. *Norwegische Volksmärchen*, tr. Bressemann. Berlin, 1847, in-12.

Athénée. *Deipnosophistarum libri* xv, éd. Schaefer, 3 vol. in-8°. Leipzig, 1816-1838.

Aulu-Gelle. *Nuits attiques*, éd. et trad. Charpentier et Blanchet. Paris, 1863, 2 vol. in-18 jés.

S. Aurelius Victor. *Œuvres*, éd. et trad. Dubois. Paris, 1846, in-8°.

Babrios. *Fables*, éd. Schneidewin. Leipzig, 1880, in-12.

Bain. *Russian fairy tales*. Londres, 1892, in-8°.

Bartsch. *Chrestomathie de l'ancien français*. Leipzig, 1884, in-8°.

R. Basset. *Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère*. Alger, 1887, in-8°.

Id. *Les aventures merveilleuses de Temim ed Dâri*. Rome, 1891, in-8°.

Id. *Notice sur le dialecte des Haraktas et du Djérid tunisien*. Woking, 1893, in-8°.

Id. *Textes berbères dans le dialecte des B. Menacer*. Rome, 1892, in-8°.

Id. *Étude sur la Zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'O. Rir'*. Paris, 1893, in-8°.

Id. *Le dialecte berbère de Taroudant*. Florence, 1895, in-8°.

Id. *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*. Paris, 1895, in-8°.

Id. *Notes sur le Chaouia de la province de Constantine*. Paris, 1897, in-8°.

Beauvois. *Contes populaires de la Finlande, de la Norvège et de la Bourgogne*. Paris, 1862, in-18.

Bechstein. *Die Sagen der Rhöngebirges*. Wurzbourg, 1842, in-12.

Becker, Roose et Thiele. *Lithauische und preussische Volkssagen*. Kœnigsberg, 1847, in-16.

Belkassem ben Sedira. *Cours pratique d'arabe vulgaire*. Alger, 1878, in-18.

— *Cours de langue Kabyle*. Alger, 1887, in-8°.

Benfey. *Kleinere Schriften zur Märchenforschung*. Berlin, 1894, in-8°.

NOUVEAUX CONTES

BERBÈRES

Charencey. *Le Folklore dans les deux mondes* Paris, 1894, in-8°.

Ph. Chasles. *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne.* Paris, 1854, in-12.

Chronicon paschale, éd. Dindorf. Bonn, 1832, in-8°.

Clouston. *Flowers from a persian garden.* Londres, 1890, in-8°.

Id. *Popular tales and fictions.* Edimbourg, 1887, 2 vol. in-8°.

Chodzko. *Les chants historiques de l'Ukraine.* Paris, 1879, in-8°.

Coelho, *Contos populares portuguezes.* Lisbonne, 1879, in-8°.

De Colomb. *Exploration des K'sours du Sahara de la province d'Oran.* Paris, 1858, in-8°.

Comparetti. *Novelline popolari italiane.* Turin, 1875, in-8°.

Constantin Manassé. *Chronique*, éd. Bekker, Bonn, 1837, in-8°.

Corrozet. *Fables d'Ésope.* Paris, 1882, in-8°.

Curtin. *Myths and the Folk-lore of the Russians.* Londres, 1891, in-8°.

Delboulle. *Les Fables de La Fontaine.* Paris, 1891, in-12.

Delphin. *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé.* Paris et Alger, 1891, in-12.

F. Denis. *Le monde enchanté.* Paris, 1843, in-32.

A Des Michels. *Contes plaisants annamites.* Paris, 1888, in-8°.

Deulin. *Contes de ma mère l'Oye*. Paris, 1879, in-18 jés.

Devoulx. *Les édifices religieux de l'ancien Alger*. Alger, 1870, in-8°.

Dietrich. *Russische Volksmärchen,* trad. anglaise, Londres, 1857, in-12.

Dunlop-Liebrecht. *Geschichte der Prosa-Dichtung*. Leipzig, 1851, in-4°.

Elien. *Œuvres,* éd. Herscher, Paris, 1858, gr. in-8°.

Ethé. *Alexander's Zug zur Lebensquelle in Land der Finsterniss*. Munich, 1871, in-8°.

Eutrope. *Histoire romaine,* éd. et trad. Dubois. Paris, 1844, in-8°.

Eudoxia. *Violarium*, éd. Flach. Leipzig, 1880, in-12.

Fabre. *L'Algérie*. Paris, 1876, in-18 jés.

Fabularum Babrianarum paraphrasis Bodleiana. Vienne, 1877, in-12.

Feer. *Batris Sinhasan, les trente-deux récits du Trône*. Paris, 1883, in-18.

Finamore. *Tradizioni populari abbruzzesi*. Lanciano. 1882.

Fleury. *Littérature orale de Basse-Normandie*. Paris, 1883, pet. in-8°.

Florus. *Histoire romaine* à la suite de Valérius Paterculus, éd. et trad. Ragon. Paris, s. d. in-18 jés.

The Folk-lore Journal, t. VI, 1888. Londres, in-8°.

Folk-lore and legends, Russian and Polish. Londres, 1890, in-12.

Fortier. *Louisiana Folk-tales*. Boston, 1895, in-8°.

Freytag. *Proverbia Arabum*. Bonn, 1838-1843, 3 vol. in-8°.

Furia. *Fabulæ æsopicæ*. Leipzig, 1810, in-8°.

Gaffarel. *Histoire de la Floride française*. Paris, 1876, in-8°.

Garcilaso de la Vega. *Histoire de la conquête de la Floride*, tr. Richelet. Paris, 1709, 2 vol. in-12.

Garcin de Tassy. *Allégories orientales et chants populaires*. Paris, 1876, in-8°.

Gauttier. *Mille et une Nuits*. Paris, 7 vol. in-8°, 1822-1823.

P. de Gayangos. *The history of the Muhammedan dynasties in Spain*. Londres, 1840-1843, 2 vol. in-4°.

Georgeakis et Pinaud. *Le Folk-lore de Lesbos*. Paris, 1894, pet. in-8°.

J. Gérard. *Le tueur de lions*. Paris, 1854, in-12.

Gesta Romanorum, éd. Oesterley. Berlin, 1872, in-8°.

Gidel. *Études sur la littérature grecque moderne*. Paris, 1866, in-8°.

Giornale della Società asiatica italiana, t. IX. Florence, 1896.

Glycas. *Annales*, éd. Bekker. Bonn, 1836, in-8°.

Gonzenbach. *Sicilianische Märchen*. Leipzig, 1870, 2 vol. in-8°.

Goldschmidt. *Russische Märchen.* Leipzig, 1883, in-12.

Görski. *Die Fabel von Löwenantheil.* Berlin, 1888, in-8°.

A. Graf. *I complementi della Chanson de Huon de Bordeaux.* I, *Auberon.* Halle, 1878, in-4°.

Gredt. *Sagenschatz der Luxemburger Landes.* Luxembourg, 1885, in-8°.

Grimm. *Deutsche Sagen.* Berlin, 1816, 2 vol. in-8°.

A. de Gubernatis. *Mythologie zoologique*, tr. Regnaud. Paris, 1874, 2 vol. in-8°.

Guicciardini. *Detti e fatti notabili.* Lyon, 1808, in-12.

Guillaume. *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver le sujet de ses fables.* Besançon, 1822, in-8°.

Haase. *Sagen aus der Grafschaft Ruppin*, Neu-Ruppin, 1887, in-12.

Hanoteau et Letourneux. *La Kabylie et les coutumes kabyles.* Paris, 1873, 3 vol. in-8°.

Haudent. *366 apologues d'Ésope.* Rouen, 1547, in-16.

A. de Herrera. *Histoire générale des voyages et conquestes des Castillans dans les Isles et Terre Ferme des Indes Occidentales,* trad. de M. de la Coste.. *Première décade.* Paris, 1660, in-4°.

Hervieux. *Les Fabulistes latins.* Paris, 1884-1896, 4 vol. in-8°.

Hins. *La Russie dévoilée au moyen âge par sa littérature populaire.* Paris, 1883, in-12.

Histoire littéraire de la France, t. XXVI Paris, 1873, in-4°.

Hodgetts. *Tales and legends from the land of the Tzar*. Londres, 1890, in-8°.

Houdas. *Le Maroc de 1631 à 1812*. Paris, 1886. in-8°.

Huon de Bordeaux, éd. Guessard et Grandmaison. Paris, 1866, in-12, t. V. de la collection des *Anciens poètes de la France*.

Ibn' Abd Rabbih. *Kitab el 'Iqd el ferid*. Boulaq, 1293 hég., 2 vol. in-4°.

Ibn' Adzari. *Bayân el Moghrib*, éd. Dozy. Leyde, 1848-1851. 2 vol. in-8°.

Ibn' Arabchah. *Fâkihat el Kholafâ*, éd. Freytag, 1832-1852, 2 vol. in-4°.

Ibn Batoutah. *Voyages*, éd. et trad. Defrémery et Sanguinetti. Paris, 1874-1877, 4 vol. in-8°.

Ibn el Djouzi. *Kitâb el Azkiâ.*, Le Qaire, 1304 hég., pet. in-4°.

Ibn Hadjdjah el Hamaoui. *Thimârat el Aourâq*, Le Qaire, 1300 hég. in-8°.

Jaba. *Recueil de notices et de récits kourdes*. Saint-Pétersbourg, 1860, in-8°.

Jacottet. *Contes populaires des Bassoutos*. Paris, 1895, in-18.

Jacques de Vitry. *Exempla*, éd. Crane. Londres, 1890, in-8°.

Jacques de Voragine. *Legenda aurea*, éd. Græsse. Breslau, 1890, in-8°.

Jones et Krapf. *The folk-tales of the Magyar.* Londres, 1889, in-8°.

Jornandès. *Œuvres*, éd. et trad. Savagner, Paris, 1842, in-8°.

Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople, éd. Schefer. Paris, 1882, 2 vol. in-8°.

Jülg. *Siddhi-Kür, mongolische Märchen.* Innsbrück, 1868, in-8°.

Le Kalévala, tr. Léouzon le Duc. Paris, 1879, in-8°.

Keller. *Li Romans des Sept Sages.* Tubingen, 1836, in-8°.

Khoudiakov. *Veliako-rouskiia skazki.* Moscou, 1860-62, 3 vol. in-8°.

Kitâb nozhat el Djallâs fi Naouâdir Abou (sic) *Noouâs.* Beyrout s. d. in-12.

Knoop. *Sagen und Märchen aus der Provinz Posen.* Posen, 1893, in-8°.

Knortz, *Sagen und Märchen der nord-amerikanischen Indien.* Iéna, 1871, pet. in-8°.

Kœlle. *African native literature.* Londres, 1854, in-8°.

Kohlrusch. *Schweizerisches Sagenbuch.* Leipzig, 1854, in-8°.

Krause. *Tuisko-Land.* Glogau, 1891, in-8°.

Kremnitz. *Rumänische Märchen.* Leipzig, 1882, in-12.

Labat. *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale.* Paris, 1728, 5 vol. in-12.

La Fontaine, *Fables*, éd. Régnier (t. I-III des *Œuvres complètes*). Paris, 1884-1887, in-8°.

P. de Lagarde. *Clementis Romani Recognitiones syriace*. Leipzig, 1861, in-4°.

Lal Behari day. *Folk-tales of Bengale*. Londres, 1883, in-12.

Lane. *Arabian Nights*. Londres, 1889, 3 vol. in-8°.

Lang. *La Mythologie*, tr. française. Paris, 1886, in-12.

Langen. *Die Klemensromane*. Gotha, 1890, in-8°.

Largeau. *Flore saharienne*. Genève, 1878, in-8°.

Id. *Le pays de Rirha*. Paris, 1879, in-16.

E. de Laveleye. *La Saga des Niebelungen dans l'Edda et le Nord Scandinave*. Paris, 1866, in-18 jés.

C. Lebeau. *Carmina*. Paris 1782, in-8°.

Leclerc de Troyes, *Le roman du Renard contrefait*, éd. Tarbé. Reims, 1851, in-8°.

Le Jay. *Bibliotheca rhetorica*. Paris, 1725, in-8°.

G. Le Noble. *Fables et contes*. Paris, 1700, 2 vol. in-12.

F. Lenormant. *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, Paris, 1887, gr. in-8°.

H. Le Roux. *Au Sahara*. Paris, s. d. in-18 jés.

Le Roux de Lincy. *Le livre des légendes*. Paris, 1836, in-8°.

Lidzbarski, *Die neu-aramäischen Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin*. Weimar, 1896, 2 vol. in-8°.

Lüber. *Der Vetalapančavinsati*, tr. all. Goritz, 1875, in-8°.

Luzel. *Légendes chrétiennes de la Basse Bretagne*. Paris, 1881, 2 vol. pet. in-8°.

Lyncker. *Deutsche Sagen und Sitten in hessischen Gauen*. Cassel, 1854, in-16.

J. Malala. *Chronique*, éd. Dindorf. Bonn, 1831, in-8°.

Marie de France. *Poésies*, éd. Roquefort. Paris, 1820, 2 vol. in-8°.

Marmier. *Contes populaires de différents pays*, Paris s. d., 2 vol. in-18 jés.

Id. *Lettres sur l'Islande*. Paris, 1844, in-12.

El Maqqari. *Analecta*, éd. de Leyde, 2 vol. in-4°, 1855-1861.

P. Martyr d'Anghiera. *De rebus oceanicis et novo orbe Decades tres*. Cologne, 1574, pet. in-4°.

E. Martin. *Observations sur le roman de Renart*. Strasbourg, 1887, in-8°.

Masqueray. *Observations grammaticales et textes de la temahaq des Taïtoq*, publiés par R. Basset et Gaudefroy Demonbynes. Paris, 1896-1897, in-8°.

Maurer. *Isländische Volkssagen*, Leipzig, 1860, in-8°.

Meidâni, *Proverbes*. Boulaq, 2 vol. in-4°, 1284 hég.

Mélanges asiatiques de l'Académie impériale de Pétersbourg, t. V, 1864.

Mémoires publiés par les membres de la Société

archéologique française au Caire, t. VI, 3e fasc. Paris, 1893, in-4°.

Mercier. *Le Chaouia de l'Aurès.* Paris, 1896, in-8°.

Mérimée. *Les Cosaques d'autrefois.* Paris, 1865, in-18 jés.

Merlet. *Origines de la littérature française.* Paris, 1873, 2 vol. in-12.

Migne. *Dictionnaire des légendes du christianisme.* Paris, 1855, in-4°.

Id. *Patrologia græca*, t. I, Paris, 1886, gr. in-8°.

Mille et une Nuits, tr. Galland, éd. du *Panthéon littéraire.* Paris, 1846, gr. in-8°.

E. du Méril. *Histoire de la poésie scandinave.* Paris, 1839, in-8°.

Moland. *Molière et la comédie italienne.* Paris, 1867, in-12.

Marc Monnier. *Les contes populaires* en Italie, Paris, 1880, in-18 jés.

Monseur. *Le Folk-lore wallon.* Bruxelles, 1892, in-12.

Morlini. *Novellæ, fabulæ, comœdia.* Paris, 1855, in-16.

C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV (*Bibliothèque grecque-latine* de Didot).

Max Müller. *Essais sur la mythologie comparée.* Paris, 1874, in-12.

Navarin. *Aventures de D. Juan de Vargas.* Paris, 1853, in-16.

Nerucci. *Sessanta novelle popolari montalesi.* Florence, 1880, in-12.

Niederdeutscher Æsopus. éd. Fallersleben. Berlin, 1870, in-8°.

De Nino. *Usi a costume abbruzzesi*, t. III. Florence, 1883.

Ch. Nisard. *Histoire des livres populaires.* Paris, 1854, 2 vol. in-8°.

Nizami. *Iskender-Nameh.* 2 vol. in-8°, Cawnpoor, 1881.

The Sikandar-Nama. tr. Clarke, Londres, 1881, in-8°.

Nœldeke. *Beitræge zur Geschichte des Alexander's Romans.* Vienne, 1890, in-4°.

Nonnos. *Les Dionysiaques.* éd. et trad. Marcellus. Paris, 1856, gr. in-8°.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, t. II, Paris, 1789, in-4°.

Oléarius. *Voyages très curieux et très renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse*, trad. Wicquefort. Amsterdam, 1727, 2 vol. in-f°.

G. Oppert. *Presbyter Johannes.* Berlin, 1864, in-8°.

S. Orientius. *Commonitorium;* ap. Migne. *Patrologia latina*, t. LXI.

Oesterley. *Baital-pachisi*, tr. all. Leipzig, 1873, in-8°.

Oestrup. *Contes de Damas.* Leyde, 1897, in-8°.

Orphica. Leipzig, 1876, in-16.

Ovide. *Fastes*, t. II des *Œuvres complètes*, éd. et tr. Burette, Vernadé et Pessonneaux. Paris 1861, in-18 jés.

Id. *Métamorphoses*. Paris, s. d. in-18 jés.

G. Paris. *La poésie au moyen âge*, IIe série. Paris, 1895, in-16.

P. Paris. *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*. Paris, 7 vol. in-8°, 1831-1848.

Pausanias. *Description de la Grèce*, éd. et trad. Clavier, 6 vol. in-8°, 1814-1823.

Pavie. *Choix de contes et nouvelles*, trad. du chinois. Paris, 1839, in-8°.

Pellizzari. *Fiabe e canzone popolari del contado di Maglie*. Maglie, 1881.

Perrault. *Contes*, éd. A. Lefèvre. Paris, 1875, in-16.

Pierre Alphonse. *Disciplina clericalis*, éd. Labouderie. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

Philostrate. *Œuvres*, éd. Westermann. Paris, 1849, gr. in-8°.

Pline l'Ancien. *Histoire naturelle*, éd. et trad. Littré. Paris, 1865, 2 vol. gr. in-8°.

Plutarque. *Moralia* éd. Bernadakis, Leipzig, 6 vol. in-12, 1889-1895.

Poestion. *Isländische Märchen*. Vienne, 1884, in-8°.

Id. *Lappländische Märchen*. Vienne, 1886, in-8°.

Pogge. *Facetiæ*, éd. Liseux. Paris, 1878, 2 vol. in-12.

S. Prato. *Quattro novelline popolari livornesi*. Spoleto, 1880, in-8°.

Id. *La leggenda del tesoro di Rampsinite*. Come, 1882, gr. in-8°.

Prym et Socin. *Der neu-aramäische Dialekt des Tûr-Abdin.* Gœttingen, 1882, 2 vol. in-8°.

Regnier. *Œuvres.* Paris, s. d. petit in-12

Reinisch. *Die Nuba-Sprache.* Vienne, 1879, 2 vol. in-8°.

Id. *Die Saho-Sprache.* Vienne, 1889, 2 vol. in-8°.

Revue des langues romanes, 1888.

Revue des Traditions populaires, t. III, 1888, in-8°; t. IV, 1889; t. X, 1895 ; t. VII, 1892 ; t. XII, 1897.

Robert. *Fables inédites des* XII[e], XIII[e] et XIV[e] *siècles.* Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

Robertson. *Histoire d'Amérique,* t. II de la tr. fr. *des Œuvres complètes*, éd. du *Panthéon littéraire.* Paris, 1855, gr. in-8°.

G. Robles. *Leyendas moriscos sacadas de varios manuscriptos.* Madrid, 1885-86, 3 vol. pet. in-8°.

M. de Rochemonteix. *Quelques contes nubiens.* Le Qaire, 1888, in-4°.

Id. *Contes berbères* dans ses *Œuvres diverses*, t. III de la *Bibliothèque égyptologique.* Paris, 1894, in-8°.

Rochholtz. *Schweizersagen aus dem Aargau.* Aarau, 1856-58, 2 vol. in-8°.

Rollenhagen. *Froschmäuseler.* Francfort, 1730, in-12.

Roman de Renart, éd. Martin. Strasbourg, 1882-87, 3 vol. in-8°.

Romania, t. XXXV, Paris, 1896, in-8°.

S. Romero. *Contos populares do Brazil.* Lisbonne, 1885, in-12.

Rothe. *Les romans du Renard.* Paris, 1845, in-8°.

Roussey. *Contes populaires recueillis à Bournois.* Paris, 1894, in-8°.

Sachau. *Skizze des Fellichi-Dialekt von Mosul.* Berlin, 1895, in-8°.

Sachs. *Œuvres*, éd. Keller et Gœtze, Stuttgard, 1870-1886.

San-Marte (Schulze). *Beitræge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage.* Quedlinburg, 1847, in-8°.

Id. *Die Sagen von Merlin.* Halle, 1853, in-8°.

F. de Santa-Anna Néry. *Folk-lore brésilien.* Paris, 1889, in-12.

Sauvage, *Légendes normandes recueillies dans l'arrondissement de Mortain.* Angers, 1869, in-12.

Sauvé. *Le Folk-lore des Hautes Vosges.* Paris, 1889, in-8°.

Schambach et Müller. *Niedersächsische Sagen und Märchen.* Gœttingen, 1854, in-8°.

Schiefner. *Tibetan Tales,* trad. par Ralston, Londres, 1882, in-8°.

Schleicher. *Die Somali-Sprache.* Berlin, 1892, in-8°.

Schliemann, *Die clementinischen Recognitionen.* Kiel, 1843, in-8°.

Schneller. *Märchen und Sagen aus Wälschtirol.* Innsbrück, 1867, in-8°.

Schreiber. *Manuel de langue tigraï*. Vienne, 1887-93, in-8°.

E. Schreck. *Finnische Märchen*. Weimar, 1887, in-8°.

W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche*. Leipzig, 1880, in-12.

Sébillot. *Littérature orale de la Haute Bretagne*. Paris, 1881, pet. in-8°.

Siouffi. *Étude sur la religion des Soubbas*. Paris, 1880, in-8°.

W. de Schlegel. *Essais littéraires et historiques*. Bonn, 1842, in-8°.

L. Sichler. *Contes russes*. Paris, s. d. in-4°.

Socin et Stumme. *Der arabische Dialekt der Houwara des Wad Sus in Marokko*. Leipzig, 1894, gr. in-8°.

De Slane. *Le Diwan d'Amrolkais*. Paris, 1837, in-4°.

Soleillet. *L'Afrique occidentale*. Paris, 1878, in-12.

Soullié. *La Fontaine et ses devanciers*, Paris, 1861, in-8°.

Es Soyouti. *Anis el Djelis*. Constantinople, 1311 hég. in-8°.

Van Staveren. *Auctores mythographi latini*. Leyde, 1742, in-4°.

Steinhöwel. *Aesop*, éd. Oesterley. Tubingen, 1873, in-8°.

Stephens et Cavallius. *Old Norse fairy tales*. Londres, in-12, s. d.

Straparole. *Facétieuses nuits,* tr. Louveau et Larivey. Paris, 1855, 2 vol. in-12.

Suchier. *Die Lais der Marie de France,* t. III de la *Bibliotheca normannica.* Halle, 1885, in-8°.

Stumme. *Elf Stücke.* Leipzig, 1894, in-8°.

Id. *Tunisische Märchen und Gedichte.* Leipzig, 1893, 2 vol. in-8°.

Id. *Märchen der Schluḥ von Taẓerwalt.* Leipzig, 1895, in-8°.

Tallemand des Réaux. *Historiettes,* éd. Monmerqué. Paris, 10 vol. in-12, 1861.

Tausend und eine Nacht, éd. Habicht. Breslau, 12 vol. in-12, 1825-1843.

A. Thierry. *Histoire des Gaulois.* Paris, 1874, 2 vol. in-12.

Titus Livius. *Historia romana,* éd. Weissenborn. Leipzig, 1874, 6 vol. in-12.

Tour du Monde, t. XV, 1867, in-4°.

Theophanes. *Chronographia,* éd. Classen, Bonn, 1839, 2 vol. in-8°.

Touti Nameh, texte turk, éd. de Boulaq, 1264 hég. in-4°.

Trumelet. *Les Français dans le désert.* Paris, 1863, in-18 jés.

Id. *L'Algérie légendaire.* Alger, 1892, in-12.

Tuti-Nameh. Das Papageienbuch, tr. Rosen. Leipzig, 1858, 2 vol. in-12.

Id. Tr. Wickerhauser. Leipzig, 1858, in-8°.

Uhlhorn. *Die Homilien und Recognitionen des Clemens Romanus.* Göttingen, 1854, in-8°.

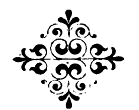
Vedala Cadai, tr. Babington, s. l. n. d. in-8°.
Valère Maxime. *Œuvres complètes.* éd. et trad. Fremion et Lemaire. Paris, 1864, 2 vol. in-12.
Vernaleken. *Oesterreichische Kinder-und Hausmärchen.* Vienne, 1864, in-8°.
Id. *In the land of the marvels.* Londres, 1889, in-8°.
Vernes d'Arlande. *En Algérie à travers l'Espagne et le Maroc.* Paris, 1882, in-18 jés.
Voigt. *Kleinere lateinische Denkmäler der Thiersage.* Strasbourg, 1878, in-8°.
Id. *Ysengrimus*, Halle, 1884, in-8°.
Voltaire. *Œuvres complètes.* Paris, 1877-1883, 50 vol. in-8°.
Jacques de Voragine. *Legenda aurea*, éd. Grœsse. Breslau, 1890, in-8°.
Vartân. *Fables arméniennes.* Paris, 1825, in-8°.
Wägner et Mac Dowall. *Asgard and the Gods*, Londres, 1887, in-8°.
Burckhard Waldis. *Æsopus*, éd. Kurz. Leipzig, 1862, 2 vol. in-12.
Weber. *Ueber der Sinhasanadvatrincika* (*Indische Studien*, t. XV). Leipzig, 1878, in-8°.
Wenzig. *Westslawische Märchenschatz.* Leipzig, 1867, in-8°.
Wolf. *Hessische Sagen.* Göttingen, 1853, in-8°.
Wurbel. *Sammlung bergmännischer Sagen.* Fribourg en B. 1883, in-16.
Yacoub Artin pacha. *Contes populaires de la vallée du Nil.* Paris, 1895, pet. in-8°.
Zeitschrift der deutschen morgenländischen

Gesellschaft, t. XXXVI, 1882; t. XL, 1886, t. L, 1896. Leipzig, in-8°.

Zeliqzon. *Lothringische Mundarten*. Metz, 1889, in-8°.

Zonaras. *Annales*, éd. Dindorf. Leipzig, 6 vol. in-12. collection Teubner..

Zotenberg *Histoire d' 'Ala al din*. Paris, 1888, in-4°.



PREMIÈRE PARTIE

FABLES ET CONTES D'ANIMAUX



CONTES

POPULAIRES BERBÈRES

64

La grenouille et la tortue (127).

(Ouargla).

Au temps passé, la tortue épousa la grenouille et l'amena chez elle pendant la nuit. Au matin, la grenouille se fâcha. La tortue sortit dans la rue à l'entrée de la cabane. Le coq survint et lui dit : « Tu as pris une femme agréable. » La tortue répondit : « Dans la nuit, la mariée est arrivée; au

matin elle s'est fâchée. — Attends que j'y aille, reprit le coq : je te la ramènerai. » Il alla trouver la grenouille; en arrivant, il secoua la maison. « Qui secoue ma maison? demanda-t-elle. — C'est moi, ton père, le coq. — Va manger les excréments dans le fumier. » Le coq s'en revint honteux et dit à la tortue : « Mon amie, elle m'a couvert d'affronts. »

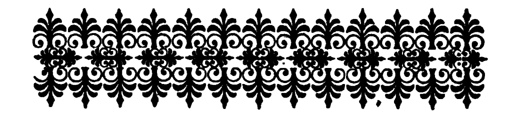
L'âne arriva et dit à la tortue : « Tu as pris une femme agréable. » Elle lui répondit : « Dans la nuit, la mariée est arrivée; au matin elle s'est fâchée. » Je vais te l'amener, répliqua l'âne. Il s'en alla et, en arrivant, il secoua la maison. La grenouille demanda : « Qui est-ce qui secoue ainsi ma maison? Puisse-t-il devenir aveugle et se casser le cou! — C'est moi, ton père, l'âne. — Va manger les ordures des ruines. » — L'âne s'en retourna honteux et dit à la grenouille : « Elle m'a couvert d'affronts. »

Le chameau survint et dit à la tortue : « Tu as épousé une femme agréable. — Dans la nuit, répondit-elle, la fiancée est arrivée, mais au matin elle s'est fâchée. — Attends-moi, je te la ramènerai, » ajouta le chameau. Il alla vers la maison et la secoua.

« Qui ébranle ma maison, demanda-t-elle ? — C'est moi ton père, le chameau : viens, ton mari le veut. — Il m'a maltraitée en me disant : « Tu as de grands yeux, une large bouche, des jambes écartées. ». — Viens, reprit le chameau, et s'il te parle ainsi, dis-lui à ton tour : Si mes yeux sont grands, c'est (de voir) l'aurore qui se lève ; si ma bouche est large, c'est à cause du cure-dents ; si mes jambes sont écartées, c'est pour avoir mis au monde des jumeaux. — « Bien », reprit-elle.

Il la fit monter sur son dos et l'amena à son mari. Quand elle arriva, elle lui dit : « Si mes yeux sont grands, c'est de voir l'aurore qui se lève ; si ma bouche est large, c'est à cause du cure-dents ; si mes jambes sont écartées, c'est pour avoir mis au monde des jumeaux. » — Le chameau lui dit : « Tu est une sotte de répéter ces paroles que je t'ai indiquées, sans attendre que je sois parti : dis-les lui quand il te maltraitera. »

Le chameau fit tomber la grenouille de son dos, il la frappa du pied et dit à la tortue : « Va, change de femme » ; puis il partit à ses affaires. La tortue prit une autre femme et s'occupa de ses affaires (128).



65

La tortue, la grenouille et le serpent (129).

(*Beni Menacer*).

Autrefois la tortue épousa la grenouille ; un jour, elle se disputa avec elle; la grenouille se sauva et se retira dans un trou : la tortue affligée sortit devant la porte de sa maison et se tint là, soucieuse.

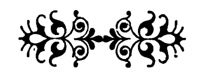
A cette époque, les bêtes parlaient. Le gypaète passa près d'elle et lui dit : « Qu'est-ce qui t'a prise? Tu es soucieuse ce matin. — Rien, dit la tortue, sinon que la grenouille est partie. » Le gypaète reprit : « Je vais la ramener. — Tu me rendras un grand service. » Le gypaète se mit en route et arriva au trou de la grenouille : il gratta

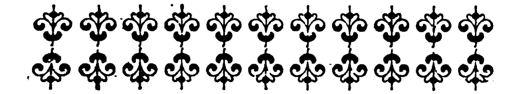
à la porte. La grenouille l'entendit et demanda : « Qui ose frapper chez la fille des rois ? — C'est moi le gypaète, fils de gypaète, ne laissant se perdre aucune charogne. — Va t'en d'ici vers les cadavres ; moi, la fille du roi, je n'irai pas avec toi. » Il partit sur-le-champ.

Le lendemain, le vautour passa près de la tortue et la trouva soucieuse devant sa porte : il l'interrogea. Elle lui répondit : « La grenouille est partie. — Je vais te la ramener, dit le vautour. — Tu me rendras un grand service. » Il s'en alla et, arrivé à la maison de la grenouille, il se mit à battre des ailes. Elle lui dit : « Qui vient à l'aurore faire du tapage chez la fille des rois et ne la laisse pas dormir à son aise ? — C'est moi, le vautour, fils de vautour, qui enlève les poussins de dessous leur mère. » La grenouille reprit : « Va t'en d'ici, père du fumier ; ce n'est pas toi qui conduira une fille de roi. » Le vautour se fâcha et partit sur-le-champ mi-content : il s'en retourna dire à la tortue : « Elle refuse de revenir avec moi : cherche quelque autre qui puisse entrer dans son trou et la faire sortir ; alors je pourrai la ramener, même si elle ne veut pas marcher. »

La tortue alla chercher le serpent, et quand elle l'eut trouvé, elle se mit à pleurer. « C'est moi qui la ferai sortir, » dit-il. Le serpent aussitôt alla devant le trou de la grenouille : il gratta à la porte. « Comment appelle-t-on cet autre ? demanda-t-elle. — C'est moi, le serpent, fils du serpent : sors, ou j'entre. — Attends un peu, que je revête mes vêtements (de fête), que je ceigne ma ceinture, que je frotte mes lèvres avec du brou de noix, que je me mette du koh'eul aux yeux, puis je viendrai avec toi. — Hâte-toi, » dit le serpent, puis il attendit un peu. Ensuite il se fâcha, entra chez elle et l'avala.

Depuis ce temps-là jusqu'à maintenant, le serpent vit en guerre avec la grenouille : quand il la voit, il va à elle et la mange.





66

LA GUEULE-TAPÉE, LA HYÈNE ET LE LION (136).

(*Zenaga*).

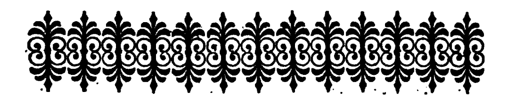
On raconte que la gueule-tapée alla un jour à la chasse et trouva un œuf. Elle le mit entre ses pattes, le poussa avec sa tête, puis se traîna sur le dos jusqu'à ce qu'elle arriva à une marmite où elle voulut faire cuire l'œuf pour son fils.

Tandis qu'elle soulevait la marmite, arriva une hyène qui voulut la prendre. Elle frappa la gueule tapée, lui arracha son plat, et voulut chercher, pour le manger, un endroit où elle serait seule. Elle songea à la grotte de son aïeule qu'elle se figurait connue d'elle seule.

Elle se leva et y courut rapidement par la route. Mais quand elle y entra, il y avait

un lion endormi, La hyène, sans le savoir, posa la marmite sur sa tête. Le lion se leva furieux : la hyène qui ne l'avait pas d'abord aperçu, lui dit : « Voici ce que te donne ma mère. » Puis elle le laissa et se sauva.



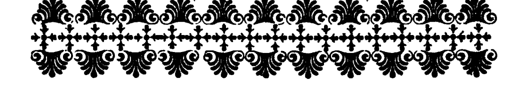


67

LE CHAT ET LE VIEUX RAT (131).

(*Oued Righ*).

Lorsque le chat partit en pèlerinage, il le dit aux rats. Quand il revint, le chef des rats alla le trouver pour le féliciter. Il le vit remuer les lèvres et les moustaches. Le chat lui dit : « J'ai une chose à te demander? — Laquelle? — Tu sais jouer; je désire que tu joues devant moi, tu recevras de moi cent réaux. — La somme est considérable, répondit le rat; mais j'ai peur de toi : il n'y a pas de pacte de sûreté entre nous. » Il s'en retourna vers ses cousins et leur dit : « J'ai vu le chat : il a un grand turban et ne cesse de marmotter avec sa bouche : que celui qui ne s'est pas creusé un trou en fasse un long sous terre ; la fuite seule nous servira contre ce que j'ai vu (132). »



68

Le hérisson, le chacal et le lion (133).

(*Ouargla*).

Au temps jadis, le chacal alla trouver le hérisson et lui dit : « Allons, j'ai vu un jardin d'oignons, nous y remplirons nos ventres. — Combien as-tu de ruses? demanda le hérisson. — J'en ai cent et une. — Moi, dit l'autre, j'en ai une et demie » (134). Ils entrèrent dans le jardin et mangèrent beaucoup. Le hérisson mangeait un peu, puis il allait essayer s'il pourrait sortir ou non par l'ouverture. Quand il eut rempli son ventre de façon à pouvoir encore s'évader, il cessa de manger. Quant au chacal, il ne cessa de dévorer jusqu'à ce qu'il fut enflé comme une femme enceinte.

Sur ces entrefaites, arriva le propriétaire

du jardin. Le hérisson le vit et dit à son compagnon : « Sauve-toi, le maître arrive. » Lui-même prit la fuite. Mais, malgré ses exhortations, le chacal ne pouvait passer par l'ouverture : « Cela m'est impossible, disait-il. — Où sont donc tes cent (et une) ruses? elles ne te servent pas. — Que Dieu fasse miséricorde à tes parents, mon oncle, prête-moi ta moitié de ruse. — Couche-toi à terre, reprit le hérisson, fais le mort, ferme ta bouche, étends tes pattes comme si tu étais mort, jusqu'à ce que le maître du jardin le dise et te jette dans la rue : alors tu t'enfuiras. » Là dessus, le hérisson partit.

Le chacal se coucha comme il le lui avait dit, lorsque le maître du jardin arriva avec son fils, il le trouva gisant. L'enfant dit à son père : « Voilà un chacal crevé. — Il a rempli son ventre d'oignons jusqu'à ce qu'il en soit mort, dit l'homme; va, traîne-le dehors. — Oui, » répondit l'enfant, et il le prit, coupa une épine et la lui enfonça dans le derrière. « Holà! assez, dit le chacal, on joue avec des roseaux, mais ceci n'est pas un jeu. » L'enfant courut vers son père et lui dit : « Il a crié : un roseau, un

roseau. » L'homme alla voir l'animal et le retourna, l'autre faisait le mort : « Que me dis-tu là, qu'il vit encore! — Assurément. — Allons, enlève-le et laisse cette charogne. » L'enfant enfonça encore une épine dans le corps du chacal qui cria : « Encore maintenant! » L'enfant revint vers son père : « Il vient de dire : encore maintenant. — Allons, » dit l'homme, et il renvoya son fils. Celui-ci prit par la queue le chacal immobile et le jeta dans la rue. Aussitôt l'animal se releva et se mit à courir. L'enfant lui jeta ses pantoufles, l'autre les prit, s'en chaussa et s'en alla.

En route, il rencontra le lion qui lui dit : « Qu'est-ce que ces chaussures-là, mon cher? — Tu ne sais pas, mon oncle? Je suis cordonnier, mon père aussi, mon oncle aussi; ma mère est cordonnière, comme mon frère, ma sœur et la petite fille qui est née chez nous la nuit dernière. — Ne me feras-tu pas des chaussures, répliqua le lion. — Je t'en ferai; amène-moi deux chamelles grasses, je les écorcherai et t'en fabriquerai de bonnes chaussures. »

Le lion s'en alla et lui amena deux chamelles grasses. « Elles sont maigres, » dit

le chacal, va les changer pour d'autres! » Il lui en amena deux maigres. « Elles sont grasses, » reprit le chacal. Il les écorcha, coupa des épines de palmier mâle, enroula le cuir autour des pattes du lion et l'y fixa avec les épines. — Aïe! « cria l'autre. — Celui qui veut se faire beau ne doit pas dire : aïe. — Assez, mon cher. — Mon oncle, je te ferai avec ce qui reste des pantoufles et des bottes. » Il entoura la peau du lion avec le cuir où il planta des épines : quand il arriva aux genoux : « Assez, mon cher, dit le lion; qu'est-ce que c'est que cette chaussure là! » — Tais-toi, mon oncle, voici des pantoufles, des bottes, des culottes, des vêtements. » Quand il arriva à la ceinture, le lion lui dit : « Qu'est-ce que c'est que ces chaussures-là? — Mon oncle, ce sont des pantoufles, ce sont des bottes, ce sont des culottes, c'est un vêtement. » Il arriva ainsi jusqu'à son cou : « Demeure ici, ajouta-t-il, jusqu'à ce que le cuir sèche; quand le soleil se lèvera, regarde-le en face; quand la lune se lèvera, regarde-la en face. — C'est bon », dit le lion, et le chacal s'en alla.

L'autre resta et fit comme son compagnon lui avait dit; mais ses pieds se gonflèrent, le

cuir devint dur et il lui fut impossible de se lever. Quand le chacal revint, il lui demanda : « Comment vas-tu, mon oncle? — Comment je vais! maudit, fils de maudit, tu m'as trompé. Va, va, je te recommanderai à mes enfants. » Le chacal passa près de lui, le lion le saisit par la queue; le chacal s'écarta, la queue resta dans la gueule du lion : « A présent, dit-il, te voilà sans queue : quand mes pieds seront guéris, je te prendrai et je te mangerai. »

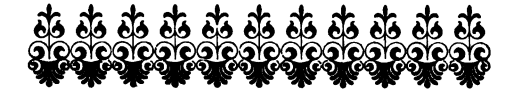
Le chacal alla appeler ses cousins et leur dit : « Allons remplir d'oignons nos ventres dans un jardin que je connais. » Ils partirent avec lui. En arrivant, il attacha leurs queues à des rameaux de jeunes palmiers et les entortilla bien. « Qui a lié nos queues de la sorte? demandèrent-ils. — Personne ne viendra avant que vous n'ayez rempli vos ventres; si vous voyez arriver le maître du jardin, débattez-vous et fuyez. Voici que, moi aussi, je suis attaché comme vous. » Il lia à la place une feuille d'oignon. Quand le propriétaire du jardin arriva, les chacals le virent venir : ils se débattirent, leurs queues furent toutes arrachées et demeurèrent après les branches où elles étaient liées. Lorsque

le chacal aperçut l'homme, il coupa la feuille d'oignon et se sauva le premier.

Quant au lion, lorsque ses pieds furent guéris, il alla se promener. Il rencontra son ami le chacal, le saisit et lui dit : « Je te tiens, fils de maudit! » L'autre reprit : « Qu'ai-je fait, mon oncle? — Tu m'as enfoncé des épines dans la chair, tu m'as dit : Je te ferai des chaussures; à présent que vais-je faire de toi? — Ce n'est pas moi, reprit le chacal. — C'est toi (et la preuve c'est que) tu as la queue coupée. — Mais tous mes cousins sont sans queue, comme moi. — Tu mens, drôle! — Laisse-moi les appeler, tu verras. — Appelle-les. »

A son appel, les chacals accoururent, tous sans queue. « Qui d'entre vous a été cordonnier? demanda le lion. — Nous tous, » répondirent-ils. Il reprit alors : « Je vais vous apporter du poivre rouge, vous en mangerez et celui qui dira : « Aïe, » ce sera lui. — Va. » Il leur apporta du piment et ils étaient en train d'en manger quand le premier chacal fit du bruit avec ses chaussures, mais il dit au lion : « Mon oncle, je n'ai pas dit : Aïe. »

Le lion les renvoya et ils partirent à leurs affaires (134).



69

LA PANTHÈRE, LE CHACAL ET LE HÉRISSON (135).

(Bougie).

Le chacal et le hérisson allèrent ensemble sur une route et trouvèrent un silo plein de blé. Le chacal dit à son compagnon : « Descendons manger quelque chose. — « Descends », dit le hérisson. Ils descendirent ensemble et mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés.

Le chacal demanda : « Combien as-tu de ruses ? — Une et demie. Et toi, combien en as-tu ? — Cent et une. — Attends que je t'enlève une tique du cou, » ajouta le hérisson. Il sauta sur son col et se trouva dehors. Le chacal resta là. « Donne-moi ta moitié de ruse, dit-il à son compagnon. — Mange du blé jusqu'à-ce que tu sois ras-

sasié : mets en un peu dans tes oreilles et dans ta bouche : tu te coucheras. Quand viendra le maître du silo, il te jettera dehors et tu t'en iras. » Il suivit ce conseil. Quand le maître arriva, il le trouva étendu et le jeta dehors.

Le chacal trouva des souliers, les mit à ses pieds, et, en route, il rencontra la panthère qui lui demanda : « Qui est-ce qui t'a fait ces souliers-là ? — C'est moi qui les ai faits, répondit le chacal. — Fais-m'en aussi. — Va tuer une vache superbe. » Il alla en tuer une. Quand ils eurent mangé la chair, il lui fit des souliers, puis il lui dit : « Va au soleil, tu y resteras jusqu'à-ce qu'ils sèchent. » Elle suivit ce conseil. Quand les souliers furent desséchés, elle ne put pas marcher. Le chacal partit. La panthère se mit à pleurer : des perdrix la trouvant ainsi lui apportèrent de l'eau dans leurs becs jusqu'à ce que la peau fût amollie; alors elle ôta ses souliers et remercia les perdrix.

Elle se mit en route pour chercher après le chacal. Quand elle l'eut trouvé, il s'enfuit. Elle rencontra un vieillard très âgé. « Comment ferai-je ? lui demanda-t-elle ? — Va égorger une vache, amène les chacals pour

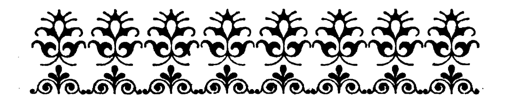
qu'ils la mangent : pendant le repas, ils regarderont devant eux; celui qui regardera de ton côté, prends-le. »

Elle s'en alla et fit comme le vieillard lui avait dit. Elle amena les chacals partout où elle en trouva ; en mangeant, ils regardaient devant eux, mais le coupable regarda de son côté. Elle le vit, le frappa avec ses ongles et le prit par la queue : il la coupa et s'enfuit. Les autres chacals en firent autant.

La panthère retourna vers le vieillard et lui dit : « Il m'a échappé, il s'est enfui. » Ce chacal sans queue dit aux autres : « Allons manger des melons. » Il les amena dans un jardin, les attacha par leurs queues, puis s'écria : « Fuyons ! voilà le maître du jardin ! » Les chacals tirèrent sur leurs queues et les arrachèrent en sorte qu'on ne pouvait les distinguer.

De nouveau, la panthère alla trouver le vieillard et lui dit : « Ils sont tous sans queue. — Fais comme tu as fait la première fois », répondit-il. Elle tua une vache, amena les chacals pour la manger. Ils regardaient devant eux, mais le coupable la regarda : elle le reconnut, le saisit par le col et le tua.

C'est ainsi qu'il arrive à qui fait le mal : il meurt. Le conte est fini.



70

L'homme des Oulad Daïman et le chacal (136).

(*Zénaga*).

Un chacal dévora la chèvre d'un homme des Oulad Daïman qui n'avait que celle-là. Ce dernier s'en alla sur les traces du voleur, et le trouva endormi dans une caverne. Il vint à lui et le tira par la patte. Le chacal s'éveilla, se leva et s'enfuit, craignant pour sa vie. Il vit un puits et voulut boire, mais il aperçut en dedans un serpent qui jouait et qui se dressa. Le chacal prit la fuite. A la fin l'homme s'approcha et lui dit : « Ne crains pas, je suis ton ami et tu es le mien. — Que veux-tu ? demanda le chacal. — Viens ici, je te le dirai. — J'ai peur de toi. — Je jure par Dieu et son envoyé, si je saisis un

os, je te le couperai avec mon sabre. — Pardonne-moi, dit le chacal, je te paierai le prix de la chèvre que je t'ai volée. — Donne-le moi, et je te pardonnerai. » Le chacal lui remit deux mithqals d'or et l'homme s'en alla; l'autre resta là et mourut au bout de trois nuits.





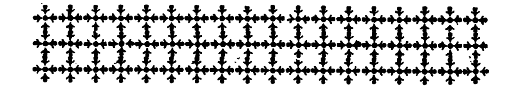
71

Le coq et le chacal (137).

(*Oued Righ*).

Un chacal vint un jour près d'un coq et lui dit : « Descends, que nous priions ensemble. » Le coq répondit : « L'imâm est endormi, attendons qu'il s'éveille. — Où l'imâm? — Derrière toi. » Le chacal regarda et vit un lévrier qui dormait. Il s'enfuit. « Reviens, lui cria le coq de loin, nous prierons. — Mon ablution n'est plus valable, répondit le chacal, et sans ablution la prière ne vaut rien », et il s'enfuit loin du lévrier (138).





71

Le chacal, le hérisson et le lévrier (139).

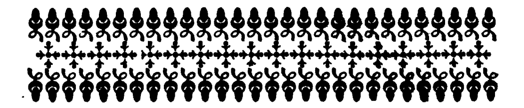
(Ouargla).

Au temps jadis, le chacal rencontra le hérisson. Ils se mirent en route pour chercher de quoi manger et trouvèrent une bourse d'argent. Le chacal dit au hérisson : « Viens, nous irons vers un berger, nous lui remettrons cet argent et il nous donnera une brebis que nous mangerons. » Ils allèrent trouver un berger, lui donnèrent l'argent et lui dirent : « Donne-nous une brebis. — Attendez à demain, répondit-il, je vous en choisirai une grande. » Le berger se leva, égorgea une brebis, lui enleva la peau, en revêtit un lévrier et la lui attacha au cou avec une corde.

Le lendemain, le chacal et le hérisson

vinrent dire au berger : « Donne-nous une brebis. » Il leur donna le lévrier. Ils partirent, en le traînant derrière eux. Quand ils furent loin, ils s'arrêtèrent. Le chacal dit au hérisson : « Attends que je l'examine pour savoir si elle grasse ou maigre. » Il l'examina : « Elle est grasse, » dit-il. Le hérisson reprit : « Mon cher, la laine est de laine de brebis, mais les pieds sont ceux de mon oncle le lévrier. — C'est une brebis, répliqua le chacal. — Tiens-la pendant que je la regarderai, » ajouta le hérisson.

Le chacal la tint, le hérisson en fit le tour et reconnut aux pieds et à la queue que c'était un lévrier. Il dit à son compagnon : « Attends-moi, je vais boire de l'eau, car j'ai soif; puis je reviendrai et nous la mangerons. — Va, et ne sois pas long. — Je ne tarderai pas, » répondit le hérisson, puis il s'en alla. Il prit la fuite et se cacha sous un arbre. Le chacal l'attendit : quand il trouva qu'il tardait, il pensa que le hérisson s'était enfui. Il se mit à réfléchir sur ce qu'il ferait de celui qu'il tenait, ne trouva rien, lâcha le lévrier et prit la fuite. Mais l'autre courut après lui, l'atteignit, le déchira et revint vers le berger (140).



73

LE LION, LE CHACAL, LA HYÈNE ET LE MULET (141).

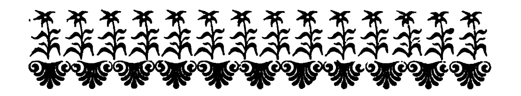
(*Mzab*).

Le chacal partit un jour avec le lion, la hyène et le mulet pour chercher de quoi manger. Ils ne trouvèrent rien. L'orage les surprit : ils entrèrent dans une grotte pour s'abriter. Ils y demeurèrent six jours. Ils eurent faim et la détresse les saisit. Ils dirent au roi des animaux : « Réfléchis à notre situation misérable. — Qui d'entre vous sait écrire ? demanda-t-il. — C'est le mulet qui est le t'aleb ». Le lion dit au mulet : « Écris-moi une lettre. » Il lui répondit : « Sors dans la campagne, nous sommes trop à l'étroit ici, j'écrirai avec mes

pieds de derrière. » Il le frappa entre les yeux, le lion tomba par terre et le mulet se sauva.

Le lion dit : « Je suis malade. » Le chacal fit semblant de pleurer. La hyène vint lui coudre un fil et elle ajouta : « Amène-nous un chameau pour que je te guérisse avec sa peau. » Ils écorchèrent un chameau et le lion leur dit : « Mangez la chair de cette bête puisque vous avez faim. » Ils lui répondirent : « Nous ne nous inquiétons que de toi : ne cherches-tu pas à manger? — Auparavant, étends la peau. » Ils le firent coucher dedans et la cousirent sur lui. « Vous me bouchez les yeux, dit-il. — Attends que nous ayons mangé et tu seras bien. » Ils s'en allèrent se repaître de la chair du chameau et restèrent trois jours absents. Ils se mirent alors en quête du lion et le trouvèrent mort.

Le chacal prit sa peau pour effrayer avec elle les lions. Il les rencontra et ils lui dirent : « Où portes-tu cela, voleur? » Il leur répondit : « A celui qui est au-dessus de vous : si vous allez à tel endroit, il vous tuera tous. — Qui a tué notre cousin, demandèrent-ils. — C'est un chasseur très méchant. » Ils s'enfuirent (142).



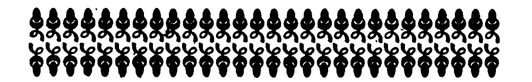
74

LA HYÈNE ET LE CHACAL (143).

(*Zénaga*).

Une hyène et un chacal possédaient en commun un vêtement dont le chacal s'habillait la nuit et la hyène le jour. Au bout de quelque temps, celle-ci souffrit et dit : « Allons plaider devant le lion. » Celui-ci leur dit : « Revenez ici (le vêtement appartiendra à) celui de vous qui devancera l'autre dans l'appel à la prière. Quand arriva la nuit, la hyène resta debout jusqu'à l'aurore. Le chacal dormit jusqu'à ce moment. Alors l'autre se leva et se mit à faire l'appel à la prière en disant : « Dieu est le plus grand. — Salut sur vous, » reprit le chacal et il prit le vêtement.



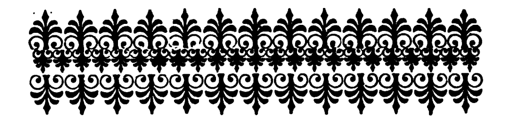


75

LE LION, LE CHACAL ET LA HYÈNE (144).

(*Oued Righ*).

Un lion, un chacal et une hyène étaient sortis de leur caverne pour se procurer de la nourriture. Ils trouvèrent un agneau, un mouton et une brebis. Le lion dit à la hyène : « Partage entre nous. — L'agneau est pour moi, dit-elle ; la brebis pour le chacal, le mouton pour le lion. » Celui-ci fut irrité du partage et la frappa avec sa griffe jusqu'à-ce qu'elle perdit la vie. Il dit alors au chacal : « Partage entre nous. — J'ai entendu et j'obéis, répondit-il ; le mouton, tu en déjeuneras ; la brebis, tu en dîneras ; l'agneau, tu en souperas. » Le lion lui demanda : « Qui t'a enseigné l'intelligence ? — Le coup que tu as porté à celle qui a fait le premier partage » (145).



76.

La question d'age (146).

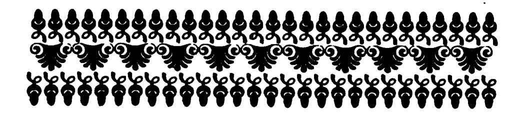
(*Ouargla*).

Un chacal se nommait Moh'ammed, un hérisson Mas'oud. Le premier dit à l'autre : « Allons ensemble, toi et moi ». Le hérisson lui demanda : « Combien as-tu de ruses ? — J'en ai cent une et demie. — Moi, dit Mas'oud, j'en ai une et demie. »

Ils partirent et trouvèrent une datte devant eux. Le chacal la prit. Le hérisson lui dit : « Montre-la moi. — La voilà. — Le plus âgé de nous deux la mangera, continua Mas'oud, quel âge as-tu ? — J'ai quatre-vingts ans. — Moi, dit le hérisson, j'en ai quatre-vingt-dix-sept : je suis plus âgé que toi. » Il mangea la datte.

Ils continuèrent de marcher et virent devant eux un morceau de foie. Moh'ammed le prit, mais son compagnon lui dit : « Le plus jeune de nous le mangera. Quel âge as-tu ? — J'ai eu trois jours aujourd'hui. — Moi, reprit le hérisson, je viens de naître en ce moment-ci. » Il mangea encore le foie. Le chacal se fâcha et ils partirent tous deux (147).





77

Le hérisson et le chacal (148).

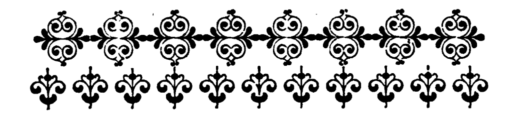
(*Harakta*).

Le chacal et le hérisson volèrent quatre marmites de beurre. Le premier dit à l'autre : « Apporte-les, je les cacherai et les déposerai en lieu sûr. » Le hérisson ne voulait pas, mais enfin il consentit. Lorsque le chacal eut caché les marmites, il allait tous les jours en manger en secret.

Un jour le hérisson lui dit : « Où sont les marmites ? — Je les ai cachées et je les laisserai jusqu'à-ce qu'on oublie le vol; alors, je les apporterai et nous les partagerons. » Le hérisson attendit, mais le chacal ne les apportait pas. Son compagnon lui demanda : « Montre-moi l'endroit où elles sont. » Le chacal refusa.

Le hérisson, après ce refus, lui tendit un piège. « Viens demain chez nous, lui dit-il, il y a une fête. » Quand ils se rencontrèrent en route, il lui demanda : « Où te cacheras-tu ? — Pourquoi me cacher? — A cause des chiens et des juments qui sont arrivés. Moi qui suis petit, je me glisserai sous l'herbe et j'échapperai : toi, je te cacherai dans une outre. — Il l'y plaça, lia l'outre sur lui et lui dit : « Ne parle pas, même si les juments te foulent aux pieds. » Le chacal consentit. Le hérisson le laissa jusqu'à ce qu'il fut endormi : alors il le frappa sur la tête jusqu'à ce qu'il mourut, et son cœur fut satisfait.





78

Le chacal et l'aigle (149).

(Oued Righ).

L'aigle alla trouver un jour le chacal et lui dit : « Viens à un festin. — A quel endroit? demanda le chacal. — Au ciel. — Comment y monterai-je? — Je te ferai monter sur mon dos, répondit l'aigle, et je m'envolerai avec toi. » Il le mit sur son dos et s'envola avec lui. Quand il fut très loin de la terre, il fit tomber le chacal. Celui-ci s'écria : « Mon Dieu, fais-moi tomber sur une meule de paille ou dans un canal d'eau chaude. » Il y arriva au moment où un vieillard y faisait ses ablutions. Celui-ci qui était aveugle, dit lorsque le chacal tomba : « Voilà à quoi s'expose celui qui désire manger dans les cieux. »

79

LE PARTAGE (150).

(Ouargla).

Au temps jadis, le chacal alla trouver la brebis et lui dit : « Viens, nous cultiverons ensemble, toi et moi. — Soit, » dit-elle. Ils allèrent travailler : la brebis tirait de l'eau, le chacal la faisait couler (dans les canaux) en chantant. Quand la récolte fut arrivée, ils la moissonnèrent, la battirent et la trièrent. Le chacal dit alors à la brebis : « Viens, fais-toi ta part. — Partage, répondit-elle; je mettrai ma part à terre. » Il se mit à faire le partage et à peser pour lui d'abord, en disant : « Une, deux, trois, quatre, cinq, six et sept pour le chacal : une part pour la brebis; si elle veut, elle la prendra : si elle ne veut pas, elle ne la prendra pas, s'il

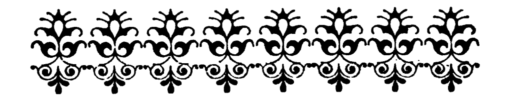
plaît à Dieu. — Attends, lui dit-elle; je vais apporter des sacs. »

Elle alla trouver le lévrier et lui dit : « Je t'implore, mon oncle. — Que veux-tu? — Que tu viennes pour faire peur au chacal afin qu'il me donne ce qui m'est dû; nous avons cultivé ensemble : moi, je tirais de l'eau, lui la faisait couler. Quand nous avons dû partager, il m'a fait une injustice; il a pesé sept parts pour lui et une seule pour moi. » Le lévrier lui dit : « Fais-moi un sac. » Elle lui en fit un, il s'y glissa et elle l'emporta.

En arrivant, elle le déposa à terre et dit au chacal : « Mesure. » Il fit comme la première fois; sept parts pour lui et une pour elle. « Comment fais-tu ce partage? dit la brebis; j'ai tiré l'eau, toi tu l'as fait couler. — C'est moi, répliqua le chacal, qui ai tiré, et toi tu l'as fait couler : si tu veux, nous demanderons aux gens. — Soit, répondit-elle. » — Il leur dit : « Qui avez-vous entendu chanter? — C'est toi, chacal, que nous avons entendu. — Est-ce celui qui tire l'eau ou celui qui la verse qui chante? — C'est celui qui tire l'eau. » Le chacal dit alors à la brebis : « Écoute, viens partager les grains. »

Quand ils arrivèrent, il commença à peser sept parts pour lui et dit à la brebis : « En voici une : prends-la si tu veux, et si tu ne veux pas, ne la prends pas. — Méchant, reprit-elle, va vers ce sac et mange les dattes que je t'ai apportées. » Il y alla, l'ouvrit et vit le lévrier. Il revint en toute hâte et dit : « Je voulais seulement jouer avec toi et tu m'as amené mon oncle. Remporte ton sac. » Il se remit à peser : « Une part, deux, trois, quatre, cinq, six et sept pour ma mère la brebis ; une pour le chacal, il la prendra ou il ne la prendra pas, comme il voudra, s'il plaît à Dieu. » Les yeux de la justice brillaient chez le lévrier ; le chacal regardait de côté en tremblant : quand il eut fini son partage, la brebis emporta ses grains, lui n'en eut que peu et s'en alla : chacun s'en fut à ses affaires (151).





80

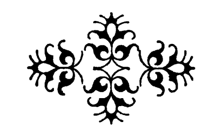
Le lièvre, le chacal et l'iguane (152).

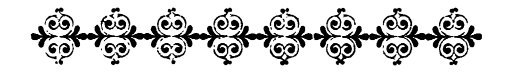
(*Zénaga*).

On raconte que le chacal possédait un taureau et le lièvre une vache : chacun d'eux les faisait paître alternativement dans la journée. Un jour, la vache du lièvre mit bas pendant que le chacal la gardait. Il prit la membrane de la vache, la mit à la queue de son taureau et à la nuit, lorsqu'il les ramena, il dit au lièvre : « Mon taureau a mis bas un veau. — Ce n'est pas vrai, dit l'autre, c'est ma vache : du reste elle était sur le point de mettre bas. — Pas du tout : j'étais là à les faire paître : c'est mon taureau, » repartit le chacal.

Ils finirent par dire : « Allons plaider devant l'iguane; chacun s'adresse à lui. » Ils

allèrent le trouver et lui racontèrent le sujet de leur dispute. « Aujourd'hui, dit l'iguane, je ne suis pas bien, » et il rentra dans son trou. « Ne rentre pas, crièrent-ils : qu'est-ce que tu as ! — Je vais mettre bas. » Le chacal reprit : « As-tu jamais vu un mâle mettre bas ? — Donc, reprit l'iguane, ce n'est pas ton taureau qui a mis bas un veau (153).





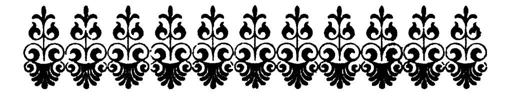
81

La brebis et le chacal (154).

(*Oued Righ*).

Le chacal alla trouver la brebis et lui dit : « Tu dois à mon grand-père cinq livres de graisse : paie les-moi. — Je ne dois rien à ton grand'père, répliqua-t-elle. — Allons devant le qâdhi. — Soit, allons-y. » Ils se rendirent près du lion qui était le qâdhi et parlèrent devant lui. Le lion dit à la brebis : « Donne-lui le serment chez toi. — Viens demain, dit la brebis au chacal, je te donnerai le serment. »

Elle s'en alla et mit un lévrier sous un panier. Quand le chacal arriva, elle lui dit : « Jure par ce panier. » Il le regarda et vit le lévrier par dessous. « Hier, répondit-il, je me suis rappelé que tu m'as payé ; tu ne me dois rien : va à tes affaires. »



82

La jarre de graisse (153).

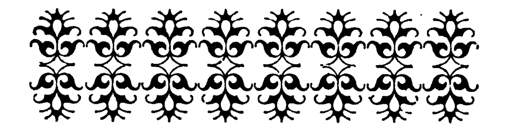
(Ouargla).

Le hérisson et le chacal partirent ensemble : le premier trouva la route longue, car il avait mangé la datte et le morceau de foie. Il dit au chacal : « Mon frère, la marche me semble longue, car voici que j'ai soif. » L'autre lui répondit : « Je suis habitué à faire ce chemin plus d'une fois ; aujourd'hui, je suivrai cette route jusqu'à ce que je trouve un homme qui a mis en réserve une jarre de graisse : nous la boirons, mais la jarre est loin. »

Ils se remirent en route et marchèrent jusqu'à ce qu'ils y arrivèrent. Le chacal allongea la tête et but : mais le hérisson ne put en faire autant parce qu'il était trop

petit. Il dit à son compagnon : « Mon frère, fais-moi descendre dans la jarre. — Bois seul, répliqua l'autre, tu as mangé seul le foie, tu boiras seul.» Le hérisson sauta dans la jarre et se mit à boire. Puis il dit au chacal : « Fais-moi remonter. — Non. — Fais-moi remonter, tu es mon ami. — En effet, je suis ton ami, mais il n'y a pas eu de bons rapports entre nous. Reste là jusqu'à ce que vienne le maître de la jarre : il te fera remonter quand il te trouvera. — Emmène-moi, reprit le hérisson. — Reste là, adieu. — Chacal, j'ai à te recommander un dépôt que j'ai mis en réserve dans un endroit : prends-le, il te servira. » Dès que le chacal entendit parler de dépôt, il revint vers son ami. « Allonge la tête, dit celui-ci, pour que je te parle sans que personne ne m'entende. « Le chacal allongea la tête tout près de la jarre. Dès que le hérisson l'atteignit, il la mordit, s'y accrocha et sauta au loin. Puis il dit au chacal : « A quoi t'ont servi tes cent ruses? La seule que j'avais les a surpassées » (156).





83

Le lion, le chacal et le mulet (157).

(Oued Righ).

Le lion, le chacal et le mulet étaient en route : ils furent en proie à la fatigue, à la faim et à la soif. Le lion dit à ses compagnons : « Nous allons tirer au sort entre nous : celui sur lequel le sort tombera, nous le mangerons. » Ils répondirent : « Volontiers, nous acceptons. Ils tirèrent au sort et il tomba sur le mulet. Celui-ci leur dit : « Laissez-moi, ne me mangez pas avant que je vous aie fait connaître un dépôt, que je ne meure pas auparavant. Le nom de l'endroit où est ce dépôt est écrit sous mon sabot de derrière. » Le chacal lui dit : « Lève le pied pour que je lise. » Il le leva. Le chacal s'ap-

procha et ne put lire. Le mulet reprit : « Approche-toi pour voir les lettres. — Je n'approcherai pas, dit le chacal, je lis de loin, mais pas de près, telle est ma nature. Mon père m'a appris à lire ainsi. » Le lion lui dit : Lève-toi, tu ne peux pas lire ; la lecture n'est possible qu'aux fils des lions. — Approche-toi, chef, répliqua le chacal. » Il s'approcha. « Lève mon pied, dit le mulet. » Il le leva et se tint tout près. Quand il eut placé son front près du sabot, le mulet le frappa si fort que le sabot lui entra dans le front. Il mourut et le chacal s'enfuit.





84

L'AGNEAU ET LE CHACAL (158).

(Ouargla).

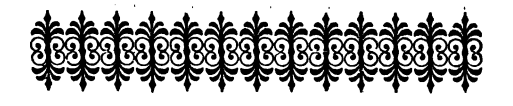
Le chacal rencontra l'agneau et lui dit : « Que fais-tu ? — Mon oncle, répondit l'agneau, ne me mange pas ; laisse-moi à cette place ; dans un an, ou trois mois, ou quatre, ou cinq, ou six, j'aurai acquis de l'embonpoint; je serai gras, mon oncle. — Tu seras gras et gros comme un démon, répondit le chacal. — Je te donne ma parole que je ne trompe personne en rien. »

Le chacal partit et revint quand les mois furent écoulés. « Me voici, dit-il à l'agneau. — Qu'ai-je à faire avec toi ? — Me voici, et ta parole ? — Je n'ai rien entendu, et aujourd'hui j'ai des cornes. — Fils de juive, s'écria le chacal, tu manques à la promesse faite à

un frère, lorsque nous avons causé ensemble. — Amène-moi celui devant qui nous avons causé. — J'irai en justice. — Dieu te bénisse ! attends à demain, j'irai te trouver. »

Pendant la nuit, l'agneau alla chez le lévrier et lui dit : « Voilà ce qui est arrivé aujourd'hui entre le chacal et moi. — Demain, dit le lévrier, prends un panier, mets-le de côté, cache-le en terre : tu m'y enterreras en laissant la place de ma bouche et de mes pattes ; ne les enterre pas ; il sera près du chacal quand il viendra. »

Le lendemain, le chacal arriva et l'agneau lui dit : « Mon oncle, pourquoi aller en justice ? Fais-moi seulement un serment ; j'ai confiance en toi. — Allons où tu voudras, je jurerai par ce que tu voudras. — Voici mon marabout, jure par lui. — Où est-il ? — Le voici : allonge la patte et mets-la sur lui. » Le chacal l'y posa, mais le lévrier la saisit et la coupa. Le chacal se sauva en criant : « Bien du plaisir ! ce sont des traîtres ! il n'y a pas de bonne foi chez eux : au lieu d'aller en justice, il est allé trouver le lévrier, m'a dit : c'est mon marabout et il m'a coupé la patte » (159).



85

L'homme et la tourterelle (160).

(*Oulâd Ben H'alima*).

Un homme avait chez lui une tourterelle qu'il gardait dans sa maison. Il partit un jour pour un pays éloigné. Elle lui dit : « Mon maître, écoute-moi. Répète mes paroles aux autres tourterelles quand tu les rencontreras. » Elles firent semblant d'être mortes. A son retour, l'homme lui dit : « Les tourterelles sont mortes. » Elle fit aussi semblant d'être morte; il la tira de sa maison et la jeta dehors. Alors elle s'envola au ciel et lui dit : « Mon maître, les tourterelles n'étaient pas mortes; elles m'ont montré le moyen de partir de chez toi. »



86

La vengeance du sanglier (161).

(*Harakta*).

Des enfants cherchaient après des trous d'abeilles; ils virent les narines du sanglier dans sa bauge : ils les prirent pour des trous d'abeilles, apportèrent du bois et l'y introduisirent. L'animal grogna et se précipita sur eux. Ils s'enfuirent et tombèrent effrayés. Des chevaux, un piéton et des lévriers arrivèrent. Le sanglier sortit de sa bauge et dit : « Je n'ai jamais mangé de brebis, ni de chèvre pour vivre : j'en tuerai un. » Il s'élança, tua un cheval, ensuite le piéton, ensuite deux lévriers.

Un chasseur, qui avait un chien nommé Guettâl (*le tueur*), le rencontra : il lança sur lui le chien; celui-ci saisit le sanglier par le jarret jusqu'à-ce que les auxiliaires arrivèrent et le tuèrent.

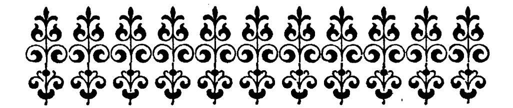


87

LE HÉRISSON ET LE CHACAL (162).

(*A'chacha*).

Le chacal et le hérisson s'associèrent. Le premier dit à l'autre : « Combien as-tu de ruses? — La moitié d'une. Et toi, combien en as-tu? — Cent ruses et demie. » Ils coururent toute la journée et arrivèrent au milieu de la nuit dans un douar. Ils entrèrent dans un silo et mangèrent du blé jusqu'à ce qu'ils en furent rassasiés. Le hérisson dit au chacal : « Sortons du silo : je vais monter sur ta tête et je sortirai pour regarder. » Il monta sur sa tête, descendit sur le sol et dit au chacal : « Je n'ai que la moitié d'une ruse et je suis sorti : et toi, tu en as cent et demie, et tu es resté dans le silo. »



88

LES NOCES DE LA FOURMI (163).

(Harakta).

La fourmi se mit du koh'eul et se rougit les lèvres. Elle partit et en chemin rencontra un chacal qui lui demanda : « Où vas-tu? tu t'es mis du koh'eul; tu t'es rougi les lèvres et tu t'es parfumée. — Je veux me marier. — Si tu me prenais? — Parle, je te connaîtrai à ton langage. » Le chacal parla; elle lui dit : « Je ne t'épouserai pas. »

Après l'avoir quitté, elle rencontra le grillon qui lui dit : « Fourmi, m'épouseras-tu. — Parle. » Il parla et elle l'épousa.

Ils égorgèrent un mouton : de sa toison ils bâtirent une tente; de ses tibias ils firent des piquets; de ses cuisses des poteaux. Le

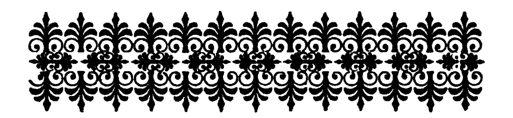
grillon apporta de la farine. La fourmi se mit à la passer au crible : « Secoue la poussière de ta tête, » lui dit-il. Elle secoua sa tête qui s'envola ; il se mit à rire si fort qu'il creva et mourut.





DEUXIÈME PARTIE

LÉGENDES RELIGIEUSES



89

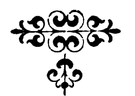
L'OISEAU ET LE POISSON (164).

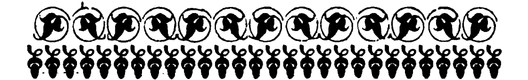
(*Chelh'a du Sous*).

Dieu créa le monde et y créa le poisson et l'oiseau : le poisson dans l'eau et l'oiseau sur terre. Il remplit quatre maisons avec un grain de moutarde. Quelqu'un mangea tout le grain en un jour. Il craignit que ce ne fût fini pour lui, il le cacha en terre afin qu'il arrivât à notre père Adam. Il trouva les anges qui le fabriquèrent de sept terres, ses os étaient de pierre, sa chair de terre; son sang, d'eau, son souffle, de vent; ses yeux, de soleil; ses nerfs du brouillard qui descend sur terre; ses cheveux, du nuage qui polit le ciel.

Un oiseau vint à lui avant que le souffle

ne descendît sur lui. Il alla jusqu'au poisson et lui dit : « O poisson, il existe un homme : il est debout comme une poutre. Sa postérité tirera la tienne des eaux pour s'en nourrir, et mes descendants, il les prendra pour les manger » (165).





90

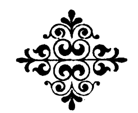
L'ENFANT SAUVÉ DES FLAMMES (166).

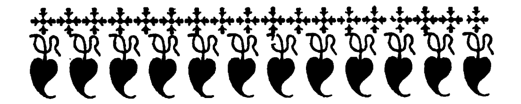
(Oued Righ).

Il y avait au temps de notre Seigneur Aïssa — sur qui soit le salut — une femme pieuse. Elle mit une galette dans un four et alla à la prière. Iblis lui apparut sous la forme d'une femme et lui dit : « La galette brûle. » L'autre ne se détourna même pas. Iblis prit son fils et le jeta dans le four. La femme ne se dérangea pas. En rentrant, son mari trouva l'enfant dans le four, occupé à jouer avec les charbons que Dieu avait changés pour lui en coquillages rouges.

On le rapporta à notre Seigneur Aïssa : « Appelez-la, dit-il, qu'elle vienne chez moi. » Il l'interrogea. Elle répondit : « Souffle de Dieu, quand on appelle à la prière, je fais

mes ablutions, puis je prie; quand quelqu'un me demande quelque chose qui ne déplaît pas à Dieu, je le fais. Je supporte le mal de la part des vivants comme de la part des morts. »





91

LE COMPAGNON DE GABRIEL (167).

(Chelha du Sous).

Il y avait un homme qui existait avant que Mouley Idris n'entrât dans le Maghreb où il l'accompagna. Après que des jours furent passés, il voulut parcourir le monde. Alors il se rencontra avec Sidi Ah'med Ou Mousa, Mouley 'Ab des Salâm, Lalla Rah'ma Yousef et Mouley 'Abdel Qâder el Djilâli en Syrie. Ils se réunirent, et comme un jour ils étaient ensemble, l'un d'eux dit : « Que veux-tu, un tel? » Lalla Rah'ma Yousef prit la parole et répondit : « Je ne désire qu'une grappe de raisin des vergers d'Ar'balou. — Moi, dit Sidi Ah'med Ou Mousa, je voudrais quelques amandes de notre pays. » Mouley 'Abd es Salâm reprit : « Je ne souhaite qu'une ga-

lette de sorgho de chez nous. » Chacun d'eux étendit la main qui fut remplie de ce qu'il voulait et le plaça devant pour manger.

Ils étaient vus par un vieillard : c'était notre Seigneur Gabriel en personne que Dieu avait envoyé chercher un homme pour sa justice. Il lui avait dit : « Seigneur, montre-moi celui qui sera mon compagnon dans l'autre monde; montre-le moi, que je le voie dans cette vie avant d'aller dans l'autre. » Le Seigneur lui dit : « Continue à parcourir le monde, tu arriveras à un pays qu'on appelle Montagne verte (*Adrar Izegzaoun*), dans la contrée de Chiadma. C'est là que tu trouveras ton compagnon. — Quelle est sa manière de vivre et quel est son douar? — Tu trouveras deux tentes où il vit seul en cet endroit et où il habite seul. »

Quand notre Seigneur Gabriel partit, il prit une robe et un manteau pour s'en aller à la recherche dans les pays jusqu'à ce qu'il arriva au douar de l'ami que Dieu lui avait indiqué. Il se dit en lui-même : « Dieu est le plus savant », en voyant le campement tout proche, et appela deux fois : « Hé! le maître du douar! ». La femme de celui-ci sortit et lui dit : « Hé, l'homme qui crie!

que veux-tu? que demandes-tu? — Le maître du douar, ma fille. — Seigneur, n'appelle pas pour que mon mari arrive; va t'en, s'il te trouve il te tuera. — Je suis venu chez vous, je cherche après vous; je suis un hôte de Dieu; est-ce que tu me chasseras, ma fille? Est-ce que les gens chassent les hôtes de Dieu? — Seigneur, répondit-elle, je ne te chasse pas, j'ai pitié de toi; que mon mari ne te trouve pas ici, sinon il te tuera devant moi. — Ma fille, où est allé ton mari? — Seigneur, tais-toi seulement : je n'ai plus rien à te dire que ce que je t'ai dit : ce que fait mon mari dans le monde, quand tu fuirais bien loin au ciel et sur la terre : mon mari, depuis tant d'années, va tuer les gens sur les routes. — Ma fille par quel chemin est-il parti! — Seigneur, c'est par là qu'il s'en est allé il n'y a qu'un moment; il s'est mis en route avec son fusil et son couteau, il est allé dans cette ville sur la montagne. »

Gabriel s'éloigna et entra près de cette ville, dans le bois d'olivier que la femme lui avait dit. Peu d'heures après, cet homme arriva pour pénétrer dans la ville. Notre Seigneur Gabriel sortit à sa rencontre, s'ar-

rêta devant son cheval et dit : « Salut sur vous, toi et ton cheval ! » L'homme lui répondit : « Sur toi soit le salut ! que veux-tu, mon frère ? que cherches-tu ? — Je te cherche : je suis chez toi un hôte de Dieu. » L'autre reprit : « Parle haut, que je sache ce que tu dis. » Gabriel répéta : « Je suis chez toi un hôte de Dieu. — Ouvre la bouche, je suis sourd, je ne te comprends pas. — Je suis chez toi un hôte de Dieu. »

L'homme le regarda, puis sauta de dessus son cheval et lui dit : « Je t'en conjure, par le Dieu qui t'a créé, viens, que je te prenne sur mon dos jusqu'à mon douar. — Laisse-moi, répondit notre seigneur Gabriel, j'irai bien à pied. » Mais l'homme insista. « Je t'en conjure par Dieu, je te porterai sur mon dos, puisque le Seigneur m'a envoyé un hôte. » Il le prit, le porta ainsi jusqu'à son douar et le plaça sur une natte, dans sa tente. Puis il alla chez sa femme et lui dit : « Ma fille, prépare à souper à l'hôte qui est chez nous. » Gabriel l'appela : « Si tu veux que j'accepte ton hospitalité, il faut que tu acceptes mes conditions : alors, je passerai la nuit chez toi. — Soit, dis ce que tu veux. Je ne mangerai pas s'il n'y a pas à souper quatre cœurs. »

J'accepte ta condition, répondit l'homme : il alla trouver sa femme et lui dit : « Ma fille, cet hôte qui est chez nous m'a dit quelque chose. — Quoi donc? demanda-t-elle. — Il m'a dit qu'il ne mangerait pas le souper s'il n'y avait pas quatre cœurs. — Comment te les procureras-tu? — Dieu veut que nous lui préparions un repas. »

Il avait chez lui deux chèvres ainsi que deux enfants. Il alla d'abord chercher un couteau qu'il aiguisa de manière à pouvoir couper un cheveu; ensuite il prit les deux chèvres qu'il possédait, les égorgea, enleva leurs cœurs qu'il mit sur un plat, puis il dit à sa femme : « Voilà déjà deux cœurs, je vais m'occuper des autres. — Deux suffisent pour le souper, répondit la femme. — Non pas, ma fille, nous avons de quoi satisfaire son désir : Dieu se fâcherait contre nous, puisque notre hôte a mis cette condition à son repas. — Où trouveras-tu les autres cœurs? — Nous avons deux enfants, reprit le brigand; sépare les : je tuerai l'un, je prendrai son cœur que je mettrai avec ceux des chèvres : il m'en manquera encore un. Alors, prends mon couteau, égorge-moi et tire mon cœur, tu le placeras avec les autres;

quand ils seront cuits, tu les donneras à notre hôte pour qu'il mange : il dormira jusqu'à demain, puis s'en ira à ses affaires. — Je ne le ferai pas, dit la femme; je t'en conjure par Dieu, égorge plutôt l'autre enfant. »

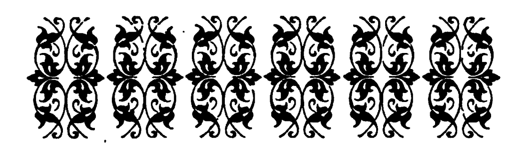
L'homme y consentit, tua ses deux fils, prit leurs cœurs et les mit avec les autres en disant à sa femme : « Je suis content de ce que Dieu a décidé : fais cuire le repas de notre hôte. » Puis il prit les cadavres des enfants et les cacha pour les enterrer le lendemain à la ville. Tandis que la femme faisait cuire le souper, elle pleurait et ses larmes l'empêchaient de travailler. Quand le repas fut prêt, elle appela son mari : « Viens, tu apporteras la nourriture de cet étranger. L'homme vint prendre le plat et le plaça devant Gabriel avec de l'eau pour se laver les mains. »

Maître du douar, dit l'hôte, as-tu des enfants? — Oui, seigneur, j'en ai deux. — Appelle-les, qu'ils mangent avec nous. — Seigneur, ils sont petits ; ils sont couchés et ne voudront pas se lever : ils dorment profondément. — Appelle-les seulement. » L'autre jura par Dieu qu'ils refuseraient de

venir. A son tour, Gabriel jura par Dieu qu'il ne mangerait pas si les enfants n'étaient pas là. « Que Dieu te guide, seigneur, mange sans plus. — Quels sont leurs noms? je vais les appeler. — L'un s'appelle Ah'med, l'autre Moh'ammed ! » Gabriel cria une première fois : Ah'med! Moh'ammed ! puis une seconde, puis une troisième fois. « Nous voici, dirent les enfants ; nous voici, ô notre Seigneur Gabriel. »

L'homme fut stupéfait : « C'est toi notre Seigneur Gabriel? Je te jure par Dieu que je ne te lâcherai pas que tu ne te portes garant du paradis pour toute ma maison. — Je te le garantis si tu marches dans la voie du Seigneur. — Je me repens devant Dieu qui nous a créés. » Gabriel dit alors aux enfants : « Pourquoi ai-je dû vous appeler plusieurs fois et n'êtes-vous venus qu'à la troisième ? — Nous t'avions entendu la première fois, mais nous étions occupés à recueillir de l'eau d'un fleuve qu'on appelle le Kaoutsar et à en asperger, pour les rafraîchir, les gens qui sont en enfer. »





92

JÉSUS ET LA VILLE (168).

(Oued Righ).

Notre seigneur Aïssa (sur qui soit le salut) passa par une ville où il y avait des arbres et des ruisseaux. Les habitants lui donnèrent l'hospitalité. Aïssa s'étonna de leur docilité. Il repassa par cette ville trois ans après. Il vit les arbres desséchés, les ruisseaux taris et la ville abondonnée par ses habitants. Il en fut surpris. Dieu lui dit : « Voici, il est passé dans cette ville un homme qui ne priait pas ; il a lavé son visage dans les sources et elles se sont desséchées ainsi que les arbres; la ville a été abandonnée parce qu'on n'y priait plus. La ruine de la religion a été la cause de la ruine du pays » (169).

93

Lès deux femmes (170).

(*Mzab*).

Au temps passé, deux femmes, l'une pécheresse, l'autre vertueuse, allèrent consulter un t'aleb. « Que faites-vous dans ce monde ? leur dit-il — Moi, dit la seconde, j'ai obéi à mes parents et je fais l'aumône. — Moi, dit l'autre, j'ai été adultère. — Tu n'auras pas l'approbation de Dieu, dit le t'aleb. » Ensuite il se tut et demeura quelque temps sans parler, puis il reprit : « Vous irez passer la nuit dans le cimetière de Sidi 'Aïssa, chacune se couchera sur son tombeau et récitera dix fois la Sourate : Dis, Dieu... » Elles s'endormirent : un beau jeune homme trouva la femme vertueuse et lui donna en songe à manger. « Tu visiteras mon verger, lui dit-il. » Elle y trouva des dattes nouvelles

bien que ce ne fût pas la saison, des raisins, des figues, des prunes, des grenades, des melons, des aubergines. « Ne crains pas, dit-il, Dieu t'aime. » Pour la pécheresse, un ogre noir alla vers elle et lui dit : « Dieu ne veut pas de toi, tu viendras chez moi; je suis le noir punisseur : je me suis révolté contre Dieu, j'ai volé le bien des gens, j'ai tué des âmes. Dieu t'envoie vers moi : il ne veut pas de toi. » Il la frappa tellement qu'elle en mourut. La femme vertueuse se leva le lendemain et voulut réveiller sa compagne, elle la trouva morte. Elle alla chez le t'aleb et lui raconta ce qu'elle avait vu. « Va avec le bien, lui dit-il, Dieu t'aime, continue ta vie vertueuse » (171).





94

JÉSUS ET L'OISEAU (172).

(*Oued Righ*).

Notre seigneur Aïssa (sur qui soit le salut) passait près d'un fleuve. Il vit un oiseau de lumière qui plongeait dans la boue. Il en sortit lavé et revenu à son éclat. Il s'y jeta de nouveau, en sortit purifié et redevenu brillant. Il recommença cinq fois. 'Aïssa en fut étonné. Notre Seigneur Djebraïl lui dit : « 'Aïssa, cette boue, Dieu l'a rendue pareille à celui qui fait les cinq prières de la religion de Moh'ammed, cet oiseau est comme les péchés dont on est purifié dans le fleuve de la prière. »



95

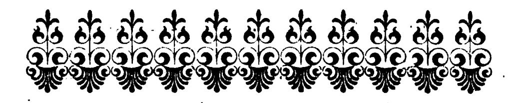
Sidi 'Abd er Rah'man el Medjdoub (173).

(*Chelha du Sous*).

Il était jeune enfant et étudiait chez un t'aleb. Celui-ci trouva dans un livre qu'une grande vipère habitait dans une caverne et possédait beaucoup de science : celui qui la saisirait et la mangerait lirait dans la tablette mystérieuse. Or, ce t'aleb demeura onze ans dans la mosquée à épier le jour où la vipère sortirait. Alors il la saisit, la frappa, la tua, la porta dans la mosquée, la découpa, la lava et la fit cuire dans une marmite. Ensuite, il appela 'Abd er Rah'mân el Medjdoub, qui était tout jeune et chauve, lui recommanda de garder la marmite jusqu'à ce que la vipère fut cuite et sortit pour se promener. L'enfant prit le

chaudron, tandis que le t'aleb lui disait : « Fais bien attention à cette marmite et n'y mets pas la main. » Puis il sortit. Un morceau de chair tomba du chaudron dans les cendres et fut sali. Le disciple qui craignait son maître, le ramassa, souffla dessus et le remit une seconde fois. A la troisième fois, voyant la viande salie, il craignit que son maître ne trouvât le bouillon rempli de cendres, il enleva le morceau et le mangea. A son retour, le t'aleb dit à l'enfant : « Tu en as mangé, insensé ! » 'Abd er Rah'mân leva les yeux vers lui et vit les sept cieux. (174).





96

Sidi Moh'ammed el Adjeli et le juif Haroun (175).

(*Chelh'a du Sous*).

Il arriva à Sidi Moh'ammed el 'Adjeli une aventure étrange avec un juif qui s'appelait Haroun et qui était sorcier. Celui-ci alla un jour à Fas où le sultan Mouley Solimân (176) tenait son conseil. Haroun vint s'enlever en l'air au-dessus de la tête du prince, de façon à pouvoir insulter les musulmans. Le sultan dit à ceux-ci : « Comment s'y prend le Juif? » Il chercha parmi eux : personne ne put faire descendre Haroun. On répondit à Mouley Solimân : « Maître, donne-nous le temps de consulter les t'olba et les savants qui sont parmi nous. — Allez, dit le sultan, je vous donne trois jours; si vous ne le

faites pas descendre, je vous couperai la tête à tous. »

Lorsque les trois jours furent passés, le Juif n'était pas descendu. Le sultan dit aux t'olba : « Avez-vous fait ce que je vous ai dit? — Prince, répondirent-ils, donne-nous encore trois jours jusqu'à ce qu'arrive le courrier que nous avons envoyé d'ici à un t'aleb : si celui-ci ne vient pas, tu nous couperas la tête à tous. »

Le courrier arriva chez Sidi Moh'ammed el Adjeli le jour fixé au roi comme délai par les t'olba. « Sidi Moh'ammed, lui dit-il, écoute ce que te demandent tous les t'olba sans exception : le roi a déclaré que si tu ne venais pas dans ces trois jours, il leur couperait la tête à tous; c'est aujourd'hui le délai qu'ont fixé le prince et les t'olba. » Le saint reçut la lettre, la lut, et, après avoir pris connaissance de son contenu, dit au courrier : « Tranquillise-toi, entre, tu t'asseoiras et tu te reposeras. — Sidi Moh'ammed, répondit le messager, comment pourrai-je me reposer alors que les t'olba sont dans la détresse? Le délai que leur a fixé le roi expire aujourd'hui : demain il leur coupera la tête à tous. — Le saint donna l'hospitalité

à l'homme qui lui avait apporté la lettre et lui offrit à souper : le courrier refusa toute nourriture tant il fut préoccupé pendant la nuit entière. Lorsque l'aurore apparut, Sidi Moh'ammed se leva, fit ses ablutions et la prière de l'aube, puis il appela l'homme qui avait passé la nuit chez lui et lui dit : « Allons, lève-toi, fais tes ablutions pour prier et prépare-toi ; nous allons nous mettre en route pour rejoindre ces gens. » Le courrier répliqua : « Sidi Moh'ammed, l'heure est passée. » Le saint lui donna à déjeûner, puis il ajouta : « Rassemble ton courage. — Je suis prêt. — Allons, ferme les yeux, continua Sidi Moh'ammed et ne les ouvre que quand je te le dirai. »

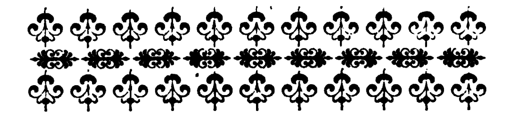
L'homme ferma les yeux et quand il les ouvrit, ils étaient à l'entrée de la ville. Ils trouvèrent la porte fermée : ils s'assirent pendant une demi-heure jusqu'à ce qu'elle fut ouverte. L'homme, très joyeux, conduisit Sidi Moh'ammed à l'endroit où étaient réunis les t'olba : ils appelèrent, la maison s'ouvrit. En voyant le saint, les prisonniers se réjouirent tous et lui dirent : « Tu nous trouves aujourd'hui, le jour fixé comme délai : si tu n'étais pas venu, le prince nous

aurait coupé la tête à tous. » Le marabout leur répondit : « Rassurez-vous, ce que vous désirez, Dieu vous l'accordera. » Ils se réjouirent jusqu'à l'heure du dhahr, le moment fixé par le roi qui rassembla son conseil.

Les tolba sortirent pour se rendre à cette assemblée et le sultan leur dit : « Allons, que faites-vous? — Prince, répondirent-ils, nous voici prêts à exécuter ce que tu voudras. — Faites descendre le Juif du ciel. » Sidi Moh'ammed écrivit deux feuilles de papiers et dit au Juif: « Juif Haroun,,descends du ciel sur la terre. » L'autre répondit : « Sidi Moh'ammed, si ce n'était toi, la situation des t'olba ne serait pas belle. » Le saint répéta trois fois ses paroles : le Juif refusa de descendre. Alors le marabout reprit : « Que tes péchés soient sur ta tête » (retombent sur toi), puis s'adressant aux t'olba : « Quel est votre désir relativement à ce Juif? » Ils lui répondirent : « Nous désirons seulement que, des deux feuilles que tu as écrites, l'une aille au-dessus de sa tête, l'autre au-dessous de lui et qu'elles le broient comme des meules. » Sidi Mohammed fit monter les deux feuilles écrites par lui, l'une au-dessus de la tête de Haroun, l'autre

au-dessous de lui pour le broyer comme des meules. Quand il fut complètement écrasé, le Juif devint semblable à de la farine et le vent l'emporta (177).





97

SIDI SA'ÏD AKERRAMOU (178).

(*Chelh'a*).

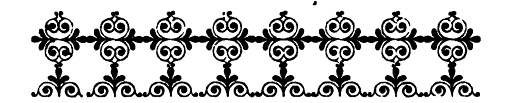
Un saint qu'on appelait Sidi Sa'ïd Akerramou était savant et enseignait aux djinns et aux t'olba. Il dirigeait une grande medersa où étaient trois cents disciples; sa maison fournissait de quoi boire et manger. Il avait chez lui une vache qui nourrissait tout le monde de lait doux et de lait aigre pour le dîner, le souper et le déjeûner, autant qu'on en voulait. Les hôtes qui étaient chez lui allaient le trouver : quiconque venait, il lui donnait à manger et à boire; il nourrissait aussi les mulets, les chevaux et les ânes; il donnait à la bête de la provende avec une cuillère. Les animaux mangeaient jusqu'à

satiété. Quand arrivait l'heure du déjeuner, il donnait aux gens des dattes qu'ils mangeaient le matin. Ceux-ci ramassaient les noyaux et les remettaient au moqaddem qui les jetait dans le grenier du saint où ils produisaient de nouvelles dattes. Un jour, un homme à qui l'on donnait ainsi de l'orge pour sa mule, trouva qu'il y en avait peu. Après le départ du moqaddem, il ouvrit le grenier, prit de l'orge et la donna à sa monture, mais elle mourut aussitôt.



TROISIÈME PARTIE

LÉGENDES ET TRADITIONS HISTORIQUES



98

Le païen, le musulman et l'oiseau mirir (179).

(*Chaouia de l'Aourâs*).

Un homme issu de Nara se promenait dans la montagne, il trouva une chrétienne et ses sept frères. Elle lui demanda: « Qu'est-ce qui t'amène? — Je suis en train de chasser. — Si mon père te trouve il t'égorgera. — Que ferai-je, demanda-t-il? — Cache-toi, et quand il viendra, saisis lui le sein. »

Il se cacha. Quand le père arriva, il s'écria; « Il y a dans la caverne une odeur de musulman. — Non, dit sa fille, il n'y en a pas. — Il y en a, reprit-il. » Le musulman sortit et lui saisit le sein. « Reste, dit le païen, tu seras mon fils. » Il ajouta: « Quel est ton métier? — La chasse. — Bien, instruis mes

enfants. — Volontiers. » Il fabriqua des filets au nombre de huit, un pour chaque enfant. Ceux-ci allèrent dans la montagne et firent des tas de pierres pour servir d'abri aux perdrix.

L'homme de Nara partit aussi à la chasse, il surprit le premier des enfants et le tua. De même pour les autres. Restait le père qui demanda : « Où sont les enfants? — Ils sont partis, dit le musulman » qui sauta sur lui et le renversa. L'oiseau appelé mirir arriva et le frappa aux yeux. Le chrétien, troublé, se laissa égorger avec un couteau par l'homme de Nara. Celui-ci alla ensuite à la caverne où il trouva la chrétienne et lui dit : « Suis-moi. — Pourquoi? — J'ai tué tes frères et ton père. » Il l'emmena, l'épousa et eut d'elle Daba et Ou-Nara (180).



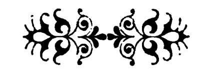
99

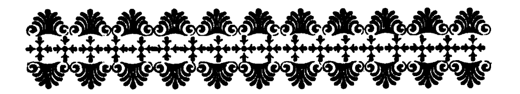
Pourquoi Alger est penchée vers la mer (181).

(*Beni Menacer*).

Au temps jadis, Sidi Brahim el Ghobrini l'errant alla du côté d'Alger. Il se rencontra avec Sidi 'Abd er Rah'mân eth Tha'âlebi. Mais, à cette époque, Sidi Brahim faisait semblant d'être fou. Au milieu de la ville, les gens se mirent à rire de sa folie, à lui lancer des railleries et même à le frapper à coups de pierres. Ils le firent tomber à terre, et chacun s'efforçait de soulever ses vêtements. A ce moment, Sidi Brahim se leva furieux et, sur-le-champ, porta sa main à sa tête pour enlever sa chechia et, par là, renverser Alger de fond en comble dans la mer. Mais alors Sidi 'Abd er Rah'mân eth Tha'âlebi était avec lui; il lui prit la main

pour qu'il ne jetât pas sa chechia à terre : toutefois Sidi Brahim l'avait déjà penchée et la ville d'Alger se pencha également (182).





100

Rencontre entre les Oulad Daïman et les Trarzas (183).

(*Zénaga*).

On raconte que cinq hommes des descendants de Taounkadji (Oulad Daïman) partirent un jour en conduisant des vaches qui leur appartenaient. Quand ils furent éloignés de leur tribu, ils rencontrèrent des Trarzas en grand nombre. Leur chef leur dit : « Laissez les vaches que vous conduisez. » Un des Oulad Daïman répliqua : « Que Dieu brûle ton père en enfer. »

Le chef descendit de sa jument et dit : « Je jure de te tuer dès que tu t'approcheras. — Tu en as menti, répliqua l'autre, comme quiconque est avec toi. — Sors avec moi, nous nous battrons. » Il tira son sabre et

voulut le tuer, mais l'homme des Oulad Daïman le frappa et lui coupa la tête.

Le frère du mort arriva en pleurant beaucoup et jura à ses amis qu'il vengerait son frère. « Mon cousin, dit l'un d'eux, prends patience jusqu'à ce que je t'aide. — Par Dieu, répliqua l'autre, quand même il aurait une peau en fer, je le frapperai avec mon sabre jusqu'à ce que je sache qu'il est bien mort. — Fais ce que tu voudras, infidèle, dit l'autre Trarza. — Pourquoi me parles-tu ainsi? — Sais-tu ce que veut dire : Il n'y a de Dieu que Dieu? — Non. » Alors ses compagnons l'attaquèrent, le saisirent, le gardèrent jusqu'à la nuit et le tuèrent; puis ils dirent aux Oulad Daïman : « Allez où vous voudrez. » Ceux-ci se mirent en route, et après avoir voyagé jusqu'au milieu de l'après-midi, ils rentrèrent dans leurs familles.





101

'Abri, Moh'ammed et Ali (184).

(Chaouia de l'Aourâs).

Au temps jadis quand les Romains *(Roumân)* étaient puissants, Rohbân alla les trouver et leur dit : « Je suis marabout, suivez mon conseil. — Parle, répondirent-ils, ce que tu nous diras, nous le ferons. — Prenez garde à tel jour : il naîtra un homme, du nom de Moh'ammed au milieu des Romains, il sera créé parmi vous : faites attention. Si vous n'y veillez pas, il perdra votre autorité. » Un crieur fit la proclamation, ils s'observèrent.

L'enfant naquit, on le cacha. Il grandit et alla vers la femme de son oncle. Il s'approcha de son ventre qu'il toucha en disant : « Ali, es-tu près de sortir ? — Attends que

j'aie accompli les jours. » Il revint encore et lui dit : « 'Ali, es-tu près de sortir ? » Un homme le vit, il alla trouver le mari de cette femme et lui dit : « L'enfant fait telle et telle chose à ta femme. » L'homme vint se cacher le lendemain, Moh'ammed arriva et dit : « 'Ali, quand sortiras-tu ? — Demain. » Il vint au monde. Son cousin vint à lui, le revêtit d'un burnous, d'une chemise, d'une culotte et lui donna des chaussures et dit à son oncle : « Ne dis pas que ta femme a enfanté. »

Quand ils furent grands, ils allèrent jouer. Ils jouaient avec les enfants des Romains. Ils se disputèrent avec eux, l'emportèrent sur eux et leur dirent : « Si vous ne faites la profession de foi, nous vous battrons continuellement. » Les autres s'en allèrent en pleurant et leurs parents leur demandèrent : « Pourquoi pleurez-vous ? — 'Ali et Moh'ammed nous ont battus. — Qui sont 'Ali et Moh'ammed ? — Des fils des Romains. » On se mit à leur recherche, mais on ne les trouva pas.

Depuis longtemps 'Abri était le chef de la ville et commandait aux Romains. Il dit à son fils : « Je vais mourir : prends vingt

chameaux, tu emporteras vingt charges, tu iras trouver Moh'ammed et tu les lui donneras en présent. — Et pourquoi à ce Moh'ammed? — On l'appelle prophète : quand tu lui auras fait ce don, prononce la profession de foi. » Il mourut.

Le fils de 'Abri alla trouver le marabout des Romains qui était un démon, et lui dit : « Seigneur marabout, les chameaux parlent-ils? — Ils parlent, prends un bâton, frappe-les. » Il prit un bâton et battit un chameau. Celui-ci se plaignit. Le prophète reprit : « Ce n'est pas ainsi, » et il demanda : « Chameau, où vas-tu? — Vers Moh'ammed. » Il continua avec le suivant qui répondit : « Je viens à Moh'ammed. » On dit à 'Abri : « Les chameaux sont à Moh'ammed, les charges sont à Moh'ammed; il n'y a rien pour toi. » Il entra en fureur et dit : « Sortez, nous couperons la tête de Moh'ammed. » Ses soldats sortirent et formèrent une grande armée.

Moh'ammed se leva et dit : « 'Ali, Belâl va faire l'appel à la prière. » Sidi Belâl se leva, fit l'appel et quatre cents fois il fit profession de la religion de Moh'ammed. On sortit pour combattre, on livra bataille.

Sidi 'Ali tira son sabre et leur coupa la tête à tous. Les Romains professèrent la religion de Moh'ammed.

Un jour, ceux qui avaient cru lui dirent : « Pour que nous t'acceptions, amène la lune des cieux et plante la devant nous. » Il leur dit : L'accepterez-vous ? — Oui. » Il amena la lune et la plaça devant eux. Leurs enfants vinrent leur dire : « Il ment, qu'il amène le soleil. » Les Romains dirent à Moh'ammed : « Si tu veux que nous t'acceptions, amène le soleil. » Il l'amena. Les Chrétiens dirent encore : « Il ment, c'est un possédé, si vous voulez que nous croyions en lui, demandez-lui de couper la montagne. — On lui dit : « Seigneur Moh'ammed, pour que nous croyions en toi, coupe la montagne. — Pourquoi ? Faites attention : votre ville qui est de ce côté, je la transporterai au sud. — Si tu le fais, nous t'accepterons. » Il emporta leur ville et la tourna : ils se querellèrent, mais il ne voulut pas les tuer.



QUATRIÈME PARTIE

CONTES MERVEILLEUX
LES TRÉSORS, LES DJINNS, LES FÉES, ETC.



102

Les deux frères, la marmite et le baton (185).

(*Mzab*).

Il y avait deux frères l'un était pauvre, l'autre avait du bien : le premier avait quatre filles, le riche était sans enfants. Le pauvre coupait du bois qu'il vendait à la ville et apportait à ses enfants de quoi manger. Un jour, c'était jour de fête, il n'avait chez lui rien à manger, il partit couper du bois. Un jujubier sauvage lui dit : « Que me veux-tu aujourd'hui? c'est fête et j'invoque Dieu ! — J'ai faim, dit le bûcheron, donne-moi de quoi manger, sinon je te coupe. — Prends cette marmite, répondit le jujubier, garde-la; elle te nourrira jusqu'à ta mort. Quand tu voudras quelque chose, dis-le lui, elle te le donnera. »

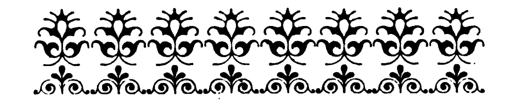
Le bûcheron emporta la marmite chez lui, la tourna par terre et lui dit : « Donne-moi du bien. — Voilà, dit-elle. » Il vit beaucoup d'argent et acheta des habits pour ses enfants. Une de ses filles alla chez son oncle et lui dit : « Il y a chez nous une marmite remplie de richesses. » Le frère alla chez le bûcheron : « Donne-moi la marmite que tu possèdes, pour que je nourisse mes hôtes. — Je ne te la donnerai pas, car c'est elle qui fait vivre mes enfants. — Si tu ne me la donnes pas, je te tue. » Le bûcheron eût peur, la lui donna et se mit à pleurer. « Demeurez en paix, dit-il, à ses enfants, je vais errer dehors, vous ne le saurez qu'à mon retour. »

Il partit, resta dehors pendant trois mois sans revenir à la ville. La fête arriva, il alla au jujubier sauvage, apporta une hache tranchante et le frappa. Une femme en sortit, le salua et dit : « Pourquoi n'es-tu pas rassasié ! — Me voici, répondit-il, la marmite que tu m'as donnée m'a été prise par mon frère, je n'ai pas pu l'en empêcher. — Attends moi ici, dit-elle, » puis elle rentra dans l'arbre et apporta un grand bâton. « Quand tu seras près de la ville, tu t'arrê-

teras jusqu'à ce que les gens soient dans la mosquée, alors lâche ton bâton et dis lui : « Prends mon droit à ceux qui m'ont lésé. »

Le bûcheron prit le bâton dans sa main, alla à la porte de la mosquée, lorsque les gens sortirent de la prière, le bâton lui échappa et frappa tous les assistants sans exception. Chacun s'en retourna à la mosquée et les chefs dirent : « L'injustice est descendue dans la ville, Dieu pèse sur nous, que celui qui a été lésé se présente, nous lui rendrons son dû. — Le propriétaire du bâton est à la porte de la mosquée et pleure, dit quelqu'un. — Entre, lui dit-on, indique-nous celui qui t'a pris ton bien. — C'est mon frère qui m'a enlevé de force ma marmite. — Demande ce que tu veux. — Rendez-moi ma marmite et partagez la fortune de mon frère entre lui et moi, car j'ai des enfants et il n'en a pas. » On lui donna ce qu'il voulait et l'on invoqua Dieu qui envoya une forte pluie parce que la justice avait triomphé (186).





103

LES HUIT FRÈRES, LEUR SŒUR ET L'OGRE (187).

(Ouargla).

Au temps jadis, un homme épousa une femme : ils eurent sept fils et une fille. Un jour celle-ci vit les autres jeunes filles qui allaient couper des broussailles dans la campagne. Elle dit à sa mère : « Je vais aller avec elles. — Va, lui répondit la mère. » Quand elles furent arrivées, elles se mirent à couper des broussailles : cette jeune fille trouva un taquet, elle le prit et le mit dans son sein. Les autres partirent, quant à elle, elle demeura en arrière, ne pouvant marcher à cause du taquet qui était lourd. Elle jeta tout le bois qu'elle avait ramassé et ne garda que le taquet, croyant que c'en était un; mais c'était un ogre qui s'était métamorphosé.

Elle marcha un peu; puis, comme elle n'en pouvait plus, elle voulut le jeter; mais il refusa de tomber de son sein. « Donne-moi ta parole que tu reviendras me trouver à cet endroit, lui dit-il. » Elle lui fit cette promesse et il tomba à terre.

Elle partit en courant. Arrivée chez elle, elle s'occupa de ses affaires et ne retourna plus chez l'ogre. Celui-ci revint, suivit sa trace et arriva chez ses parents. Il s'arrêta sur le seuil et dit : « Que Dieu fasse miséricorde à vos parents, donnez-moi un peu de feu. » La mère dit à sa fille : « Lève-toi, donne-lui du feu. » Celle-ci eut peur; son nom était Mamza, elle dit à son frère : « Lève-toi, mon frère, donne-le lui. » L'ogre reprit : « A quoi bon ton frère? Mamza, apporte-moi du feu. » Elle s'adressa à son père : « Lève-toi, donne-le lui. » L'ogre continua : « Ton père ne veut pas; Mamza, apporte-moi du feu. » Elle eut recours à sa mère : « Lève-toi, donne-le lui. » L'ogre reprit : « Ta mère ne veut pas; Mamza, apporte-moi du feu. » Son père et sa mère lui dirent alors : « Lève-toi, puisque c'est toi qu'il veut; coupe une grande branche, tu la lui présenteras de loin. » Ils ne savaient pas

que c'était un ogre. Elle alluma du feu et le lui présenta, mais il lui dit : « Approche-toi près de ma main. » Elle s'approcha, il la saisit et s'enfuit avec elle.

Le père dit à l'un de ses fils : « Lève-toi, cherche après ta sœur. » Il partit et suivit ses traces. Quand il arriva à la maison de l'ogre, il l'y trouva. « Qui t'a amené? dit-elle; l'ogre te mangera. — Je suis venu vers toi, lui répondit-il. — Je te cacherai. » Elle le cacha. Quand l'ogre revint, il dit à cette jeune fille : « Je flaire l'odeur humaine. — Il n'y a personne ici que moi, répondit-elle; si tu veux me dévorer, dévore-moi. — Je ne te mangerai pas, ni personne de ta famille; fais-le sortir, je ne le mangerai pas. » Elle fit sortir son frère, l'ogre lui donna à manger et à boire, puis il lui dit : « Viens te promener, tu verras mes jardins. » Ils s'en allèrent. En sortant, l'ogre revint à la maison et dit à la jeune fille : « Si tu vois se lever le vent blanc, mets du koh'eul et teins-toi les lèvres; tu te réjouiras, ce sera le signe que ton frère est mort; si tu vois se lever le vent rouge, couvre ta tête de poussière et pousse des lamentations, ce sera signe que je serai mort. » L'ogre partit avec le jeune homme.

Quand ils furent arrivés dans la plaine, il lui dit : « Viens luttons. » Ils luttèrent, l'ogre fut vainqueur et le dévora. Le vent blanc se leva, la jeune fille pleura beaucoup et dît : « Mon frère est mort. » Elle essuya ses larmes, mit du koh'eul, se teignit les lèvres et attendit, craignant que l'ogre ne lui dît : Pourquoi n'as-tu pas fait ce que je t'avais dit? Quand il revint, il trouva qu'elle avait obéi.

Quant aux parents de la jeune fille, comme leur fils tardait, ils dirent à un autre : « Va rejoindre ton frère et cherche après ta sœur. » Il partit, suivit ses traces et arriva à la maison de l'ogre. Sa sœur lui demanda : « Qui t'a amené ici? L'ogre te mangera comme ton frère. » Il répondit : « C'est le décret de Dieu. — Je vais te cacher. » Elle le cacha. Quand l'ogre revint, il parla comme la première fois, elle fit sortir son frère et il lui arriva comme à l'autre. Un troisième vint et eut le même sort, de même que tous les sept frères. L'ogre épousa la jeune fille et elle resta avec lui. Pour les parents, il se dirent : « L'ogre a dévoré nos enfants. »

Un jour leur mère demanda à Dieu : « Seigneur, donne-moi un fils, fût-il comme

un caméléon. » Dieu lui accorda un garçon tout petit, gros comme une tête d'âne. On l'appela Madjitâtâ. Un jour sa mère sortit dans la rue, cherchant quelqu'un qui allât lui puiser de l'eau. « J'irai, lui dit son fils. » Il partit. Quand il arriva à la fontaine, il trouva une vieille femme qui puisait de l'eau. « Attends que j'en aie pris d'abord, lui dit Madjitâtâ. » Il se battit avec elle, la vieille lui dit : « Va donc en faire autant à l'ogre qui a dévoré tes sept frères et ta sœur » (188).

Quand il eut bu de l'eau, il revint à la maison. En arrivant, il dit à sa mère : « La fièvre m'a saisi, lève-toi et fais-moi un peu de soupe. » Elle lui en prépara. Il ajouta : « Prends ce morceau de graisse avec ta main et tu me le mettras dans la bouche. » Elle le fit, mais il lui saisit la main et la serra dans le potage. « Tu me brûles, dit-elle. — Raconte-moi l'histoire de mes frères et de ma sœur. — Je te la raconterai. » Il lâcha sa main, et elle lui conta l'aventure depuis le commencement jusqu'à la fin. « Prépare-moi des provisions, dit-il, je vais aller trouver l'ogre qui a dévoré mes frères, il me mangera ou je le tuerai. » Il alla chez un

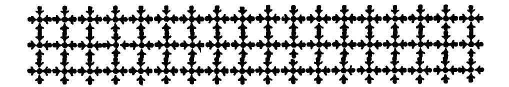
forgeron et lui dit : « Fais-moi une massue en fer. » Il la lui fit (189).

Madjitâtâ alla chez l'ogre. En arrivant, il frappa à la porte. Sa sœur lui dit : « Qui es-tu? — Je suis ton frère. — Je n'en ai plus. — Je suis pourtant ton frère », et il lui raconta tout ce qui s'était passé. « Qui t'a conduit ici? demanda-t-elle, l'ogre te mangera comme il a mangé tes sept frères. » Elle le le cacha. Quand l'ogre revint, il lui dit : « Cela sent l'odeur humaine. — Il n'y a personne ici. » Madjitâtâ cria : « Je suis ici, et il sortit. » L'ogre le salua et lui présenta de la nourriture. « Je n'en veux pas, dit-il. — Lève-toi, reprit l'ogre, et allons voir mes vergers. » Il fit à sa femme les mêmes recommandations que précédemment, puis ils sortirent. Quand ils furent arrivés dans la campagne, l'ogre lui dit : « Luttons. » Ils luttèrent. Madjitâtâ leva sa massue et lui en asséna un coup sur la tête. L'autre tomba et dit : « Donne-moi un autre coup. — Non, jusqu'à ce que tu m'aies rendu mes sept frères comme ils étaient. — Coupe mon petit doigt de pied. » Il le coupa. Les sept frères en sortirent. « Un autre coup », dit l'ogre, et il mourut (190).

Le vent rouge se leva; la sœur se réjouit et poussa des cris de joie. Madjitâtâ vint avec les sept frères, ils emportèrent toutes les richesses de l'ogre, ils revinrent avec leur sœur dans leur maison. Leurs parents se réjouirent, le roi de leur contrée se réjouit aussi de ce qu'avait fait Madjitâtâ, qu'il nomma son vizir, rien ne se faisait que par lui (191)

Que Dieu me pardonne ce que j'ai oublié!





104

L'OGRESSE ET LES DEUX FRÈRES (192).

(Beni Menacer).

Au temps jadis, il y avait un homme qui épousa deux femmes. Elles accouchèrent toutes les deux la même nuit. L'une d'elles mourut; celle qui restait éleva les deux enfants jusqu'à ce qu'ils eurent grandi, elle ne distinguait pas son fils de celui de sa compagne.

Un jour, elle envoya consulter une vieille femme : « Conseille-moi, indique-moi comment faire pour reconnaître mon fils d'avec celui de ma compagne. » La vieille répondit : « Quand tu sauras qu'ils reviennent des champs, fais semblant d'être malade; tu enverras un de tes serviteurs pour le leur dire. Alors, dès que le fils de tes entrailles

l'entendra, son cœur s'emportera pour arriver le premier près de toi, avant le fils de l'autre femme. Quand il sera arrivé, fais-lui une marque en mettant du henné à son burnous. »

La femme fit semblant d'être malade, elle envoya un de ses serviteurs au devant des deux enfants et il leur dit : « Hâtez-vous, votre mère est très malade. » Alors le cœur du vrai fils s'emporta, il courut et en arrivant, il tomba sur sa mère en pleurant et lui demanda de quel mal elle souffrait. Alors elle le serra sur sa poitrine et lui fit une marque sur le pan de son burnous. Chaque jour, elle préparait pour son fils une bonne nourriture; quant au nourrisson, elle le négligeait.

Celui-ci s'aperçut que son frère ne mangeait pas comme lui, il examina et découvrit le burnous marqué de henné; il comprit que la femme le distinguait de son frère, il en fut irrité et lui dit : « Viens avec moi, allons à la fontaine. » L'autre l'accompagna. Comme ils arrivaient à un peuplier, le fils adoptif y monta, cassa deux baguettes minces et longues, descendit à terre et les mesura. Ils continuèrent de marcher jusqu'à

ce qu'ils arrivèrent à la fontaine. Le fils adoptif planta sa baguette le premier, puis il dit à son frère : « Plante aussi ta baguette à côté de la miennc. » Il obéit. Quand elles furent plantées, l'autre dit : « Dorénavant, visite-les chaque jour, car, à partir d'aujourd'hui, je te dis adieu. Si un jour, en venant, tu trouves ma baguette desséchée, sache par là que je suis mort. » Là-dessus ils se dirent adieu et se séparèrent en pleurant.

Le fils adoptif s'en alla : chaque jour son frère venait visiter les baguettes à la fontaine et les trouvait toujours prospères. Au bout d'un an, il trouva la baguette de son frère desséchée. Il comprit qu'il avait été mangé ou qu'il était mort. Il se mit en route, lui aussi, après avoir pris ses armes, monté son cheval et emmené ses lévriers; il suivit la même route que son frère.

Il marcha jusqu'à ce qu'il arriva à une haute montagne au coucher du soleil. Il attacha son cheval, alluma du feu pour se réchauffer et demeura à faire le guet. Au milieu de la nuit, voici qu'une ogresse arriva sous la forme d'une femme. « Bonsoir, mon fils, lui dit-elle, je suis venue pour que tu me donnes des charbons, car mon feu s'est

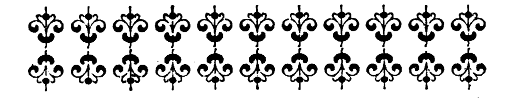
éteint et je n'ai rien pour le rallumer et me chauffer, je suis morte de froid. — Passe, répondit-il, tu emporteras des charbons pour toi et tu iras à tes affaires. — J'ai peur de tes lévriers et des ruades de ton cheval, attache-les. — Bien », dit-il, puis il chercha de la scille et en attacha les pieds des chiens, ensuite il dit à l'ogresse : « Passe, maintenant tu prendras du feu. » Il avait reconnu que c'était elle qui avait dévoré son frère. Elle crut qu'il avait attaché ses chiens et passa du côté du jeune homme; quand elle fut près de lui, elle voulut se jeter sur lui. Mais il se tenait sur ses gardes; quand il la vit ainsi, il tira son couteau et l'en frappa au cou. Puis il appela ses chiens qui vinrent l'aider. Bientôt il l'eut tuée avec leur secours. Alors il lui fendit le ventre et en tira son frère qu'il trouva mort, il l'étendit à terre, alla chercher de l'eau et le lava bien.

Il était là, la joue dans la main, attristé et pleurant lorsque vinrent deux tarentes. Elles jouèrent puis se battirent; l'une d'elles frappa sa sœur et la tua. Le jeune homme les regardait tout en pleurant son frère. Il dit à la survivante : « Pourquoi as-tu nui à toi-même et à ta sœur? Pleure. — C'est bon

pour toi de pleurer, répliqua-t-elle; pour moi, tu vas voir ma sœur revenir avec moi. » Alors elle alla chercher une herbe qu'elle mit au nez de la morte. A peine celle-ci l'eut-elle sentie qu'elle se leva et courut. Le jeune homme les regardait, il vit cette herbe, la prit, la mit au nez de son frère qui se leva et revint à la vie (193).

Voilà ce que nous avons entendu.





105

Le cheval magique (194).

(*Chelh'a du Sous*).

Il était un roi qui avait un fils beau comme la lune. Un jour, il reçut la visite d'un magicien qui lui fit présent d'un cheval de fer auquel il avait fabriqué des ressorts pour monter au ciel. Le roi fut très content de ce présent et le mit dans un pavillon.

Le fils du roi alla prendre le cheval et le monta de nuit pour ne pas être vu de son père, il remua les ressorts et s'éleva très haut vers le ciel; alors il lâcha les ressorts et descendit dans une ville sur la maison d'un autre roi. Il faisait nuit, le jeune homme trouva un pavillon encore éclairé; il y entra et vit une princesse belle comme la lune. Elle eut peur, mais il lui adressa la parole

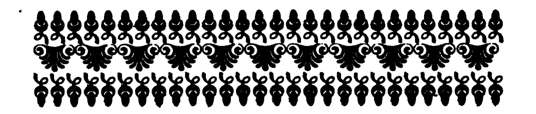
et lui dit : « Je suis un homme et non un génie. » Elle se divertit avec lui et quand il eut fini de boire et de manger, il lui dit : « Allons, viens avec moi dans mon pays. — Si tu veux m'épouser, j'irai, lui répondit-elle. — Je t'en donne l'engagement. »

Ils partirent montés sur le cheval qui les emporta vers le ciel. Quand le temps fut clair, le prince aperçut la ville de son père. Il abaissa son cheval et quand il fut arrivé à un jardin, il mit pied à terre, laissant la jeune fille et sa monture, pour aller parler à son père de la personne qu'il avait ramenée. Le roi se réjouit beaucoup. Mais le magicien connaissait l'aventure; il partit immédiatement, trouva le cheval et la jeune fille qu'il portait, s'empara d'elle et la conduisit chez un autre roi pour la lui donner.

Revenons à l'histoire du prince. Quand il sortit, lui et son père, il trouva que la princesse et le cheval avaient disparu. Le roi fit chercher sur-le-champ le magicien; il n'y était plus. « C'est lui qui a fait le coup », dit-il. Le jeune homme pleura beaucoup, puis attendit. Un jour il partit à cheval à la recherche de la princesse et du magicien. Il trouva de leurs nouvelles dans une autre

ville. Il s'y rendit. Le roi voulait épouser la jeune fille qui s'y refusait, feignant d'être malade et possédée par les djinns. Le roi envoya chercher des t'olba pour la guérir. Aucun n'y avait réussi quand arriva le jeune homme; il vit la princesse et lui parla. Elle le reconnut et lui demanda : « Qu'est devenu la promesse que tu m'as faite ! — Elle existe toujours. » Il resta avec elle; la nuit venue, elle alla chercher le cheval qu'ils montèrent; ils partirent, laissant le roi. Le prince arriva à la ville de son père où il épousa la jeune fille; il en eut deux enfants. Quand son père mourut, il lui succéda.





106

La femme enlevée (195).

(Zénaga).

On raconte qu'un homme des Oulâd Draâ avait épousé une cousine qu'il aimait extrêmement. Il possédait un seul esclave et quelques chameaux. Craignant qu'on ne lui enlevât sa femme à cause de sa beauté, il résolut de l'emmener dans un endroit où personne ne la verrait. Il partit donc avec son esclave, ses chameaux et sa femme, et marcha nuit et jour jusqu'à ce qu'il arriva sur le bord de la grande mer salée, sachant que personne ne venait là.

Un jour qu'il était sorti pour voir ses chameaux et son esclave, laissant sa femme seule dans la tente, elle vit un vaisseau qui

arrivait de son côté; il était envoyé par le sultan d'une terre très éloignée pour chercher, dans une des îles de la mer salée, une femme plus belle que celles qui étaient dans son pays. Celle qui était dans la tente, voyant que le vaisseau ne venait pas d'abord à elle, sortit au devant. Les gens lui dirent : « Monte pour voir le navire tout entier. » Elle y alla. La trouvant telle qu'ils cherchaient, ils se saisirent d'elle et l'amenèrent à leur sultan.

A son retour, le mari ne trouvant pas sa femme finit par savoir qui l'avait enlevée. Il partit à la recherche du fils de Keij le chrétien; entre eux existait de l'amitié. L'autre lui dit : « Amène un vaisseau et sept hommes dont je serai le guide sur mer, ils ne doivent pas se tromper ni s'effrayer : la ville est à trois ou quatre mois de distance. » Ils partirent dans un vaisseau à la recherche de la ville et furent en route le temps qu'il avait dit.

En arrivant, ils jetèrent l'ancre près de la ville qui était sur le sommet d'une haute montagne. Leur chef débarqua et vit un feu allumé par quelqu'un. Il se dirigea de ce côté; c'était une vieille femme à qui il ra-

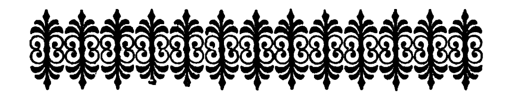
conta son histoire; elle lui donna des nouvelles de sa femme. Ils convinrent l'un et l'autre de garder le silence sur eux-mêmes, puis la vieille ajouta : « A cet endroit, il y a deux oiseaux qui dévorent les gens; à côté d'eux, deux lions semblables à eux, puis deux hommes; tous veillent sur ta femme. » Il lui acheta un mouton qu'il égorgea; ensuite il alla vers les deux oiseaux à qui il en jeta une partie; tandis qu'ils se la disputaient, il passa et arriva près des deux lions envers qui il agit de même. En approchant des deux hommes, il les trouva endormis. Il pénétra jusqu'à sa femme, l'avertit en lui grattant le pied; il était déguisé et lui dit : « J'ai cherché à te prévenir de quelque chose. » Il la prit par la main; tous deux sortirent et il lui jura que si elle faisait entendre le moindre bruit, il la tuerait. Il lui demanda aussi quel était le bateau le plus rapide pour la marche; elle lui indiqua le meilleur de ceux qui étaient là, ils s'y embarquèrent.

Il avait des pierres, quand il jetait l'une contre un vaisseau, il était brisé de la proue à la poupe et tout ce qu'il contenait périssait. Ils se mirent à la recherche du fils de

Keij. Quand ils furent en mer, un monstre marin avala le vaisseau où ils étaient. Le chef prit de la poix et la fit bouillir dans une marmite, le monstre rejeta le navire sur le bord de la mer. Ils continuèrent leur voyage en marchant sur le bord de la mer.

Voilà qu'un jour ils rencontrèrent une ville déserte; ils voulurent s'emparer de ce qu'elle renfermait en fait de richesses, d'or et d'argent. Tout à coup l'image d'un homme armé leur apparut. On ne pouvait lui résister ni le tuer. A la fin, ils le détruisirent; ils s'emparèrent de toutes les richesses des maisons. Quand ils arrivèrent près du fils de Keij, celui-ci leur dit : « Je ne veux rien que le vaisseau. » L'autre prit les richesses et s'en retourna chez lui avec sa femme.





107

Le roi, l'arabe et le monstre (196).

(Mẓab).

Au temps jadis, il existait un roi des Aṭ Taberchant (les fils de la négresse) dont la ville était située au pied d'une montagne. Une bête énorme marcha contre eux, entra la nuit dans leur ville et dévora tous les gens. Elle s'établit ensuite dans cette ville et y resta un siècle. Un jour, elle eut faim; elle sortit dans la plaine, trouva des Arabes avec leurs tentes, leurs moutons, leurs bœufs, leurs juments et leurs chameaux. Elle tomba sur eux dans la nuit, les dévora tous et laissa la terre blanche (de leurs os), puis s'en retourna dans sa ville.

Un seul homme s'enfuit grâce à sa bonne jument; il arriva dans une ville des At Taber-

chant et affamé se mit à mendier. Le roi des Juifs lui dit : « D'où viens-tu, dans notre ville, toi qui invoque le seigneur des hommes? (Moh'ammed). Tu ne sais pas où tu es, nous sommes Juifs; si tu veux embrasser notre religion, nous te donnerons à manger. — Donne-moi à manger, dit l'Arabe, je te donnerai un bon conseil. » Le roi l'emmena dans sa maison, le fit souper, puis l'interrogea : « Un monstre énorme est tombé sur nous, dit l'Arabe; il a dévoré tout le monde, je te montrerai sa ville; elle a deux portes, l'une au nord, l'autre au sud. — Demain », répondit le roi.

Quand il s'éveilla le lendemain, ils montèrent à cheval et suivirent la route jusqu'à la porte de la ville du monstre; ils regardèrent et s'en allèrent : « Que ferons-nous? demanda le roi. — Faisons un grand piège de la dimension de l'entrée de la ville à la porte sud; à la porte nord, nous placerons la charge de soufre jaune de quarante mulets, nous y mettrons le feu puis nous nous sauverons et nous verrons ce qui arrivera. — Ton conseil est bon », dit le roi.

Ils retournèrent vers la ville des juifs, ordonnèrent aux forgerons de fabriquer un

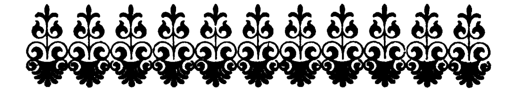
piège et à leurs sujets de leur fournir du soufre. Quand tout fut prêt, ils chargèrent les mulets, allèrent à la ville du monstre, établirent le piège à la porte sud, et à la porte nord, ils placèrent le soufre où ils mirent le feu et s'enfuirent. Le monstre sortit par la porte sud; la moitié de son corps s'engagea dans le piège que les deux hommes refermèrent; il fut coupé en deux remplissant les rivières de sang et de pus. Le roi et l'Arabe pénétrèrent dans la ville, trouvèrent un trésor considérable qu'ils firent transporter dans celle des Juifs en quatre vingts charges.

Quand ils furent rentrés dans le palais, le roi dit à son compagnon : « Sois mon khalifah : ma fortune et la tienne seront la même. » Ils s'assirent et soupèrent, le prince mit dans le couscous du poison sous la main de l'Arabe, celui-ci le vit et dit : « D'où vient cet oiseau? » Le Juif leva la tête, alors l'Arabe tourna le plat et mit le poison devant le roi qui ne s'aperçut pas de cette ruse, mangea et mourut sur-le-champ.

L'Arabe alla à la porte de la ville et dit aux habitants : « Je suis votre roi, vous êtes en mon pouvoir; celui qui n'acceptera pas

ma religion, je lui couperai la tête. » Ils embrassèrent tous l'islamisme et pratiquèrent le jeûne et la prière.





108

Le langage des bêtes (197).

(Ouargla).

Au temps jadis, il y avait un homme qui possédait beaucoup de biens. Un jour, il alla dans une boucherie; vint un lévrier qui mangeait des os. Le boucher lui donna un coup qui le fit crier. A cette vue, le cœur de l'homme fut saisi de compassion, il acheta au boucher la moitié d'un morceau de viande et le jeta au lévrier. Celui-ci le prit et s'en alla. C'était le fils d'un roi de dessous la terre.

La fortune changea contre cet homme, il perdit tous ses biens et se mit à laver pour les gens. Un jour, il était allé laver quelque chose; il l'étendit sur le sable blanc pour sécher. Une gerboise apparut avec un

anneau à l'oreille. L'homme courut après, la tua, cacha l'anneau, alluma du feu, la fit cuire et la mangea. Une femme sortit de terre, le saisit et lui demanda : « N'as-tu pas vu mon fils qui a une boucle d'oreille? — Je n'ai pas vu de garçon, répondit-il, mais une gerboise qui avait un anneau à l'oreille. — C'est mon fils. » Elle l'entraîna sous terre et lui dit : « Tu as mangé mon fils, tu m'as séparée de lui; moi je te séparerai de tes enfants, tu travailleras à la place du mien. »

Celui qui s'était changé en lévrier vit cet homme ce jour là et lui dit : « C'est toi qui as acheté de la viande pour un lévrier et la lui as jetée. — C'est moi. — Je suis ce lévrier; qui t'a amené ici? — Une femme », répondit l'homme, et il lui raconta toute son aventure. « Va te plaindre au roi, reprit l'autre; je suis son fils, j'irai lui dire : cet homme m'a fait du bien. Quand il te dira : Va au trésor et prends autant d'argent que tu pourras, réponds-lui : Je n'en veux pas, je désire que tu me craches la bénédiction dans la bouche. S'il te demande : Qui t'a dit cela? réponds : Personne. »

L'homme alla trouver le roi et se plaignit de la femme; le roi la fit appeler et lui dit :

« Pourquoi as-tu amené celui-ci en captivité ? — Il a mangé mon fils. — Pourquoi ton fils s'était-il métamorphosé en gerboise ? Quand les hommes en voient une, ils la prennent et la mangent. » Puis s'adressant à l'homme : « Rends-lui la boucle d'oreille. » Il la lui donna. « Va, continua le roi, ramène cet homme à l'endroit d'où tu l'as amené. » Le fils du roi dit alors à son père : « Cet homme m'a fait du bien, il faut l'en récompenser. » Le roi lui dit : « Va au trésor, prends autant d'argent que tu pourras. — Je ne veux pas d'argent, répondit-il, je veux que tu me craches dans la bouche la bénédiction. — Qui t'a dit cela ? — Personne. — Tu ne pourras le supporter. — Je le pourrai. — Quand je t'aurai craché dans la bouche, tu comprendras le langage des bêtes et des oiseaux, tu sauras ce qu'ils disent quand ils parlent, mais si tu le révèles aux gens, tu mourras. — Je ne le révélerai pas. » Le roi lui cracha dans la bouche et le renvoya en disant à la femme : « Va, ramène-le à l'endroit où tu l'as trouvé. » Elle partit et le ramena à cette place.

Il monta sur son ânesse et revint à sa maison. Il attacha sa monture et rapporta

le linge aux gens. Puis il remonta sur sa bête pour aller chercher de la terre. Il était en train de creuser quand il entendit un corbeau dire en l'air : « Creuse en dessous, tu chanteras quand Dieu t'enrichira. » Il comprit ce qu'il disait, creusa en dessous et trouva un trésor. Il en remplit un panier, par dessus il mit un peu de terre et revint chez lui, puis il retourna plusieurs fois. A l'une d'elles, son ânesse rencontra un mulet qui lui dit : « Tu travailles encore. » Elle répondit : « Mon maître a trouvé des richesses et il les emporte. » Le mulet reprit : « Quand tu arriveras au milieu des gens, débats-toi, tu jetteras le panier à terre ; on le verra, tout se découvrira et ton maître te laissera en repos. » L'homme avait entendu leur conversation. Il remplit le panier de terre seulement. Quand on arriva au milieu des gens, l'ânesse rua et jeta la charge à terre ; son maître la battit jusqu'à ce qu'elle fut rassasiée de coups. Il se remit à emporter le trésor et devint un marchand considérable.

Il avait dans sa maison des poulets et une chienne. Un jour il entra dans son grenier, une poule l'y suivit et mangea des grains. Un coq lui dit : « Apporte-m'en un peu. »

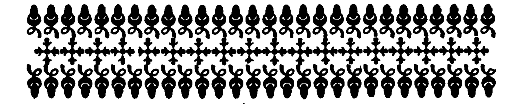
Elle lui répliqua : « Mange toi-même. » Leur maître se mit à rire. Sa femme lui demanda : « Qu'est-ce qui te fait rire ? — Rien. — Tu ris après moi. — Pas du tout. — Il faut que tu me dises de quoi tu ris. — Si je te le dis, je mourrai. — Tu me le diras et tu mourras. — A la nuit. » Il fit sortir des grains et dit à sa femme : « Fais des aumônes. » Il invita des gens, les fit manger et quand ils sortirent il apporta de la nourriture à la chienne, mais elle la refusa. Le chien du voisin vint, comme il faisait tous les jours, manger avec la chienne. Ce jour-là, il trouva la nourriture intacte. « Viens manger, dit-il. — Non, répondil-elle. — Pourquoi ? » Elle lui raconta : « Mon maître, en entendant parler les poules, s'est mis à rire ; sa femme lui a demandé : Pourquoi ris-tu ? Si je te le dis, je mourrai. Dis-le moi et meurs. Voilà pourquoi, ajouta la chienne, il a fait des aumônes, car quand il révélera son secret, il mourra et je ne trouverai personne qui agisse comme lui. » Le chien reprit : « Puisqu'il comprend notre langage, qu'il prenne un bâton et qu'il lui en donne jusqu'à ce qu'elle en ait assez, en la frappant, il lui dira : C'est pour cela que j'ai ri ! C'est pour cela que j'ai ri ! C'est

pour cela que j'ai ri! jusqu'à ce qu'elle lui dise : Ne me révèle rien. »

L'homme écoutait la conversation des chiens; il alla prendre un bâton. Quand sa femme et lui allèrent dormir, elle lui dit : « Raconte-le moi. » Alors il tira le bâton et la frappa en lui disant : « C'est pour cela que j'ai ri! » Jusqu'à ce qu'elle se mit à crier : « Ne me le dis pas! Ne me le dis pas! Ne me le dis pas! » Il la laissa. Quand les chiens entendirent cela, ils se réjouirent, coururent sur la terrasse de la maison, jouèrent et mangèrent leur nourriture. A partir de ce jour là, la femme ne dit plus à son mari : « Raconte-le moi. » Ils vécurent tranquilles (198).

Ce que j'ai négligé, que Dieu me le pardonne.





109

La pomme de jeunesse (199).

(Mzab).

Il existait autrefois un roi qui avait cinq filles et pas de fils. Elles grandirent, il chercha à les marier, mais il ne voulut pas les donner aux gens de sa ville. Un jeune homme vint d'un pays éloigné et se tint sous le château, au-dessous de la chambre où était la plus jeune fille. Elle vit sa tournure et l'aima. Elle alla dire à son père : « Je ne mangerai plus de nourriture, je suis malade. » Il lui demanda : « Dis-moi ce que tu as. — Je suis grande et Dieu a créé la femme pour l'homme, si tu meurs sans que je sois mariée, tu iras en enfer. — Je n'ai trouvé personne de convenable, dit le père, je suis roi et je n'ai pas d'égal. » Elle reprit : « J'ai vu un

jeune homme qui me plaît. — Amène-le. — Il viendra demain. »

Lorsque le jeune homme arriva, elle cacha des serviteurs au-dessous de la demeure royale. Ils sortirent, le firent entrer; elle l'embrassa, l'emmena dans sa chambre, regarda sa figure et lui dit : « Assieds-toi, à terre pour que je te voie; je veux me marier avec toi. — Je ne suis qu'un mendiant, dit le jeune homme, donne-moi du pain à manger. » Elle reprit : « Si tu ne m'épouses pas, mon père te coupera la tête », et dit à son serviteur : « Sors. » Elle coucha avec le jeune homme qui lui dit : « Je ne t'épouserai pas avant que ton père ne vienne. »

Elle retourna chez elle, laissant l'étranger et revint la nuit; elle le trouva assis et lui demanda : « Que décides-tu ? — Je t'épouserai demain. — Dis-moi, d'où es-tu ? — Je suis le fils d'un roi. » Elle ajouta : « Conseille-moi pour mes sœurs aînées qui ne sont pas mariées, tandis que je vais t'épouser. — Appelle ton père. — Dieu soit loué ! dit le roi en arrivant, puisque tu es content de nous. » Le jeune homme lui demanda : « Donne-moi ta fille pour femme. — Conseille-moi, dit le roi. » L'étranger reprit :

« Va et attends jusqu'à demain. » Le prince alla dormir.

Le lendemain, le jeune homme lui dit : « Fais sortir les habitants de la ville ; tu te tiendras avec les clercs à l'entrée de la porte ; pare tes filles et qu'elles choisissent elles-mêmes leurs maris. » Les gens se mirent à défiler ; la fille aînée frappa l'un d'eux à la poitrine avec une pomme et l'on dit : « Une telle va se marier. — Bravo. » Chacune des filles désigna ainsi son mari ; la plus jeune garda le sien (200).

Peu de temps après, le roi reçut la visite de ses gendres qui lui dirent : « Que veux-tu que nous te donnions? — Je vais voir ce que désirent mes filles, répondit-il. Revenez dans six jours. » Lorsqu'ils vinrent voir leurs femmes, le roi leur dit : « Je vous demanderai une chose dont on m'a parlé. — Laquelle? Nous sommes anxieux. — Une pomme, celui qui en respire l'odeur redevient jeune de vieux qu'il était. — C'est difficile, reprirent-ils, nous ne savons où cela se trouve. — Si vous ne me l'apportez pas, je ne vous donnerai pas mes filles. » Ils se turent, puis se consultèrent l'un l'autre. Le plus jeune leur dit : « Cherchez le moyen

de satisfaire le roi. — Conseille-nous, toi. « Beau-père, demain nous t'apporterons la pomme. » Ses beaux-frères ajoutèrent : « Sors, demain nous nous rencontrerons hors de la ville » (201).

Le lendemain, ils se réunirent tous les cinq. Quatre d'entre eux dirent à l'étranger : « Conseille-nous là-dessus, sinon nous te tuons. — Coupez-vous les doigts », répondit-il. Le premier commença, les trois autres en firent autant. Le plus jeune les prit et les mit dans sa gibecière, puis il ajouta : « Attendez près de la ville, que je sois revenu » (202).

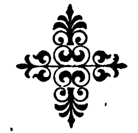
Il partit dans le désert et arriva près de la ville de l'Ogresse, il y entra et la trouva en train de moudre. Il s'avança par derrière, têta sa mamelle et dit : « J'ai été allaité comme par Aïssa et Mousa (Jésus et Moïse), indique-moi la pomme qui rend la jeunesse au vieillard qui la sent. — Te voici de la famille des Ogres (203), répondit-elle, coupe un poil du cheval de leur roi, quand tu iras dans l'intérieur du jardin, jette ce poil dans le feu ; tu trouveras un arbre dont tu cueilleras cinq fruits ; en les arrachant, ne prononce pas une parole, et, en t'en retournant,

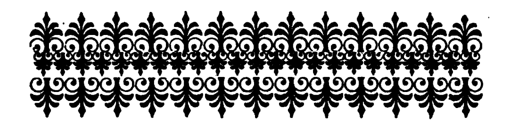
garde le silence, c'est le fruit le plus petit qui possède le pouvoir magique. »

Il emporta les pommes et revint à la ville où il trouva ses compagnons; il cacha dans son sein le fruit merveilleux et donna les autres à ses beaux-frères, un à chacun. Ils entrèrent chez le roi qui se réjouit de les voir, leur donna des sièges, les fit asseoir et leur demanda : « L'apportez-vous ou non? — Nous l'apportons », répondirent-ils. Il dit à l'aîné : « Donne-moi ta pomme le premier. » Il prit un miroir dans sa main gauche, le fruit dans sa main droite, l'approcha de ses narines et le flaira, mais sans résultats. Il le jeta à terre; les autres lui donnèrent leurs pommes sans plus de succès : « Vous m'avez trompé, leur dit-il, cela ne produit pas l'effet que je vous avais indiqué. »

S'adressant alors à l'étranger : « Donne-moi ta pomme. » L'autre répondit : « Je ne suis pas du pays, je ne te donnerai pas mon fruit. A présent, d'ailleurs je n'ai rien. — Donne-le moi pour voir », répliqua le roi. Le jeune homme le lui donna en disant : « Prends un miroir dans ta main droite et la pomme dans la main gauche. » Le roi l'approcha de ses narines et en regardant sa

barbe, il vit qu'elle devenait noire; il lui poussa des dents blanches, il redevint jeune. « Tu es mon fils, dit-il au jeune homme, et à ses sujets : Quand je mourrai, il me succédera sur le trône. » Son gendre resta quelque temps avec lui, et après la mort du prince, il régna à sa place et ne donna pas les autres filles du roi à ses compagnons.





110

Haroun er Rachid et la fille du roi des Génies (204).

(Chelh'a de Taroudant).

Il y avait, autrefois, un roi qu'on appelait Haroun er Rachid avec un vizir; il gouvernait le pays. Un jour, il fit proclamer dans la ville : « Quiconque sera surpris sortant dans la rue le soir, aura la tête coupée » Un jour, lui-même sortit avec son vizir au milieu de la nuit. Il entra dans une mosquée avec son compagnon pour savoir comment allait sa proclamation. Le mueddin de la mosquée arriva avec son bâton et les fit sortir dans la rue. Ils allèrent dans la boutique d'un marchand de beignets où ils entendaient le son du luth dont jouent les

talebs. « Hôte de Dieu, dit Haroun er Rachid. » Le pâtissier se leva et leur ouvrit. Quand ils furent entrés, ils virent dans la boutique un palais de verre ; ils s'étonnèrent et demandèrent : « D'où possèdes-tu la science magique que nous n'avons pas? » Il leur répondit : « Je suis le maître (musicien) du roi des génies, je lui joue du luth. »

Ils restèrent une heure, le sommeil s'empara d'eux et ils dormirent à côté de lui, tandis qu'il jouait du luth et du violon. Une heure après, le roi des génies le demanda; il lui envoya un génie. « Lève-toi, dit-il, viens parler au roi. » Le pâtissier prit sous son bras ses hôtes endormis; par sa science magique, il fit en quatre heures le chemin de quarante mois. Il arriva au-dessus de la terrasse de la maison où habitait la fille du roi des génies; il déposa les deux hommes dans cette demeure située au milieu de la mer et les y laissa. Il alla au palais du roi des génies, entra chez lui et joua pour le distraire;

Haroun er Rachid et le vizir étaient sur la terrasse de la fille du roi. Le premier s'éveilla et descendit, laissant son compagnon endormi sur la terrasse. Il pénétra

dans l'appartement de la fille du roi des génies et y trouva dix jeunes filles. Il lui dit : « Je veux t'épouser. » Elle lui demanda : « Où est le taleb qui écrira notre contrat et où est mon douaire? — C'est moi qui l'écrirai; je suis roi, et ton douaire, le voici. » Il lui donna une épée d'argent, un croissant d'argent et une parure d'or, et écrivit le contrat de sa propre main, puis il l'épousa. Ensuite il sortit, remonta près de son vizir et se coucha à côté de lui. Le chanteur sortit de chez le roi, monta sur la terrasse, prit les deux hommes, les mit sous son bras et les ramena dans la boutique du pâtissier. Il les réveilla et leur dit : « Levez-vous et sortez, le matin est venu. » Ils se levèrent et partirent chez eux. Haroun er Rachid dit à Ibrahim en Nadim : « Je viens de me marier. » Le vizir répondit : « Nous sommes sortis hier, nous avons voyagé une nuit et tu t'es marié! — Allons reprit le roi, nous irons aujourd'hui au marché. »

Revenons à l'histoire de la fille du roi des génies. Son père descendit chez elle et lui dit : « Qu'as-tu? — Je me suis mariée. — Qui t'a épousée? — Il l'a écrit de sa main; c'est

un roi qu'on appelle Haroun er Rachid, et il a un vizir nommé Ibrahim en Nadim. Le roi seul est entré chez moi; il m'a donné une parure d'or, un croissant d'argent et un sabre d'argent et il m'a dit: «Voilà plus que «ton douaire.» Le père se leva et dit : « Silence, ma fille; si ton mari se montre, Dieu soit loué! mais s'il ne se montre pas, ne dis rien pour qu'on ne rie pas de nous. »

Au bout d'une année, elle mit au monde un garçon d'une grande beauté. Elle lui mit le sabre d'argent, le croissant d'argent et la parure d'or et le laissa. Le temps se passa, l'enfant grandit et devint un jeune homme. Un jour, il alla jouer à la balle et l'envoya contre une vieille femme qui tenait un seau. Elle lui dit : « Que Dieu maudisse celui qui ne sait pas qui est son père! » Le jeune homme se leva, alla chez sa mère, la fille du roi des génies, et lui dit : « Par Dieu, si tu ne m'indiques pas qui est mon père, je te frapperai avec ce fer. — Ton père, répondit-elle, est roi dans un pays; on l'appelle Haroun er Rachid. » Le jeune homme alla revêtir des habits de derviche, puis il partit pour la contrée où était son père. Quand il y arriva, il acheta un mithqal de

miel et se mit à faire des sucreries. Un jour, le marchand de beignets le vit et lui dit : « Viens avec moi, mon fils, tu feras des beignets; reste pour les peser, je les ferai cuire et tu les vendras. — Dieu soit loué, dit le jeune homme. » Il demeura avec lui. Les gens, le voyant très beau, venaient chez lui acheter rien qu'à cause de la beauté que Dieu lui avait donnée. Un jour une vieille femme le vit et lui dit : « Mon fils, combien le beignet? — C'est tant. » Elle alla dans une maison de Haroun er Rachid, le père du jeune homme, où était la fille du roi et celle de son vizir Ibrahim en Nadim, et leur dit : « Vous n'avez pas vu un jeune homme qui vend des beignets? Il n'y a pas au monde de beauté égale à la sienne. » Cette fille du roi était la sœur du jeune homme et la fille du vizir était avec elle. Elle lui dit : « Vieille, va et amène-le, je lui achèterai des beignets. » La vieille alla chez le patron et lui dit : « Donne-moi ce jeune homme pour qu'il porte chez moi une table de beignets. » Celui-ci se leva et la lui porta. Les jeunes filles le virent et voulurent être seules avec lui; elles lui dirent : « Entre, tu nous joueras du luth et du violon. — Bien,

repondit-il. » Puis il retourna à sa boutique. Le lendemain, il ne vint pas. « Vieille, dirent les jeunes filles, appelle-le. — Je ne retournerai pas chez elles », répondit-il. Elle revint leur dire : « Il ne veut pas. » Elles reprirent : « Qu'il vienne seulement. » La vieille alla chez lui et l'amena pour cent réaux.

Les jeunes filles descendirent jusqu'à la boutique du jeune homme. Elles se mirent à frapper; il leur ouvrit. « Nous sommes venues à toi, dirent-elles; chante. — Ce que Dieu a décrété, arrive, répondit-il. » Il joua jusqu'au matin. Puis elles s'en retournèrent. Il craignait que le lendemain n'arrivât pas, mais elles revinrent.

Un jour, le roi Haroun er Rachid et Ibrahim en Nadim allèrent se promener. Ils arrivèrent à la boutique où étaient leurs filles. Quand ils entrèrent et qu'ils furent assis, les jeunes filles les reconnurent. La sœur du jeune homme dit à sa compagne : « Danse pour mon père, je danserai pour le tien. — Commençons, dirent-elles. » Elles dansèrent jusqu'à ce qu'elles furent fatiguées. Elles rentrèrent chez elles ainsi que leurs pères et revinrent chaque jour dans cet en-

droit. Un jour, le sultan et le vizir emmenèrent des femmes pour les reconnaître. (L'affaire découverte), le roi et son vizir cherchèrent le jeune homme pour lui couper la tête. Ils l'amenèrent aux gardes pour lui enlever ses vêtements. L'un d'eux vit le croissant, le sabre, la parure et lui dit : « Demeure ici. » Il alla trouver le roi et lui dit : « C'est ton fils. » Haroun envoya dix cavaliers qui le lui amenèrent et il lui demanda : « Connais-tu ces jeunes filles? — Par Dieu, montre-les moi, répondit-il. » Il les lui montra en ajoutant : « Voici ta sœur. » Il lui fit épouser la fille du vizir, célébra les noces et régna avec lui. C'est fini (205).



116

L'anneau magique (206).

(*Mzab*).

Le père d'un jeune homme mourut, lui laissant un lévrier, un chat et un oiseau. Sa mère visitait les maisons en disant la bonne aventure. Le fils parcourait la plaine avec ses bêtes. Quand il voyait un rat de rochers, il lançait sur lui son chat ; quand il rencontrait une gazelle, il lâchait contre elle son lévrier; quand il apercevait des oiseaux, il lançait le sien contre eux.

Un jour, il alla près d'un silo où il trouva un Juif qui lui dit : « Je te donnerai un charme. » Il le fit et l'emmena vers une mer de lumière et ajouta : « Ferme les yeux, » Puis il continua : « Quand tu seras en bas, rassemble ton courage et apporte l'argent, nous partagerons. » Le jeune homme trouva

quatre tas et vit au milieu d'eux un anneau qui brillait comme une étoile. Il le mit à son doigt et le tourna. L'anneau commença à parler : « Ce que tu voudras, tu l'auras entre les mains. » Il le fit taire, puis il cria au Juif : « Fais-moi remonter. » Quand il fut en haut, son compagnon lui dit : « Où est l'argent que tu as apporté? » Le jeune homme répondit : « Je n'ai pas conservé ma présence d'esprit (et je n'ai rien pris). » Il emmena ses bêtes et partit pour revenir à la ville.

Il s'arrêta dans la plaine, tourna l'anneau et dit : « Je veux un cheval unique et des vêtements magnifiques. — Ferme les yeux », dit l'anneau. Il se trouva sur un cheval comme il avait dit et rentra chez lui. Sa mère fut étonnée et lui demanda : « Qui es-tu? — Je suis ton fils. » Elle se réjouit. Puis il dit à sa mère : « Demande au roi la main de sa fille. — Mon fils, répliqua-t-elle, je ne puis pas me présenter devant le roi. — Va, ce qu'il exigera se trouvera; n'aie pas peur. »

Elle se rendit au palais; les gardiens la battirent, elle revint en pleurant : « Mon fils, tu échoueras. — Retourne, dit-il, ne crains pas; si on te bat, crie de façon à être

entendue par le roi. » Elle partit, on la frappa, elle pleura, le prince l'entendit et dit : « Laissez-la entrer. — Prince, dit-elle, je désire que tu me donnes la main de ta fille pour mon fils. — Tu ne pourras pas remplir mes conditions. — Ordonne et cela sera. » Il lui dit : « Fais hors de la ville un château en or. » Elle s'en retourna chez elle : « Mon fils, voici ce que demande le roi. » Il sortit dans la campagne, remua son anneau et lui commanda un château. « Ferme les yeux », dit l'anneau. Quand il les ouvrit, il trouva un château comme il l'avait demandé. Il alla rejoindre sa mère et la renvoya chez le roi : « Dis-lui que ce château existe. » Le prince monta en haut de son palais et vit le château tel qu'il l'avait exigé. « Envoie, dit-il, quarante nègres avec de l'or et de l'argent, alors je te donnerai ma fille. » Elle retourna vers son fils qui envoya les nègres portant de l'or et de l'argent. Le roi dit à ses sujets : « Demain, ma fille se marie, habillez-vous et parez-vous bien, vous l'amènerez au château d'or. » Ils la conduisirent à son mari qui passa la nuit avec elle. Le lendemain, il se leva d'auprès d'elle et alla à la chasse.

Le Juif vint auprès du château avec un panier d'anneaux. La fille du roi l'aperçut par la fenêtre et lui dit : « Combien vends-tu tes anneaux? Le juif répondit : « Je ne t'en vendrai pas, sinon pour un que ton mari possède. — Il est jeune, dit-elle, il ne me le donnera pas. » Le juif répartit : « Dis-lui qu'il te le donne; demain, je te ferai présent d'un autre. » Le lendemain, il vint lui dire : « Apporte-le, que je voie celui qu'il t'a donné, je te ferai cadeau d'un autre. » Elle descendit et ouvrit la porte. Il ajouta : « Place-le avec les autres. » Il le changea et lui en donna un autre, puis il dit : « Ferme la porte. » Ensuite le Juif emporta l'anneau le tourna et demanda une natte sur laquelle il se plaça et monta au ciel. Il se rendit dans une ville éloignée, sur le bord de la mer, descendit, tourna la bague et entra dans son château.

Quand le fils de la sorcière revint chez lui, il trouva son palais d'or changé en briques d'argile. Il rendit la fille du roi à son père et, quelque temps après, il prit son oiseau, son chat et son lévrier et se mit en route pour une ville lointaine. Il chercha l'entrée, pénétra dans une ville pareille à

Alger et questionna les habitants sur le château d'or. Il ne trouva rien. Alors il lâcha son oiseau et lui dit : « Monte en l'air : quand tu verras une étoile briller dans une terre éloignée, dis-le moi. » L'oiseau revint dans la nuit et dit : « J'ai vu quelque chose qui étincelait dans un pays lointain, sur le bord de la mer. » Le jeune homme alla acheter de la viande pour son oiseau et lui dit : « Rassasie-toi, demain tu partiras. » Le lendemain il ajouta : « J'attendrai trois jours, que tu reviennes. » L'oiseau lui dit : « Je prendrai le chat avec moi. »

Il l'emporta au haut des airs, puis ils descendirent dans une île au milieu de l'eau et y passèrent la nuit. Le lendemain, ils s'élevèrent en l'air et virent le château près d'eux. Ils descendirent à la ville des rats. Ceux-ci leur demandèrent : « Que voulez-vous? Pourquoi êtes-vous venus? » Le chat alla près de la porte et se coucha. Les rats fermèrent les portes et ajoutèrent : « Commande, que veux-tu? — Vous me donnerez, leur dit-il, quatre personnes, braves et fortes. » Ils répondirent : « Nos femmes ont avorté, tant elles te craignent. » Il reprit : « Vous m'apporterez une chose qui est au

bordj. — Allons. » Quatre d'entre eux partirent, ils creusèrent par dessous le château, y entrèrent et trouvèrent le Juif endormi. Ils examinèrent ses doigts, mais n'aperçurent pas l'anneau. Ils s'en retournèrent dehors et dirent au chat : « Nous n'avons rien trouvé. — Amenez vos sorciers. » L'un d'eux leur dit : « L'anneau est dans ses narines. » Ils revinrent au château, mirent leurs queues dans de l'huile bouillante où l'on avait pilé du poivre et les introduisirent dans le nez du juif. Celui-ci éternua, l'anneau tomba, un des rats s'en empara, l'emporta dehors et le donna au chat.

Le chat le mit dans sa bouche et dit à l'oiseau : « Partons, nous avons accompli notre tâche. » Il monta sur ses épaules, ils s'élevèrent en l'air et arrivèrent à une ville sur le bord de la mer où ils passèrent la nuit. L'oiseau dit au chat : « C'est moi qui t'ai fait arriver ici, donne-moi l'anneau que je le mette dans mon bec. — Je ne te le donnerai pas », répliqua le chat, Pendant la discussion, la bague tomba dans la mer et entra dans l'oreille d'un poisson.

L'oiseau et le chat sortirent de l'eau ; le second se mit à frotter sa queue sur le sable.

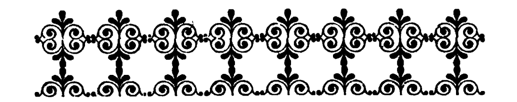
Un poisson lui demanda : « Que fais-tu ? — Je veux faire sécher la mer sur vous pour que vous mourriez. — Finis, dis-nous ce que tu désires. — Donnez-moi mon anneau. — Je vais revenir tout à l'heure », dit le poisson. Il rentra dans la mer et répandit cette nouvelle. Beaucoup d'autres accoururent, et l'un d'eux dit : « Interrogez un tel qui est très vieux. — Hier, répondit celui-ci, il m'est tombé quelque chose dans l'oreille, regardez-y. » Les poissons furent contents et le donnèrent au chat qui le prit et se raccommoda avec l'oiseau.

Ils apportèrent la bague à leur maître; celui-ci l'emporta dans son pays, fit revenir son château comme il était ; la fille du roi retourna auprès de lui et quand son beau-père mourut, il régna à sa place (207).



CINQUIÈME PARTIE

CONTES DIVERS



112

LES PAROLES ÉNIGMATIQUES (208).

(Oued Righ).

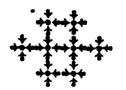
Deux hommes se dirigeaient vers une ville éloignée. Lorsque la route leur parut longue, l'un d'eux dit dit à son ami : « Porte-moi, je te porterai. »

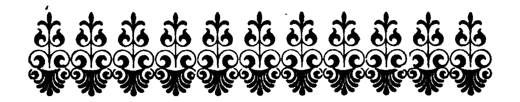
L'autre répondit : « Je ne puis pas te porter, je suis faible, c'est impossible. »

Ils passèrent près d'une récolte prête à être moissonnée. Le premier dit encore : « Cette récolte a été mangée par ses propriétaires. — Comment ont-ils pu la manger, puisqu'elle est debout et non moissonnée? »

Ils marchèrent encore un peu et rencontrèrent un mort. « Cet homme n'est pas mort, dit le premier, il est vivant. — Comment n'est-il pas mort? répliqua l'autre, on le porte sur une litière pour l'enterrer. »

Quand ils furent arrivés à la ville qui était le but de leur voyage, ils se séparèrent, chacun alla chez lui. L'un d'eux raconta à sa fille ce que son compagnon lui avait dit sur la route. « Voici le sens de ses paroles, répondit-elle. Porte-moi et je te porterai veut dire : Parle-moi et je te parlerai (pour nous distraire) ; la phrase : les propriétaires de la moisson l'ont mangée, signifie : ils l'ont vendue et en ont reçu le prix ; enfin le mort est vivant exprime qu'il a des enfants, et que quand on dit par exemple : 'Abd Allah, fils de 'Abd el Qâder, on nomme le père en même temps que le fils, il est donc vivant (209). »





113

L'ADROIT VOLEUR (210).

(Bougie).

Il était une femme qui avait trois enfants. Ils labourèrent sans y trouver du profit; ils firent du commerce sans rien gagner, ils firent paître des chèvres sans aucun bénéfice, ils élevèrent des abeilles inutilement.

Un jour ils dirent à leur mère : « Mère, dis-nous donc ce que faisait notre père pour gagner quelque chose quand la vie était dure. — Votre père volait, répondit-elle. — Avec qui? — Avec un tel. » Le plus jeune partit pour le rejoindre. Il se rencontra avec lui et les deux hommes s'associèrent pour voler.

Le premier dit à l'autre: « Je suis habile. » L'autre répliqua : « Et moi aussi. — Enlève

les œufs de dessous un faucon. » Il les ôta sans que l'oiseau s'en aperçût et les mit dans le capuchon de son burnous. L'autre les enleva du capuchon à son insu. « Très bien », dit celui qui avait pris les œufs du faucon. Ils partirent. L'un dit à l'autre : « Allons voler le trésor du roi. — Allons-y », répondit le second. Quand ils furent arrivés, ils percèrent le toit, l'un d'eux attacha une corde et fit descendre son compagnon qui remplit trois couffins ; ils les emportèrent chez eux.

Le lendemain, le roi fit venir les grands et leur dit : « Mon trésor a été volé. » Un de ses familiers lui dit : « Fais apporter du goudron, quand celui qui a percé le toit viendra, on le connaîtra. » Le lendemain, les deux voleurs arrivèrent, ils attachèrent de nouveau la corde et l'un d'eux descendit, il tomba au milieu du chaudron de goudron et mourut brûlé. Son compagnon descendit à son tour et lui enleva la tête pour qu'on ne le reconnût pas, l'emporta et s'en alla.

Au matin, le serviteur vint voir le trésor, il trouva un cadavre sans tête, il l'apporta à son maître, et on ne le reconnut pas. « Comment ferons-nous, demanda-t-on. » Le

confident dit au roi : « Fais publier en ville que tu donneras un festin; l'ivresse vaincra tous les gens, le coupable sera là et on le reconnaîtra. » Le repas fini, le voleur se dénonça. On le prit, on le jeta en prison et on y mit des gardes.

Au milieu de la nuit, il s'aperçut que ses gardiens dormaient. Il prit un rasoir, rasa à l'un les moustaches, à l'autre le menton et triompha d'eux de la sorte (puis il s'enfuit). Le lendemain matin, quand ils se levèrent pour aller le prendre, ils trouvèrent que l'un avait la barbe rasée, l'autre les moustaches coupées. Le roi leur dit : « Qu'est-ce que cela? — Nous ne savons pas. » Un conseiller lui dit : « Lâche une autruche dans la rue, l'auteur de tous ces méfaits la prendra. » Le roi suivit ce conseil. Il lâcha une autruche, le voleur la laissa venir dans sa rue, puis la fit entrer dans sa maison, la tua, la pluma et la suspendit au plancher. Une femme dit au roi : « Que me donneras-tu pour que je te le découvre? — De l'argent. » Elle entra chez la femme du voleur et lui demanda un peu de viande d'autruche; la femme lui en donna. Quand le roi l'eût vue, il envoya des gens qui saisirent l'homme et

le lui amenèrent. « C'est toi qui as fait tout cela? lui demanda-t-il. — Oui. » Alors le prince le fit pendre (211).

Mon récit est fini avant mes ressources.





114

LA CRUAUTÉ PUNIE (212).

(Zénaga).

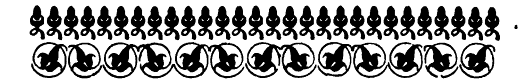
On raconte qu'un individu partit un jour, monté sur un chameau, pour chasser les gazelles. Il arriva dans le désert près d'une ville peuplée et se dit en lui-même : « Peut-être y trouverai-je quelque chose jusqu'à ce que Dieu m'accorde de prendre des gazelles. » Peu après, pendant la nuit, il sortit de l'endroit où il était pour chercher à voler. Un homme qui passait la nuit en prières le vit, le saisit, le garotta et le garda jusqu'au lendemain. Alors il lui dit : « Qui es-tu? D'où viens-tu? » Le voleur répondit : « Je suis d'un endroit appellé Lâneisat; il n'y a chez nous d'autre ressource que le vol. »

Alors se leva un homme à grande barbe et dont on ne pouvait regarder le visage

sans prendre la fuite de peur. Il lui coupa les mains, les lui donna et lui dit : « Mange ce que je te donne. » Il en mangea une et refusa l'autre, mais l'homme le frappa avec une barre de fer. Alors il mangea l'autre. Puis le même lui coupa une oreille et lui dit : « Mange ce que je te donne. » Il refusa. Le fils de cet homme le frappa avec son sabre. Il mourut.

Alors le père lui coupa un pied qu'il mit dans une caisse; cela se passait entre midi et le milieu de l'après-midi. Le lendemain matin, il alla au marché afin de vendre le pied et acheter du vin pour boire. Il vit une belle esclave et lui dit : « Où vas-tu? — Je veux un mari affreux. — Regarde-moi, je suis laid; il n'y en a pas d'aussi affreux que moi. — C'est bien ce que je veux. » Ils s'en retournèrent à sa demeure et il l'épousa.

La mère de sa femme lui dit : « Je voudrais que tu me donnes un peu d'argent. — Je n'ai que le pied d'un homme, je vais le vendre sur-le-champ pour te donner ce que tu voudras. » Le lendemain, quand elle vint pour réveiller sa fille, elle trouva qu'elle était morte avec son mari.



115

L'HOMME ET LES FIGUES (213).

(Aït Ferah).

Biqedich planta un figuier. Un passant monta sur l'arbre, prit des figues, en planta une et lui dit : « Tu pousseras demain, si tu n'as pas poussé, je te briserai avec une pioche. »





116

LES SEPT FILLES DU MARCHAND (214).

(Taroudant).

Il y avait un homme qu'on appelait le marchand El'Abbas. Sa femme vint à mourir lui laissant sept filles, dont la plus jeune surpassait toutes les autres, grâce à la beauté que Dieu lui avait donnée. Un jour, le marchand voulut partir pour l'Orient, vers notre Seigneur le Prophète de Dieu. Il résolut de faire le pèlerinage. Il alla chez un grand personnage et lui dit : « Je veux éprouver mes filles, comment faire? — Retourne chez elles et dis-leur : Mes enfants, j'ai sept œufs et je veux aller en pèlerinage, si je les emporte, ils se casseront; si je les laisse, ils se gâteront. »

Une des filles lui dit : « Donne-les, je te les ferai cuire. » Une autre reprit : « Je t'en

ferai des boulettes. » La plus jeune lui dit : « C'est nous qui sommes tes sept œufs ; si tu nous laisses, nous serons gâtées; si tu nous emmènes, nous mourrons sur mer. » Le marchand alla chez le grand personnage et dit : « Une de mes filles m'a dit : Je te les ferai cuire; une autre : J'en ferai des boulettes. Quant à la plus jeune, qui est la plus belle et qu'on appelle Zerga, elle m'a dit : Mon père, c'est nous qui sommes tes sept œufs; si tu nous emmènes, nous mourrons en mer; si tu nous laisses, nous nous gâterons. » L'homme puissant lui dit : « Va lui donner la clef de ta maison. » Le marchand s'en alla et dit à Zerga : « Ma fille, prends la clef de la maison. » Il la lui remit ainsi que la maison qui avait sept ouvertures. Il donna à ses filles ce qui leur était nécessaire pour une année entière, il leur fit des recommandations, puis il alla à ses affaires en pèlerinage.

Il leur laissa sept touffes de romarin pour qu'elles se mariassent, en leur disant : « Celle qui ne sera pas mariée, je me fâcherai contre elle; ce ne sera pas ma fille. » Il ajouta : « Voici que vous n'avez plus chez vous ni père, ni oncle, ni frère; il ne vous reste que

Dieu et moi. N'ouvrez à personne avant que je revienne; d'aujourd'hui en un an, je reviendrai, et comme signal de reconnaissance, je vous jetterai une pierre. Quand je serai revenu, vous m'ouvrirez. » Il partit à ses affaires.

La maison où elles étaient contenait sept chambres ; chaque fille avait la sienne; la porte de celle de la plus jeune donnait sur la rue ; chacune entra chez elle et la belle Zerga aussi. Un jour, elles montèrent sur la terrasse pour arroser leurs pieds de romarin; elles y montèrent toutes. Le fils du roi les vit ; il se leva, descendit et alla chez une vieille femme à qui il dit : « Je veux que tu m'introduises dans la maison d'un tel où j'y ai vu sept filles. — Donne-moi cent mithqals, je t'amènerai et je te ferai entrer. » Il lui donna les cent mithqals. Alors elle ajouta : « Fais une caisse; tu y entreras pour pénétrer où tu voudras. — C'est bien », dit-il, et il s'en alla. Il fit la caisse, y entra; deux hommes le portèrent jusqu'à la maison du marchand et le déposèrent. La vieille qui était allée avec eux frappa à la porte. Les aînées voulurent lui ouvrir, mais la plus jeune et la plus belle, Zerga, leur dit :

« Non ». Les autres répliquèrent : « Nous ouvrirons. » Elle prit la clef et la jeta dans le puits. Mais ses sœurs l'en retirèrent, ouvrirent la porte et firent entrer le coffre et la vieille. Celle-ci leur dit : « Cette caisse renferme mes vêtements, je demeurerai chez vous pendant sept jours, chaque jour je placerai mon coffre chez l'une d'entre vous. — Allons », dirent-elles. La plus jeune reconnut que le fils du roi était là-dedans, mais elle se tut pendant une heure.

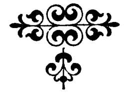
La nuit arrivée, la vieille prit son coffre le monta chez une des aînées et y laissa le fils du roi. Quand la jeune fille fut couchée, il ouvrit le coffre, en sortit et la trouva endormie. Il lui enleva ses vêtements, lui donna dix réaux d'or, la réveilla et lui dit : « Prends ceci, je veux voir tout ce qui est près de toi. » Elle prit l'argent. Il jouit d'elle et rentra ensuite dans son coffre. (Le lendemain), elle se leva, réfléchit et garda le silence. Au matin, la vieille vint prendre la caisse où était le fils du roi et l'introduisit chez une autre. Il lui enleva ses vêtements, lui donna dix réaux d'or et jouit d'elle comme il avait fait de sa sœur. Le lendemain, il entra chez une autre jusqu'à ce qu'il

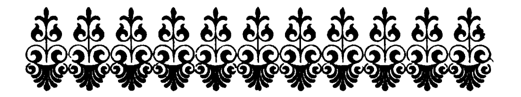
eût passé chez les six filles du marchand El 'Abbas. Il ne restait plus que la plus jeune, celle qu'on appelait Zerga. Le prince fit ce serment : « Je ne partirai pas d'ici que je n'ai joui d'elle. » Ce jour-là, c'était son tour. La vieille arriva et monta le coffret chez Zerga. Une porte ouvrait sur la rue. Quand il monta, le sommeil ne voulut pas la prendre; elle veilla, car elle ne pouvait dormir. Le fils du roi ouvrit sa caisse, il en sortit et dit à la jeune fille : « Pourquoi ne veux-tu pas te coucher? » Elle répliqua : « Que veux-tu içi? — Je veux jouir de toi. — Qu'as-tu apporté? » Il lui donna dix réaux et des vêtements qu'elle accepta; ils restèrent à rire pendant une heure jusqu'à ce qu'il lui dit : « Je veux jouir de toi. » Elle se leva et lui donna un tel soufflet qu'elle le renversa dans la rue; il tomba et se cassa la jambe. Les gardiens arrivèrent et l'enlevèrent de cette place; il leur dit : « N'en dites rien à personne. » Il le déposèrent chez lui et s'en allèrent à leurs affaires.

Zerga rassembla tout ce qui était chez elle et le déposa dans son coffre, personne n'avait joui d'elle. Elle descendit chez ses sœurs et leur dit : « Je n'ai pas voulu dix

réaux d'or et des vêtements (pour prix de mon honneur), je suis restée vierge, personne n'a joui de moi. » Elle leur montra ce qu'elle avait apporté.

Ses sœurs mirent au monde six garçons, chacune un. La plus jeune les prit, les mit tous les six dans un panier et les envoya à la mère du fils du roi en disant : « Voilà ce que t'envoie Zerga, la fille du marchand El Abbâs. » La reine les envoya à son fils avec ces paroles : « Voilà tes enfants ! » Il dit : « Oh! », fut stupéfait et mourut.





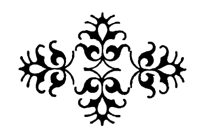
117

Le parasite récompensé (216).

(*Oued Righ*).

Il y avait un homme si avide que lorsqu'il entendait parler d'un festin, il y assistait. Un jour, il suivait une rue quand il trouva plusieurs personnes debout. Il crut qu'elles s'étaient réunies pour un repas ; or c'était des gens que le roi avait fait saisir pour les mettre en prison ; il avait dit au chaouch : « Fais-les entrer un à un comme ils sont inscrits sur la liste. » Tous étant entrés, l'homme resta seul, car il n'était pas inscrit. « Donnez-lui en cent », dit le roi. L'autre se tut, croyant que ce qu'on lui donnerait, ce serait cent réaux ; mais ce que le roi avait voulu dire, c'étaient cent coups. L'homme dit au prince : « Je t'en prie, que

ces cent réaux me soient donnés en argent de Tunis. » Le roi se mit à rire, lui donna cent pièces de monnaie et l'homme s'en alla joyeux (217).





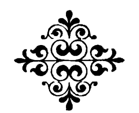
118

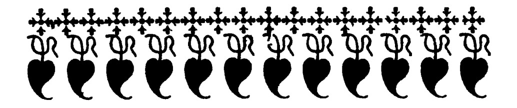
LE VOLEUR ET SES DEUX FEMMES (218).

(*Mzab*).

Un homme avait épousé une femme; il était voleur de son métier. Quand il avait dérobé quelque chose, il le portait chez lui et sa femme le cachait. Celle-ci mourut; son mari voulut se tuer. Une autre femme l'entendit et lui dit : « Est-ce que ta femme est morte? Je t'épouserai (si tu veux), et je ferai comme elle. » Il accepta. Elle ajouta : « Va voler à présent. » Il alla dans un verger dérober un voile (qui trempait). Il le tira de l'eau et le porta à sa maison. Sa femme le prit, le mit dans la marmite, plaça au-dessus le keskass et alluma du feu. Les gens de la ville vinrent chez l'homme et lui dirent : « Tu as volé. — Entrez, répondit-il,

et cherchez. » Ils entrèrent, cherchèrent et ne trouvèrent rien. Le maître de la maison se dit : « Cette femme-ci est plus forte que la première. »





119

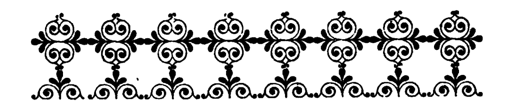
PART A DEUX (219).

(*Oued Righ*).

Un chef alla dire à son serviteur : « Je veux que tu cherches un homme qui me fasse rire, amène-le ; s'il me fait rire, je lui donnerai cent réaux; sinon, cent coups. » Le serviteur sortit et vit un homme appelé El 'Askalani, il lui dit : « Je t'appelle pour une tâche facile qui te rapportera cent réaux. — Laquelle ? — Si tu fais rire le chef, il te donnera cent réaux, sinon cent coups. — Je le ferai rire. » Le serviteur reprit : « Je t'amènerai, mais tu ne prendras que ce que je te donnerai, cinquante réaux (j'en garderai la moitié). » El 'Askalani alla avec lui chez le chef. Il entra, se plaça devant lui et lui raconta des histoires. L'autre ne rit pas et

dit : « Donnez-lui cent coups. » On commença à le frapper. Quand il fut arrivé à cinquante, il dit : « Laissez le reste, c'est le serviteur qui m'a amené qui les recevra; il m'a dit : si tu reçois cent réaux, tu m'en donneras la moitié. Donnez-lui en cinquante autant que j'en ai reçu. Nous partagerons les coups comme l'argent. » Le chef se mit à rire au point de tomber à la renverse; il lui donna cent réaux. L'homme s'en alla joyeux (220).





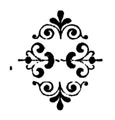
120

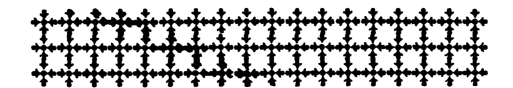
Le rat et la vieille (221).

(*A. Ferah*).

Un rat vola du lait à une vieille. Elle courut après lui, lui coupa la queue et lui dit : « Rends-moi le lait, je te rendrai ta queue. » Il alla trouver la chèvre et lui dit: « Donne-moi du lait que je porterai à la vieille pour qu'elle me rende ma queue. » La chèvre répondit : « Donne-moi des feuilles de figuier. » Le figuier lui dit : « Répare-moi le canal, je te donnerai des feuilles. » Le canal lui dit : « Amène-moi le maçon, je te donnerai de l'eau. » Le rat alla trouver le maçon qui lui dit : « Donne-moi un mouton, je te bâtirai une fontaine. » Il alla vers le berger qui lui répondit : « Donne-moi un chien, je te donnerai un mouton. »

Il alla chercher un chien et le donna au berger. Celui-ci lui donna un mouton qu'il donna au maçon. Le maçon lui bâtit une fontaine; celle-ci lui donna de l'eau qu'il amena au figuier; le figuier lui donna des feuilles, il les porta à la chèvre; la chèvre lui donna du lait qu'il apporta à la vieille; celle-ci lui rendit sa queue. Il la porta chez le forgeron pour la raccommoder, le forgeron le frappa et il mourut.





121

Le juif et le mulet (222).

(Oued Righ).

Un juif partit pour une ville éloignée avec un mulet sur lequel il avait placé ses provisions et ce dont il avait besoin. Le mulet s'enfuit et les objets qu'il avait sur son dos tombèrent avec son bât. Le juif le ramassa ainsi que le reste et le chargea sur son dos. Il se fatigua et jeta les objets qu'il portait en se disant en lui-même : « C'est comme si j'avais fait un serment important dont Dieu serait irrité. »

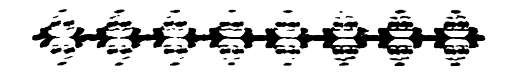


122

Les enfants et la noix (223).

(*Harakta*).

Deux enfants jouaient à l'ombre d'un arbre, ils trouvèrent une noix à terre et se disputèrent à cause d'elle. Un plus intelligent arriva et leur dit : « Pourquoi vous battez-vous? » L'un d'eux répondit : « Seigneur, j'ai trouvé une noix et il l'ouvre. » L'autre répliqua : « C'est moi seul qui l'ai trouvée. — Attendez, dit le troisième, je partagerai entre vous. » Il prit la noix, la mangea et donna à chacun les coquilles. « Si tu as le juge pour adversaire, tu peux replier ta natte (et t'en aller) » (224).



III

AVENTURES DANGEREUSES III.

Zouga.

Des individus étaient en voyage. En chemin, ils s'arrêtèrent chez des anthropophages. Quand ceux-ci les virent la nuit, ils se mirent à se réjouir. les saisirent tous et les emprisonnèrent dans des cages de fer, deux par deux dans chaque cage. La nuit et le jour, à chaque moment, ils leur donnaient à manger. Quand ils furent gras, ils en mangèrent trois.

Une nuit que les anthropophages dormaient, un des prisonniers, qui était avisé, chercha le moyen de sortir, lui et ses compagnons. Quand il eût fait un trou par où pouvaient sortir deux hommes, tous s'évadèrent par là. Le bruit du fer réveilla les gens qui se mirent à leur poursuite avec

leurs lions et leurs serpents. Il les reprirent tous, excepté deux desquels était l'avisé; ceux-ci se sauvèrent parce que, en entendant les anthropophages sur leurs traces, il avait fait une hutte d'herbe où ils s'étaient cachés, de sorte qu'ils ne furent pas aperçus.

Quand leurs ennemis furent partis, ils enlevèrent l'herbe et s'endormirent. A son réveil, l'avisé sentit son pied allégé; il s'aperçut qu'un lion avait dévoré son compagnon, sauf le pied. Il demeura stupéfait et effaré jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'antre du lion et s'enfuit. Il aperçut une tente au loin vers laquelle il se dirigea; il y vit une femme qui lui dit : « Sois le bienvenu et le bien accueilli. » Puis elle lui dit de s'asseoir sur sa natte; mais sous elle était un trou. On voulait l'emprisonner, mais il n'y avait pas que cela. Quand il se fut assis, elle tira la natte par dessous, l'avisé tomba dans un puits et la natte fut replacée sur lui. Il resta là jusqu'à ce qu'arriva le maître de la tente, portant deux hommes qu'il avait égorgés. Sa femme lui raconta ce qu'elle avait dit à l'avisé et ajouta : « Va le tuer, aussi, il est plus gras qu'eux. » Le prisonnier saisit le maître de la maison par ses longues tresses,

le tua et dit à la femme qu'il était son mari. Elle le fit remonter. Alors il l'effraya et l'obligea de lui livrer tout ce qu'ils possédaient en fait d'ornements, d'argent, de parures, d'esclaves, de chameaux, de moutons et de brebis. Elle lui donna tout cela et il revint vers les siens.



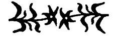


124

LE JUIF ET LE CRIEUR PUBLIC (226).

(Oued Righ).

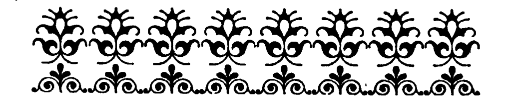
Un juif avait perdu son mulet; il chercha après lui sans le trouver et dit à un crieur public : « Prends ces réaux et fais une annonce pour mon mulet qui est perdu. » Le crieur proclama dans les rues : « Qui a vu un mulet avec un bât de cent réaux? » Le juif entendit cet avis et courut dire au crieur : « Pourquoi dis-tu cela? Tu veux donc que mon mulet soit définitivement perdu? » L'autre se tut, et le juif retrouva son mulet.





SIXIÈME PARTIE

POÉSIES, CHANSONS, ÉNIGMES



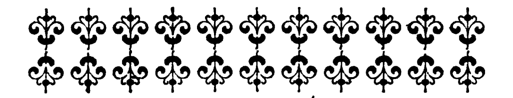
125

CHANSON (125).

(Mzab).

O toi qui sais tout, notre père céleste,
Que mes désirs soient accomplis,
Ceux qui sont dans mon cœur;
Je veux quelques bijoux,
Des anneaux pour mes pieds,
Des colliers pour ma poitrine,
Des bracelets pour mes bras.



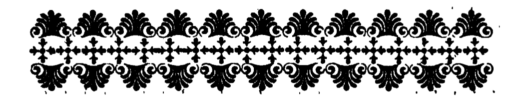


126

(*Mzab*) (228).

Qui d'entre vous, ô enfants,
Fera parvenir ma lettre aux gens de bien
Partout où ils sont?
Si vous n'y allez pas, mon cœur ne restera
[pas avec moi.
Des larmes couleront sur mes joues
A émouvoir le cœur du roi.
Que celui qui part monte en voiture.



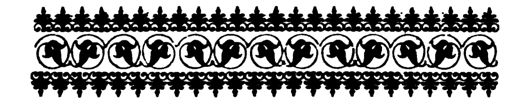


127

(*Mzab*).

Priez Moh'ammed, celui qui nous écoute
Tu entendras toutes mes paroles avec ton
[cœur juste.
Donne-moi ton cœur, tu écouteras toutes
[mes paroles.
Tu sais qu'il est la justice et la sagesse par-
[faites.
Il n'y a point chez moi de mensonge ni de
[parole vaine.
(Mon cœur) s'appuie sur la vérité; il n'y a
[rien à me reprocher.
Que celui qui veut le paradis se lève et fasse
[tout ce que Dieu lui demande pour le
[recevoir.



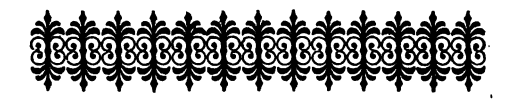


128

(Mzab).

Je chante mon fils, l'homme aux boucles
[d'oreilles d'or
Qui travaille ses champs pour me donner
[les vêtements que je veux,
Un h'aïk d'étoffe fine et des chaussures pour
[mes pieds.
Ma parole est agréable au maître de la
[richesse, mon fils.
Que je vive dans le monde, que je vive dans
[la fortune de mon fils,
Le maître de la jument grise, le maître du
[domaine.





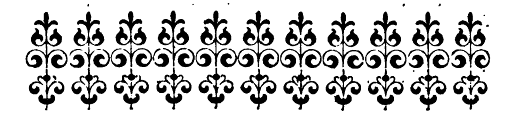
129

L'ÉTRANGER (231).

(Mzab).

Je suis resté seul comme l'étranger, et plus
[que lui,
On m'a dit : « Père, tu veux aller à Alger. »
Ils se sont levés pour rouler du couscous
[blanc.
Je me suis levé pour donner à manger aux
[chamelles.





130

LE FRÈRE ABSENT (232).

(*Ouargla*).

Hélas, mon frère, hélas!
Tes burnous sont garnis de glands de soie,
Hélas, mon frère, hélas!
Ils sont attachés avec de la soie et du fil de [lin;
Le haïk s'enroule autour des roseaux,
Ses dents sont comme des perles.

Hélas, mon frère, hélas!
Sa voix était faible et grande son inquiétude
Quand il est allé à l'Oued Mzab :
Oued Mzab, je te recommande mon frère :
Prépare-lui un tapis,
Apporte-lui du couscous fin et du beurre;
Apporte de l'eau à mon frère.

Hélas, mon frère, hélas!
La bouche de mon frère, pour elle du cous-
[cous blanc :
Où est parti mon frère? où est-il allé?
Où est mon frère? à Aïn el Merabt'in ou à
[Tazgraret?
Quand mon frère montera chez le cheïkh
[El Mounir,
Je te recommande mon frère, cheïkh el
[Mounir.

Hélas, mon frère, hélas!
Prépare-lui un tapis,
Donne-lui des dattes de choix,
Toi cheïkh Ibrahim, je te recommande
[mon frère.

Hélas, mon frère, hélas?
Prépare lui un tapis,
A toi, mon frère, je te recommande mon
[frère.

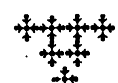
Hélas, mon frère, hélas!
Où est-il parti? où est-il allé?
Quand il montera chez le cheïkh Bou
H'afs,
Je te recommande mon frère, cheïkh Bou
H'afs.

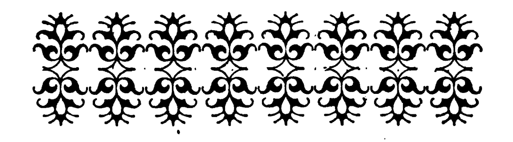
Hélas, mon frère, hélas!

Mon Dieu, mon maître, pourquoi m'as-tu [livré à tes serviteurs qui m'ont tyrannisé,

Ma tête est solide; mon cœur, plein de cha- [grin.

Hélas, mon frère, hélas!





131

PLAINTES DE L'ORPHELIN (233).

(Mzab).

Si j'avais mon père et ma mère, je posséderais
[un burnous et un haïk,
Une gandoura de soie, des chaussures
[noires, un bonnet de fil;
On me donnerait du blé, de la graisse et
[d'excellentes dattes;
J'aurais de riches vêtements, je monterais
[des juments :
Une belle fille me prendrait pour mari.
Depuis que mes parents sont morts, on me
[laisse manquer de tout :
Je souffre de la faim et de la soif;
Je dors dans les rues, dévoré par la vermine,
Je demande à notre Maître que par sa puis-
[sance il me rende mes parents.

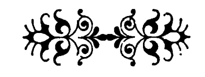
132

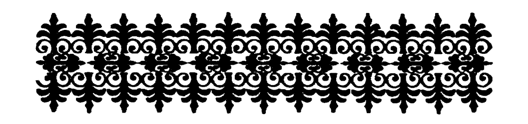
Chanson d'Abou Mançour (234).

(*Ouargla*).

Abou Mançour, Bou Guellâl, j'entre chez
[toi.
Qui est avec toi? Qui est ton frère? Abou
[Mançour?
Ah'med ben Daouia (aime) les filles, Abou
[Mançour.
Qui est avec toi? Qui est ton frère, Abou
[Mançour?
'Abd el Qâder ben Khodja, Abou Mançour;
El H'adj Ba Hamoudi, Abou Mançour.
Où est-il? Où est-il allé, Abou Mançour?
Pourquoi a-t-il pris la hache, Abou Mançour?
Il est allé fendre des palmiers, Abou Man-
[çour.
Il est allé à Koumbaï Chaiâ, Abou Mançour.
Arrête l'eau de la source, par la colère de
[Dieu, Abou Mançour,

Un quart, le soir, Abou Mançour.
Il veut le matin un plat de couscous, Abou [Mançour.
Où est-il? Où est-il allé, Abou Mançour?
Il est allé sur le banc d'El H'adj'Aïssa, Abou [Mançour.
Pas d'excuse, pas de pardon, Abou Mançour.
Il a donné 'Aïcha pour une mesure de (grain)
Il a donné Aïcha pour une mesure de dattes, [Abou Mançour,
Où est-il? Où est-il allé, Abou Mançour?
Il est allé à la fontaine, Abou Mançour,
A la fontaine d'El H'adj'Aïssa.
Il est allé apporter la hache, Abou Mançour;
Bou Guellal est entré avec toi (235).





133

ENIGMES (236).

(*Beni Menacer*).

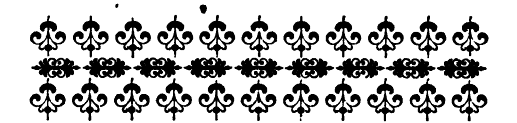
1 Un nègre pendu par le milieu du ventre
(Une olive). (237).

2 En arrivant à la rivière, ils ont eu
(Les souliers) (238). [honte.

3 Il s'en va le long de la rivière en criant
(Le merle).

4 Elles montent les rochers et ne passent
(Les fourmis). [pas les ruisseaux

5 Gueule dans gueule, sept pattes et
[quatre oreilles.
(Un chien qui mange dans une mar-
[mite.



NOTES

PREMIÈRE PARTIE

FABLES ET CONTES D'ANIMAUX

I. — Le chacal et le hérisson.

(2) Une autre version de ce conte a été publiée par M. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé,* n° xxii, p. 68.

4. — Le lion, le chacal et l'homme.

(15) Dans un conte finnois, le renard tire d'embarras l'homme à qui l'ours voulait enlever son cheval. Il se fait passer pour le chasseur, fils du paysan qui cherche après l'ours, tandis que celui-ci essaie de se faire passer pour une poutre et est tué à coups de hache. (Emmy Schreck, *Finnische Märchen*, ch. II, av. 16). C'est le sujet de la branche IX du *Roman de Renart* composée par un prêtre de la Croix en Brie (éd. E. Martin, t. I, pp. 279-341). M. E. Martin donne l'explication suivante de la donnée de ce conte : « La fable... vient de la croyance qu'il ne faut pas nommer les bêtes fauves sous peine de les voir venir, croyance qui date de la plus haute antiquité » (E. Martin, *Observations sur le roman de Renart,* pp. 58-59). Si cette théorie, très vraisemblable du reste, est admise, notre conte présente une recension postérieure. Ce conte existe aussi en Grèce; cf. Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, t. II, n° LXXXIV pp. 106-109, *l'Ourse*, *le Paysan et le Renard.*

5. — Le chacal et la perdrix.

Dans un conte lapon, l'ours voyant un pic de diverses couleurs demande au renard de le peindre de même. Celui-ci se fait prier, le prévient qu'il souffrira légèrement, l'attache, allume du feu, brûle la fourrure de l'ours et finalement le jette dans une fosse où il est consumé (Poestion, *Lappländische Märchen*, nº 1).

6. — Le hérisson et le chacal.

(10) La première partie de ce conte, la duperie du chacal par le hérisson, se retrouve dans un conte chelha du Tazeroualt : le chacal est remplacé par le loup; ils plantent successivement des oignons et du blé (Stumme, *Elf Stücke im Šilha-Dialekt*, conte III, *Histoire du loup, du hérisson et du maître du jardin*, (p. 8, 18); dans un épisode d'un conte chaouia de l'Aourâs, tout à fait semblable à la version des B. Menacer : *Histoire du lion, du chacal, de l'ânesse et du hérisson* (G. Mercier, *Essai sur le Chaouia de l'Aurès*, conte XV, pp. 68-71); dans un conte syriaque : *L'homme de Mossoul et le Diable*; celui-ci demande la première année la tête des

oignons et la seconde, la racine du blé. Un échange analogue entre un aiguillon de laboureur et un bâton, se trouve à la fin de l'histoire, quand le diable est furieux d'avoir été dupé (*Lîdzbarski, Die neuaramäischen Handschriften* I, 113-117, II, 73-74) dans un conte anglais cité par Gubernatis (*Mythologie des plantes,* t. II, p. 31) où le renard et le loup associés sèment, la première année, de l'avoine et la seconde des pommes de terre; dans un conte gascon : après que le loup a choisi pour la première année ce qui poussera au-dessus de terre, la chèvre plante des oignons; l'année suivante, c'est du blé (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III, p. 159. *La Chèvre et le Loup*); dans un conte finnois où l'homme a pris la place du renard et l'ours, du loup : le champ est semé de blé d'abord, et ensuite de navets (E. Schreck, *Finnische Märchen*, t. II, chap. I, 13e aventure); dans un conte lorrain (Sauvé, *Le Folklore des Hautes Vosges,* p. 289-290); dans un conte de Basse Normandie (Fleury, *Littérature orale de Basse Normandie*, p. 113) où S. Martin et le diable se sont associés : le dernier est dupé de la même façon, en choisissant la première année ce qui est sous terre : le champ est semé de blé —, la seconde, ce qui est au dessus, le blé est remplacé par des navets ou des carottes; dans un conte wallon, très semblable à celui de Basse-Normandie : *le Dia-*

ble et le Paysan (Monseur, *Le Folklore wallon*, p. 58, § 851) et à celui de La Fontaine, imité de Rabelais (*Contes*, l. IV, ch. VI, *Le diable de Papefiguière*) ; dans un conte normand, S. Michel remplace S. Martin et le diable reçoit la première année des plantes qui ne sont pas nommées et la seconde, du blé (Sauvage, *Légendes normandes*, pp. 25-26). Enfin, c'est Dieu qui entre en scène dans un conte des Landes : il s'agit d'un champ planté, en premier lieu, de raves, et ensuite semé de blé : le diable est dupé (Arnaudin, *Contes populaires recueillis dans la grande Lande*, p. 57-62, p. 217-222, *le bon Dieu et le Diable*) ; dans un conte nivernais, l'ordre est interverti : la première année, c'est du blé, la seconde des pommes de terre. (A. Millien, *La Chaîne du Diable, Revue des traditions populaires*, mars 1888, p. 166.)

La ruse par laquelle le hérisson semble devancer le chacal à la course est tout à fait semblable à celle d'un colimaçon dans un conte de la Haute Bretagne : en lutte avec un renard, il place un compère à l'extrémité du sillon et son adversaire en arrivant croit qu'il a été devancé (Sébillot, *Littérature orale de la Haute Bretagne*, p. 237-238) ; de même, dans un conte bantou du pays de Gaza, aux environs de Lorenço-Marquez, *La Tortue, le Lièvre et le Léopard*. (E. Jacottet, *Contes du pays de Gaza*, n° 5, *Revue des Traditions populaires*, juillet 1895,

p. 39.) Elle rappelle aussi celle employée par le jaboty (tortue de terre) pour triompher du cerf. (J. de Santa Anna Néry, *Folklore Brésilien.* IIIe partie, ch. I, § 3, *Le jaboty et le cerf,* p. 191-192.) Dans un conte de l'Archipel, *Le Renard et le Crabe*, celui qui arrivera le premier à une pierre aura le tas de blé ; le crabe se suspend à la queue du renard (Georgeakis et Pinaud, *Le Folk-lore de Lesbos,* p. 95) ; c'est un renard et une écrevisse qui luttent de la sorte dans un conte syriaque : le premier est battu de la même façon. (Lidzbarski, *Die neu-aramäischen Handschriften* t. I, p. 135, t. II, p. 92) dans un conte des Hautes Vosges, le renard lutte à la course avec la limace qui se fait transporter au bout d'un pont. Quand il se retourne pour la narguer, elle lui fait croire qu'elle est arrivée avant lui. (Sauvé, *Folk-lore des Hautes Vosges*, p. 319-320.) De même dans un conte annamite, le crapaud, provoqué par le tigre à qui sautera le plus loin s'accroche à sa queue et est projeté en avant, de façon à gagner le pari. (A. des Michels, *Contes plaisants annamites*, XXI, *Le Crapaud noir, le Tigre et le Singe,* p. 47-51.) Dans un conte aïno, c'est le tigre et le renard qui luttent à la course : le dernier se suspend à la queue du premier et il se trouve naturellement déposé au but quand son adversaire se retourne pour le narguer (B. H. Chamberlain, *Aïno Folklore, The folklore Journal* t. IV, p. 18.) Le roitelet triomphe

de l'aigle de la même manière dans une fable ésopique citée par Plutarque (*Préceptes politiques*, ch. XII). *L'Aigle et le Roitelet;* dans un conte inédit du Montferrat (Gubernatis, *Mythologie zoologique*, t. II, p. 219); dans un conte gascon : *L'Aigle et le Roitelet* (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III, p. 218) et dans un conte kabyle, tout à fait semblable à ce dernier : *Comment le roitelet est devenu le roi des oiseaux* (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, nº XIX, p. 239). Au début d'un conte vende des bords de la Sprée, la cigogne remplace l'aigle (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 81. Cf. aussi Bastian ap. Benfey, *Orient und Occident*, t. II, p. 368 : ici, c'est la tortue qui le dispute à l'oiseau Khruth (Garouda ?).

7. — L'HOMME, LA VIPÈRE ET LE HÉRISSON.

(12) D'ordinaire, les contes populaires réunissent les traits dont La Fontaine a fait deux fables (L. VI, 13. *Le Villageois et le Serpent*; l. X, 2, *L'Homme et la Couleuvre*). Aux rapprochements cités t. I, p. 140-144, il faut joindre les suivants :

La seconde fable des *Fabulæ extravagantes*

(Steinhöwel, *Aesop*, p. 84. *De Dracone et villico, Von dem draken und dem pawr*), met en scène un paysan qui a obligé un dragon et qui est sauvé de l'ingratitude de son protégé par un renard. — Dans un conte nouba, composé en dialecte de Fadidja et dans celui de Dongola, cette aventure est le premier épisode d'un récit assez long, la vipère est remplacée par un crocodile qu'un Bédouin rapporte obligeamment au Nil et qui veut dévorer son bienfaiteur. Un renard pris pour juge demande à voir les parties dans la situation où elles se trouvaient et l'homme en profite pour tuer le crocodile (Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, t. I, nº XVII, et IIIᵉ partie, nº IV, et une variante dans Rochemonteix, *Quelques contes nubiens*, nº VI, p. 70-74. *L'Homme et le Crocodile*). Le même récit existe en saho, l'homme et le serpent sont successivement renvoyés au lion, au léopard et à la hyène qui se récusent, enfin au chacal qui fait remettre les contestants dans leur première position, mais il éprouve l'ingratitude de l'homme qu'il a sauvé (Reinisch, *Die Saho-Sprache*, t. I, p. 205-207, *L'Homme, le Serpent et le Chacal*), cf. aussi un conte albanais, *Le Paysan, le Serpent et la Renarde* (Hahn, *Griechische und albanische Märchen*, t. II, nº 87, pp. 95-97). Le serpent est remplacé par un tigre dans un conte du Pendjab : le Brahmane qui l'a tiré de la cage où on le tenait prisonnier est sur le point d'être dévoré

par lui. Il invoque successivement l'arbre pipal, une vache et une route qui, non seulement ne se récusent pas, comme les animaux du conte saho, mais même proclament l'ingratitude humaine. Un chacal pris pour juge en dernier ressort, persuade au tigre de rentrer dans la cage pour mieux se rendre compte des circonstances et l'y renferme (Steel et Temple, *Wide-awake stories*, p. 116-120; cf. une version à peu près semblable dans l'Inde méridionale : *Le Tigre et le Brahmane,* où les consultés sont l'arbre des Banyans, le chameau, le bœuf, l'aigle et le caïman (Miss Bartle Frere, *Old Deccan Days* n° XIV). Ce conte a passé dans le roman hindoustani, *La rose de Bakawali,* mais les personnages sont moins nombreux : l'arbre seul est pris pour arbitre : *Le Lion et le Brahmane* ap. Garcin de Tassy, *Allégories orientales et chants populaires,* pp. 321-323). La même donnée, avec la condamnation de l'homme pour sa propre ingratitude par ceux qu'il choisit pour arbitres, se rencontre dans les contes suivants : dans l'Annam, un léopard poursuivi par les loups se cache dans le sac d'un vieillard. Une fois hors de danger, il veut le dévorer. L'homme prend pour juges de grands arbres et un troupeau de buffles qui lui donnent tort. Un jeune homme (altération probable de la forme primitive) invoqué en dernier ressort, demande que les choses soient remises dans l'état et une fois le

léopard rentré dans le sac, il l'assomme à coups de bâton (A. Desmichels, *Contes plaisants annamites*, n° xix, p. 42-45, *Le léopard qui veut dévorer son sauveur*). En Asie Mineure, le marchand qui a sauvé le serpent d'un incendie en forêt (comme dans la version arabe), va être étouffé par lui quand il fait appel à un arbre et un bœuf qui le condamnent. Le renard, consulté en dernier lieu, fait remettre le serpent dans le sac où l'homme le tue, mais comme dans le conte kabyle n° 3, celui-ci le trompe au lieu de le récompenser et lâche contre lui un lévrier au lieu du coq et des poules qu'il avait promis (Carnoy et Nicolaïdès, *Traditions populaires d'Asie Mineure*, p. 238-240, *Le Marchand et le Serpent*). Un conte finnois suit cette donnée d'assez près : l'homme qui a tiré l'ours du piège est condamné par le cheval et le chien, mais sauvé par le renard. La femme du paysan manque à la promesse faite par son mari de donner des poulets comme récompenses (Emmy Schreck, *Finnische Märchen*, l. II, ch. I, 14e aventure). De même dans un conte gascon : le loup dépendu par l'homme veut le dévorer ; la chienne et la jument consultées lui donnent raison à cause de l'ingratitude humaine, mais le renard fait remettre le loup dans son ancienne position ; pour récompense il est dévoré par deux lévriers que l'homme lui apporte à la place de la poule. (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III,

p. 152, *Le loup pendu.*) Un conte sicilien ne laisse plus subsister que l'ingratitude du premier obligé. Le renard aide à se tirer d'affaire le cheval qui avait délivré le loup (Gonzenbach, *Sicilianische Märchen,* t. II, n° 69, *Le Lion, le Cheval et le Renard*). Dans un conte wolof, c'est un éléphant qui vient en aide au bœuf qui va être dévoré par le loup délivré par lui (Boilat, *Grammaire de la langue woloffe*, pp. 397-400). Un conte inédit que j'ai recueilli au Sénégal chez les Sérènes-Nones, à Thiès, met en scène la hyène ingrate envers la vache qui l'a tirée du puits, et le lièvre qui remet les choses en l'état. La version arabe a été reproduite dans Mornand, *La vie arabe,* pp. 214-217 d'après Cherbonneau. Cf. aussi Freytag, *Arabum proverbia,* t. II, l. XVII, nos 20, 21, p. 65; l. XVIII, n° 225, p. 151; Ibn 'Arabchah, *Fakihat el Kholafa,* t. I, p. 24. Cf. pour les mêmes fables traitées au point de vue classique : Etienne de Bourbon, *Anecdotes*, § 225, p. 195; Jacques de Vitry, *Exempla,* CXL, p. 70. *Le Villageois et le Serpent;* Pierre Alphonse, *Disciplina clericalis,* t. I, p. 46-47; t. II, p. 36; Corrozet, *Fables d'Esope,* VII, *Du Rusticque et de la Couleuvre;* Romulus d'Oxford, p. 25, *Pauper et serpens; Phædrianæ fabulæ* (ms. de Wissembourg, ap. Hervieux, t. II), 1, 12. *Pauper et serpens;* IV, 2. *Homo et coluber*; Adhémar de Chabannes (ap. Hervieux, *Ibid.*, p. 11), *Femina et coluber;*

Nicolaus Pergamenus, *Dialogus creaturarum,* Dial. 24; Bromyard, *Summa prædicantium,* A, IV, 17; C. Lebeau, *Carmina* (l. III) p. 128, *Rusticus et serpens.* Dans la *Donnée des Amants* (*Romania,* t. XXXV, v. 753-728), cet épisode est emprunté sans doute avec quelques modifications à Pierre Alphonse : l'animal appelé pour servir d'arbitre est le renard qui, comme dans tous les exemples du même genre, procède en faisant remettre le serpent dans la situation où il était quand le vilain l'a tiré d'affaire (Cf. aussi les observations de G. Paris, *ibid*, pp. 537-540). Il y est fait allusion dans le discours d'un prophète des Indiens de l'Amérique du Nord, Tecumseh : « L'homme blanc est comme le serpent à moitié gelé qui tue avec son poison le bienfaiteur qui l'a porté dans son chaud wigwam » (Knortz, *Märchen und Sagen der nord-amerikanischen Indien*, p. 5). Cf. aussi Benfey, *Pantschatantra*, I, p. 117-120; Kirchhof, *Wendunmuth,* 5, 121; 7, 73.

8. — Le chacal.

(13) Le texte de ce conte a été publié avec une transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 101.

11. — Pourquoi le corbeau est noir.

(20) Dans une légende des Indiens Mélomènes, tribu des États-Unis, de race algique, un oiseau blanc envoyé pour porter du feu à un couple humain, seul reste d'un déluge, s'arrête à dévorer des charognes : le feu s'éteint et il est obligé d'en aller chercher de nouveau. Pour le punir, le grand Esprit noircit son plumage (cf. H. de Charencey, *Le folklore dans les deux Mondes*, p. 28). Comme le remarque l'auteur, c'est évidemment un emprunt fait au récit biblique de l'envoi du corbeau par Noé.

DEUXIÈME PARTIE

LÉGENDES RELIGIEUSES

---

12. — Origine du lion, du chat et du rat.

(21) Dans son *Cours de langue kabyle*, 1re partie, n° IV, M. Belkassem ben Sedira a publié

une autre version zouaoua moins complète de cette légende où il n'est pas question du prophète Noé. Elle est rapportée aussi avec des altérations par le P. Labat (*nouvelle relation de l'Afrique occidentale,* t. I, ch. II, pp. 35-36) qui l'attribue à Mohammed. Celui-ci aurait raconté que Noé, voyant l'arche ravagée par les rats, aurait frappé le lion sur le nez et l'aurait fait éternuer, ce qui donna naissance au chat. Le texte d'Ed Démiri que j'ai cité (t. I, p. 212) a été traduit par Cherbonneau et publié à la suite de l'ouvrage de J. Gérard, *Le tueur de lions,* p. 230-231. Oléarius, dans son *Voyage en Moscovie et en Perse* (t. II col. 787-790) raconte la même légende avec quelques détails différents, d'après les traditions persanes, c'est Japhet ressuscité qui fait le récit de ce qui se passa dans l'arche. « Un jour l'arche se trouvant tellement chargée de gadoüe dans l'endroit où étaient les lieux, Noé, appréhendant qu'elle ne prit eau, demanda à Dieu conseil sur cette difficulté, Dieu lui dit qu'il fit approcher des lieux un éléphant pour rendre ses excréments; et que du mélange de la fiente de cet animal et de l'homme, il s'étoit incontinent engendré un pourceau qui démêla et remua si bien toute la fiente avec son groin, que l'arche se remit en son équilibre. Cette vilaine bête s'étant remplie les narines de ces ordures, éternua, et par cet effort, elle fit sortir une souris, qui remit Noé dans de plus grandes peines

qu'auparavant, de sorte que pour se délivrer de ses inquiétudes, il s'adressa encore à Dieu et lui demanda ce qu'il avait à faire en cette fâcheuse conjecture. Dieu lui commanda de donner un coup de bâton à la tête du lion, Noé ayant fait cela, le lion sentant le coup se mit en fureur et à rugir si fort qu'il fit sortir un chat de ses naseaux, qui sur-le-champ poursuivit la souris, et ne lui donna pas le temps de pouvoir ronger quelque chose en aucun lieu. »

13. — Salomon et le griffon.

(23) Une traduction française d'un texte arabe, sans indication de source, a été donnée par Caylus, *Nouveaux contes orientaux,* t. I. Il en existe une version syriaque : Le roi Salomon ordonne à Og de cacher la fille du roi de l'Ouest pour qu'elle n'épouse pas le fils du roi de l'Est : il l'amène dans une île déserte et lui apporte chaque jour sa nourriture. Mais Dieu envoie au prince, qui pêchait sur le bord de la mer, le vent d'Est : celui-ci le transporte dans l'île où il épouse la jeune fille (Sachau, *Skizze der Fellichi-Dialekts von Mosul* p. 71).

14. — Salomon et le dragon.

(29) Le même trait est raconté avec quelques variantes dans un conte arabe qui a Salomon pour héros. « Quand il eut fait bâtir Tadmor pour complaire à la chrétienne (*sic*) Sitt Belkis, on s'aperçut que la ville manquait d'eau : celle-ci était gardée dans une caverne du voisinage par un serpent quarante mille fois long comme le bras d'un homme, Salomon invita le monstre à sortir de la caverne : il n'y consentit qu'à condition que le prophète ne le tuerait pas. Mais quand il fut à moitié sorti de la caverne, ce qu'on reconnut à une marque noire qu'il avait sur le dos, Salomon le toucha de son sceau et il mourut. L'eau circula alors, mais empoisonnée par le venin du serpent; elle fut assainie par le soufre que le prophète y jeta. » (Lady Blunt, *Voyages en Arabie*, ch. xiv, pp. 355-357.)

Quant à la ruse employée par Salomon, d'après le conte kabyle, elle se rencontre dans les récits les plus divers. Les gens de Nending et de Wurmling en Saxe se disputant une maison forestière, le débat dut se terminer par le serment devant l'autorité. Des délégués de Conzenberg et d'Enzberg furent députés pour jurer à qui appartenait le terrain en litige que ceux de

Nending appelaient Schôren, et leurs adversaires Gêren. Le délégué de Conzenberg prit dans le jardin de Wurmling une poignée de terre et la mit sous ses souliers ; sous son chapeau, il plaça une cuillère et dans ses cheveux un peigne. Arrivé à l'endroit indiqué, il jura : Aussi vrai que mon créateur et juge est au-dessus de moi, aussi vrai je suis sur mon propre sol. Les gens d'Enzberg et de Nending perdirent ainsi leur terrain. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben,* t. I, § 339, p. 222.)

La mauvaise foi est punie dans les exemples suivants : En Islande, une contestation semblable s'élève entre les gens de Laxárdalr et ceux de Reykiartrönd au sujet de la propriété d'un terrain où a été trouvée une grande baleine échouée. Les premiers ont recours au même artifice, jurant en ayant dans leurs chaussures de la terre de chez eux, et gagnent, mais leur faux serment ne leur profite pas. (Maurer, *Isländische Volkssagen*, pp. 203-204.) Les gens de Grindelwald, dans le canton de Berne, ont recours au même artifice pour s'assurer injustement la possession du Scheiderkalp, mais le ciel punit leur mensonge. (Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 82.) Cf. aussi Schambach et Müller, *Niedersächsische Sagen und Märchen,* n° 41 ; Baader, *Volkssagen aus dem Lande Baden*, n° 345; Grimm, *Deutsche Sagen,* t. I, n° 100; Rochholz, *Schweizersagen aus dem Aargau,* t. I, n° 214.

15. — SALOMON ET LE VOLEUR D'OIES.

(29) La plus ancienne version se trouve dans Ibn el Djouzi, *Kitâb el Azkiâ*, ch. v, p. 12-13, cf. mon article sur *Solaïman dans les légendes musulmanes,* ch. III, § 4 (*Revue des Traditions populaires,* t. IV, p. 52). Dans le recueil d'Es Soyouti consacré aux naïvetés de Qaraqouch (pub. et trad. par Casanova, *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire,* t. VI, 3e fasc.), cette anecdote (XI, *La porte interrogée*) est associée à un trait qu'on rencontre chez les Kurdes. (Jaba, *Recueil de notices et de récits Kourdes,* no XXIII.) Cet expédient a été inséré par Navarin dans l'ouvrage apocryphe qu'il a publié sous le titre d'*Aventures de D. Juan de Vargas* (IIIe partie, ch. x p. 165-166). Il s'agit d'une bague volée par un des esclaves du roi des Maldives : il est découvert par une ruse du prétendu Juan de Vargas qui, ayant rassemblé les esclaves, prétend voir une plume de perroquet sur le nez du voleur : Un mouvement involontaire trahit ce dernier. Cf. aussi une anecdote du même genre où il s'agit encore d'oie volée, extraite des *Tales and Quicke Answeres* ap. Clouston. *Flowers of a persian garden,* p. 218, notes.

17. — Aventure de Sidi Mohammed 'Adjeli et de Mouley Mohammed.

(35) Un chant cosaque sur Stenka Razin raconte de lui une évasion pareille à celle de Sidi Mohammed 'Adjeli. Emprisonné par le prince Prozorovski, voiévode d'Astrakhan, il demande un verre d'eau dans lequel il plonge en se rapetissant, si bien qu'il finit par disparaître et se retrouve dans le Volga. (P. Mérimée, *Les Cosaques d'autrefois,* p. 326.) On peut encore en rapprocher la disparition d'Apollonios de Tyane, qui, amené en présence de Domitien et jugé par lui, se dérobe subitement en plein tribunal (Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, l. VIII, ch. v), et l'aventure de l'athlète Cléomadès. Devenu fou, il fait écrouler une école qui renfermait soixante enfants. Poursuivi par les habitants, il entre dans un temple d'Athénè et se cache dans un coffre dont il tire sur lui le couvercle : les Astypaliens sont obligés de le briser pour l'ouvrir, mais n'y trouvent plus Cléomédès vivant ou mort. La Pythie leur annonce que c'est le dernier des héros et qu'ils doivent lui rendre un culte. (Pausanias, *Description de la Grèce*, t. III, *Élide,* l. II, ch. ix.)

18. — Le scorpion et le khammès.

(36) Le texte de ce conte a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, p. 105-106.

(37) Cette légende a passé en Sibérie, par l'intermédiaire des Musulmans; le ouali Dzou'n Noun des Arabes, qui a disparu en berbère, est remplacé par Sibyan Säura; l'ivrogne est sauvé parce qu'il a donné à manger à un affamé (cf. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens,* t. IV, p. 304), légende recueillie à Karagai-Aoul, chez les Tatars de Tobol.

19. — Le pari impie.

(38) Le texte de ce conte a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab,* p. 107.

TROISIÈME PARTIE

LÉGENDES ET TRADITIONS HISTORIQUES

---

22. — L'AQUEDUC DE CHERCHEL.

(43) Une version arabe d'Algérie est donnée par Fabre, *L'Algérie*, p. 41-42 : la fille du sultan est nommée Xiba et l'aventure est placée au temps des Romains. Une autre version arabe localise la scène en Espagne : il s'agit de la construction de l'aqueduc de Cadix. Dans l'une ni dans l'autre, il n'est question de Juif ni de Chrétien, mais la scène se passe au temps des Romains. (Yaqout, *Mo'djem el boldân*, t. IV, p. 6 ; El Maqqari, *Analecta*, t. I, pp. 152-153 ; P. de Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. I, p. 259-261 ; El Qazouini, *'Adjâib el Makhlouqât*, pp. 369-370.)

QUATRIÈME PARTIE

CONTES MERVEILLEUX

LES TRÉSORS, LES DJINNS, LES FÉES, ETC.

---

27. — H'AMED BEN ÇEGGAD.

(54) Aux rapprochements cités à propos d'êtres doués de force extraordinaire, qui viennent en aide aux héros, on peut joindre les suivants : Dans un conte russe, *Le vaisseau volant*, nous retrouvons Fine-Oreille qui entend tout ce qui se fait sur le monde ; celui qui se lie la jambe, car il parcourt la moitié de la terre d'un seul pas ; l'adroit tireur, le grand mangeur, le porteur de fagots, qui, délié, fournit une armée, le porteur de paille qui produit l'été ou la neige, aident le plus jeune des trois frères qui passe pour un sot, à obtenir la main de la fille du tsar. (Goldschmidt, *Russische Märchen*, pp. 69-78, conte VIII ; Bain, *Russian fairy tales*, conte III, *The flying Ship*, p. 13-21.) Dans celui d'*Ivan le*

fils du paysan et le petit homme haut d'un doigt et aux moustaches longues de sept verstes, le héros est aidé dans la recherche du cheval aux poils d'argent que lui a enlevé son adversaire par trois personnes : Le Froid, le Dévorant et le Sorcier, dont il a ferré les chevaux pour rien (Curtin, *The Myth and the Folk-lore*, pp. 19-36. Celui des *Sept Siméons* nous représente chacun des frères ayant un talent spécial et surhumain qui permet au tsar Arkhidei d'épouser la fille du tsar de Bousan. (Goldschmidt, *Russische Märchen*, pp. 109-195 ; Curtin, *The Myth and the Folk-lore*, n° XVII, *The seven Simeon full Brothers ; Folk-lore and Legends : Russian und polish*, n° XVII ; *The seven Brothers,* p. 136-145.) Dans un conte de l'Asie mineure, Fine-Oreille, Grand-Mangeur, Grand-Coureur, Porte-Montagne et Grandes-Narines se mettent au service de Nicétas qui a percé le bouclier de fer et le font réussir dans les épreuves qui lui sont imposées par le roi. (Carnoy et Nicolaïdès, *Traditions populaires de l'Asie Mineure, Le fils du laboureur et ses trois compagnons*, pp. 43-46.) Le héros d'un conte grec de l'île de Lesbos, *Le fils de la veuve,* est secouru dans l'expédition qu'il entreprend pour la délivrance de la fille du roi sauvage par trois êtres de même nature : l'un jongle avec les montagnes, l'autre empêche avec ses moustaches une source de couler et le troisième assomme tous les passants avec un bâton de cinquante brasses.

(Georgeakis et Pineau, *Le folk-lore de Lesbos*, p. 25.) Dans un conte du Pendjab, le prince Cœur de lion s'adjoint de la même façon le Remouleur, le Forgeron et le Charpentier. (Steel et Temple, *Wide-awake Stories*, pp. 47 et suiv.) Un conte annamite, *Histoire de quatre héros*, nous représente le héros s'associant le seigneur Không-lô qui boit à mettre la mer à sec, l'homme qui souffle les orages, le vieillard qui enlève les éléphants avec un fléau; avec leur concours, il se fait donner de l'argent par le roi de Chine (A. Des Michels, *Contes plaisants annamites*, XXXI, pp. 70-74). Les êtres doués d'une force extraordinaire comme Brise-Tout, Passe-Partout, Hercule, Va-comme-le-Vent, Repousse-le-Vent et Fine-Oreille existent dans les contes des Hautes Vosges (Sauvé, *Le Folk-lore des Hautes Vosges*, pp. 320-321); il en est de même dans un conte gascon : *Le navire marchand sur terre*, où l'on rencontre le Grand-Buveur qui ronge un cep de vigne, le Grand-Mangeur qui grignote un os de vache ; le Bûcheron qui porte la moitié d'une forêt; le Souffleur qui chasse la grêle et le mauvais temps. (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III, p. 12.) Dans un autre, *Etienne l'habile*, ils sont remplacés par Fine-Oreille, le Bon-Viseur, le Chien-lévrier, Samson le Fort. (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III, p. 36.) Dans un conte gaélique d'Écosse, le troisième fils, partant à la recherche des trois

filles du roi de Lochlin enlevées par un géant, s'associe l'homme qui boit des rivières, celui qui dévore toutes les bêtes sauvages et Fine-Oreille qui entend l'herbe pousser. (Campbell, *Popular tales of the West Highlands*, t. I, n° XVI, *The King of Lochlan's Three Daughters* pp. 244-258 et les remarques de Köhler, *Orient und Occident*, t. II, pp. 296-300 (Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, conte XIV, *Les trois filles du roi de Lochlin*, pp. 113-120.) Cf. l'étude de Benfey, *Das Märchen von den Menschen mit Munderbaren Eigenschaften*, dans ses *Kleinere Schriften zur Märchen forschung* p. 94-156.

29. — Le monstre de Tazalar't.

(55) Le texte chelha de ce conte, recueilli à Tétouan en 1883, a été publié avec la transcription dans mon *Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère*, pp. 56-57.

(56) Cf. un conte analogue dans Largeau, *Le pays de Rirha*, p. 54.

30. — La Serviette magique.

(58) Le texte arabe de l'*Histoire de 'Ala eddin* a été publié par M. Zotenberg (Paris, 1888, in-8°). Quant à la serviette ou aux objets du

même genre, il faut ajouter aux exemples cités la nappe dont il est question dans la chanson de geste de *Charles le Chauve* (*Histoire littéraire de la France*, t. XXVI, p. 106); celle que Landri enlève aux nains dans la *Karlamagnus Saga*, histoire fabuleuse de Charlemagne en islandais (G. Paris, *La Karlamagnus Saga*, ch. 11, *Dame Olive et Landri*, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, V° série, t. V, p. 109); celle dérobée aux Satyres par Ivan le tsarévitch (Sichler, *Contes populaires russes*, p. 80, conte VIII, *Ivan tzarevitsch et les Gouseli enchantés;* Bain, *Russian fairy tales*, *The story of the tsarevich Ivan and of the harp that harped without the harper,* pp. 34-55); le hanap donné par Obéron à Huon de Bordeaux, après l'avoir reçu en héritage de Jules César, qui le tenait de sa mère Brunehaut (*Huon de Bordeaux,* éd. Guessard et Grandmaison v. 3648 et suiv.; A. Graf, *I complimenti della chanson d'Huon de Bordeaux,* I, *Auberon*, v. 1330-1340, p. 9); la cruche de vin de Philémon et de Baucis qui ne se tarit pas quand ils donnent l'hospitalité à Jupiter et à Mercure (Ovide, *Métamorphoses,* l. VIII, v. 679-680). Dans un fragment arabe inédit de la légende d'Alexandre, un roi de l'Inde lui donne une coupe qui sert à rafraîchir toute son armée sans s'épuiser (Bibliothèque Nationale de Paris, mss. arabes, n° 3117, f° 24). Dans les contes celtiques, il est question de la corbeille de Gwydnen Garanhir où trois fois

neuf hommes trouvent les mets qu'ils désirent. (San Marte, *Beitraege zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage*, p. 21, *Arthurs Eberjagd.*) Il faut encore citer, dans un conte brésilien, la toile qui se couvre de mets, donnée par la Vierge au plus jeune des trois frères (S. Romero, *Contos populares do Brazil, A princeza roubadeira,* p. 23); dans un conte chinois emprunté à l'Inde, le coffre qui fournit aux deux Piçatchas des vêtements, des breuvages, des aliments (St. Julien, *Contes et Apologues indiens,* t. II, p. 8, nº LXXIV, *La dispute des deux démons*, extr. de l'encyclopédie chinoise, *Fa-youen-tchou-ling*); dans un conte égyptien, le pot en albâtre qui nourrit et habille la plus jeune sœur (Yacoub Artin Pacha, *Contes populaires inédits de la vallée du Nil, Le pot enchanté*, p. 63); l'escarboucle qui fournit à son possesseur de quoi boire et manger, donnée par une fée à Renouart « au tinel » parti à la recherche de son fils Maillefer dans le roman inédit de *la Bataille Loquifer* qui fait partie du cycle de *Guillaume d'Orange.* (Leroux de Lincy, *Le livre des Légendes*, app. V, p. 245.)

31. — L'ENFANT ET LE ROI DES GÉNIES.

(62) Ce conte paraît être emprunté à la légende

de Témim ed Dâri, dont on y retrouve, avec plus ou moins d'altération, la plupart des principaux épisodes : cf. mon travail sur les *Aventures merveilleuses de Temim ed Dâri*, pp. 8-10.

(63) Il est également interdit à Temim ed Dâri de prononcer le nom de Dieu pendant qu'un génie le rapporte chez lui (version arabe; version aljamiado, ap. Robles II, pp. 111-112). Cette interdiction se retrouve dans un roman italien de la fin du xve siècle sur Charlemagne. (*Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*, pp. 58-59; L. Gautier, *Les Epopées françaises*, t. III, p. 463.)

(64) L'homme intelligent du conte berbère est Elie ou Khidhr dans les légendes en arabe et en aljamiado de Temim ed Dâri (pp. 114-118) et dans le *Second Voyage d'Abou'l Faouaris*. (*Mille et un Jours*, p. 235.) Dans une légende tatare de Sibérie qui dérive de la même source, c'est Mohammed qui explique le sens de ces visions à Ali. (Radloff, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, t. IV, pp. 303-304 : *Les signes de la fin du monde*, légende recueillie à Karagai-Aoul chez les Tatars du cercle de Tobolsk.)

L'épisode de la chienne et de ses petits se trouve dans la version arabe, dans la version en aljamiado (p. 120) et dans la légende sibérienne (p. 303.)

Dans la version arabe, la version aljamiado,

(pp. 124-125), le *Second voyage d'Abou'l Faouaris*, p. 235, il est question de deux nuages au lieu d'un.

34. — L'INSCRIPTION MYSTÉRIEUSE.

(70) Cette légende paraît une altération de la tradition d'Embarka bent el Khass. Cf. De Colomb, *Exploration des K'sours du Sahara de la province d'Oran,* pp. 51-54; Trumelet, *Les Français dans le désert*, ch. VII, pp. 212-214. Cette tradition a été reproduite par H. Le Roux, *Au Sahara*, pp. 134-141 et j'ai signalé, dans la *Revue des Traditions populaires*, t. VII p. 219-222 les anachronismes et les plagiats qui y abondent.

36. — L'OISEAU MERVEILLEUX ET LE JUIF.

(77) Une version indienne, outre l'allusion de la *Brihat Kathamanjari*, a été recueillie dans le Pendjab : Deux frères, fils d'un roi, obligés de fuir leur belle-mère, apprennent d'un étourneau et d'un perroquet que celui qui mangera le premier oiseau sera ministre, et le second, roi. Après un assaut de générosité, le plus jeune mange l'étourneau, l'aîné le perroquet. Ils se

séparent par accident. L'aîné arrive dans une ville où l'éléphant du roi qui vient de mourir le désigne comme successeur de son maître. Le cadet, qui avait été tué par un serpent et ressuscité par une magicienne, arrive à une autre ville qu'il délivre du tribut humain payé à un ogre : en récompense, il doit épouser la fille du roi, mais il est évincé par les ruses d'un balayeur qui s'attribue le mérite de son exploit et le livre, pour être immolé, à des marchands qui attendaient un vent favorable pour s'embarquer. Quelques gouttes de sang obtiennent ce résultat. Il arrive à la ville où régnait son frère : la fille du premier ministre devient amoureuse de lui et l'épouse; après diverses aventures, il est reconnu par le roi son frère, grâce à sa manière d'arranger un bouquet. La princesse, qu'il avait méritée en tuant l'ogre et qui n'avait pas encore épousé le balayeur, devient la femme de son frère. (Steel et Temple, *Wide-awake Stories,* pp. 138-152, *Les deux frères.*)

Un conte des Saxons de Transilvanie reproduit, avec des altérations considérables, les principaux épisodes de celui-ci : Un homme, qui avait une femme et deux enfants, va chercher du bois pour les nourrir; il rapporte un oiseau qui chante merveilleusement. La nuit, il prend une escarboucle que l'homme vend à un Juif. Le lendemain l'oiseau en prend une autre. Le Juif offre de l'acheter, mais inutilement; il demande

alors de l'examiner et trouve écrit sous l'aile droite : Celui qui mangera mon cœur trouvera chaque matin trois pièces d'or sous son oreiller; sous l'aile gauche : Celui qui mangera mon foie deviendra roi à Rome. Le Juif prétend avoir lu que l'oiseau mourrait dans deux jours; mais il maintient le marché à condition que l'homme lui fera cuire l'oiseau. L'autre accepte; mais des deux enfants, l'un mange le cœur, l'autre le foie. Le Juif rompt le marché; le père furieux chasse ses enfants, après leur avoir coupé le petit doigt de la main gauche. Ils sont recueillis par un soldat, puis par la fille d'un roi; mais la présence des pièces d'or sous l'oreiller chaque matin, paraît étrange; le roi fait abandonner les enfants dans une forêt où ils se séparent; l'un va vers Rome, dont sept rois venaient successivement de mourir en un an. On a résolu d'élire le premier qui se présenterait à la porte, et c'est le fils du bûcheron, celui qui avait mangé le foie, qui est proclamé roi. L'aîné va dans une ville où il se marie; sa femme à qui il a raconté son histoire, lui fait prendre un vomitif : il rend le cœur de l'oiseau qu'elle avale, et comme elle a seule le privilège de trouver les pièces d'or, elle chasse son mari. Dans une forêt, il vient en aide à une sorcière qui lui donne une bride avec laquelle il peut changer en cheval tout ce qu'il veut. Alors il métamorphose sa femme, l'amène à Rome et la tourmente sans pitié, si

bien qu'on le condamne à mort. Il est conduit au roi, se fait reconnaître, lui raconte son histoire, désenchante sa femme et avec un vomitif lui fait rendre le cœur de l'oiseau qu'il avale; elle est punie de mort et les deux frères font venir leur père à qui ils pardonnent. (Haldtrich, *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen,* nº VI, p. 19, *L'oiseau rare.*) C'est à Grimm qu'Alexandre Dumas a emprunté le conte des *Deux frères* (*L'homme aux contes,* p. 160). Une version sibérienne a été recueillie à Saït chez les Tatars du cercle de Tiumèn, *L'oie.* (Radloff, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibirien,* t. IV, p. 477.)

Le cadre d'un conte arabe de Tunisie recueilli par M. Stumme, s'accorde avec celui du conte berbère, mais il est plus développé : ainsi l'oiseau merveilleux est acquis par échange contre un poisson; son possesseur trouve une émeraude qu'il vend, devient un riche marchand, part pour le pèlerinage, laissant avec ses deux fils sa femme qui est séduite par un Juif. Celui-ci veut faire tuer les deux enfants quand il sait qu'ils ont mangé le cœur et l'estomac de l'oiseau merveilleux, mais la servante chargée d'exécuter cet ordre, épargne ses jeunes maîtres, Ali et Mohammed. Chacun d'eux a des aventures différentes : celles du premier se rattachent au cycle de l'élève magicien qui se transforme en bête de somme

et se fait vendre au marché, puis reprend sa forme première tant que la bride n'est pas comprise dans la vente (cf. le conte arabe d'Égypte de Mohammed l'avisé). Quant à Mohammed qui avait acquis la science du langage des oiseaux, il s'attire la faveur du sultan qui le choisit pour son successeur. Il est rejoint par son frère Ali et le reconnaît en le tirant d'affaire; plus tard, c'est à lui que son père s'adresse pour se venger du Juif et de la trahison de sa femme. La conclusion est la même que dans le conte berbère (Stumme, *Tunisische Märchen,* t. I p. 57-65, t. II pp. 93-106).

Chez les Chelhas du Tazeroualt, on y a intercalé un autre conte dont on trouvera plus loin le semblable (*La pomme de jeunesse*). Un homme qui était un saint avait deux enfants qu'il nourrissait en vendant du bois. Un jour, il apporte un oiseau envoyé par Dieu. Cet oiseau pond un œuf (l'escarboucle du conte saxon) qu'il va vendre à un Juif : celui-ci, à son grand étonnement, lui offre d'abord cinquante, puis cent mithqals. Cela dure quelque temps jusqu'à ce que l'homme part en pèlerinage. Profitant de son absence, le Juif va trouver la femme du pèlerin et lui persuade de tuer l'oiseau pour le manger avec lui. Mais, tandis que leur mère est allée au bain, les enfants revenant de l'école et mourant de faim, mangent la tête et le cœur de l'oiseau. Le Juif, à son retour, s'en aperçoit et entre en

fureur. La femme, sur son conseil, ordonne à la servante de tuer les deux enfants et d'enlever de leurs estomacs ce qu'ils ont mangé. La servante les emmène dans le désert, mais n'a pas le courage d'exécuter cet ordre : elle rapporte à la maison la tête et le corps d'un oiseau qu'ils ont tué. Mais le Juif reconnaît la fraude, la servante est chassée, et il épouse la femme du pèlerin qu'il emmène chez lui. Les enfants se séparent. Mohammed, qui avait mangé le cœur, arrive à une ville dont les portes sont fermées pendant la nuit. Le lendemain, il est trouvé par les habitants et proclamé roi. Quant à son frère Hammed, il devient le héros d'un conte qui sera analysé plus loin et qui est étranger à celui-ci. De retour du pèlerinage, le père apprend que ses deux enfants ont disparu et que sa femme a épousé un Juif. Elle le repousse comme un inconnu quand il se présente à elle : il va se plaindre au roi Sidi Mohammed, son propre fils, qui reconnaît ses parents sans être reconnu d'eux. Il fait chercher son frère Hammed, raconte ce qui s'est passé et fait brûler le Juif et sa complice. (Stumme, *Märchen der Schluh von Taẓerwalt,* conte XV, *Histoire des deux garçons qui avaient mangé la tête et le cœur de l'oiseau et de Rhalia bint Manssor,* pp. 25-31, 119-131.) Cf. aussi une version syriaque très altérée de ce conte (il n'y a plus qu'un enfant) dans Lidzbarski *Die neuaramäischen Handschrif-*

ten, t. I p. 315-320; t. II p. 253-257). On remarquera, dans presque toutes les versions, le rôle odieux joué par le Juif. Une autre version, également très altérée, existe chez les Slaves du Sud (*Krauss, Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, t. I nº 39 p. 187 : *Transformations d'une mère et d'une fille en ânesses.*)

42. — Moitié de coq.

(91) Ce conte singulier est des plus répandus : aux rapprochements qui ont été cités, il faut joindre les suivants. Une version flamande, *Demi-Coq*, a été publiée par M. Em. K. de Bom (*Revue des Traditions populaires,* juillet 1888, p. 388-390); une version très incomplète a été recueillie près de Langres : il n'y est question que des secours fournis au coq par le loup, le renard et la rivière. (Morel-Retz, *Le coq et ses amis*, *Revue des Traditions populaires,* juin, 1895, p. 362.) Dans une version landaise, *Lou Hasan*, un coq trouve une bourse qui lui est enlevée par un « monsieur ». Il se met à sa poursuite et recueille, chemin faisant, un nid de guêpes, une lagune, un loup et un renard qui le délivrent successivement des canards, de la vache, du feu et du « monsieur ». Celui-ci est obligé de rendre la bourse. (Arnaudin, *Contes*

populaires de la Grande Lande, pp. 81-88.) Deux contes gascons ont le même sujet, mais dans l'un, il est très altéré : le coq se débarrasse des gens qui veulent lui voler une bourse d'or grâce aux mouches, aux frelons, aux ânes et aux bœufs qu'il transporte avec lui. (Bladé, *Contes populaires de Gascogne,* t. III, p. 231, *Le voyage du coq.*) L'autre version est plus fidèle, mais moins complète que la version landaise : le coq est secouru par le renard, le loup et la flaque d'eau qu'il emmène avec lui (au lieu de les évoquer, comme dans le conte berbère), contre la volaille, le bétail et le four. (Bladé, *Contes populaires de Gascogne*, t. III, p. 225, *Le coq et ses amis.*) A l'étranger nous trouvons une version brésilienne venue du Portugal : *O pinto pellado* (le petit poulet chauve). Il trouve en picorant un petit papier qu'il porte au roi. En route, il rencontre un renard, une rivière et un nerprun qu'il emmène avec lui. A la cour, le roi furieux le fait jeter dans le poulailler, mais le renard tue tous les coqs et les poules; le petit poulet doit ensuite être brûlé, mais il lâche la rivière entre lui et ceux qui le poursuivent; enfin, sur le point d'être pris, il se réfugie dans le nerprun qui lui fait un abri impénétrable avec ses épines. (S. Romeiro, *Contos populares do Brazil,* n° 14, pp. 13-14.) Un conte roumain présente des variantes assez importantes, quoiqu'il se rattache de plus près

au conte berbère : un vieillard et une vieille possèdent, le premier, un coq, la seconde, une poule. Furieux de ne pas avoir d'œufs, le vieillard renvoie son coq qui trouve en route une bourse renfermant trois pièces de trois pfennigs. Elle lui est enlevée par un seigneur qui passe en voiture avec plusieurs dames : le coq le poursuit de ses réclamations. Sur l'ordre de son maître, le cocher le jette dans le puits dont il boit toute l'eau, puis il recommence sa poursuite. A la maison du seigneur, celui-ci le fait lancer dans le foyer qu'il éteint avec toute l'eau qu'il a bue; puis parmi les bœufs et les vaches qu'il avale tous : ensuite dans le trésor que le coq vide complètement : enfin il lui rend la bourse. L'oiseau revient chez son maître, escorté de toute la gent emplumée et gros comme un éléphant : il rend dans la cour tout ce qu'il a avalé, volailles, troupeaux et ducats. La vieille veut en avoir autant avec sa poule, mais celle-ci ne lui rapporte qu'une petite perle de verre : alors sa maîtresse la bat jusqu'à ce qu'elle la tue. (Mite Kremnitz, *Rumänische Märchen*, conte IV, *Das Beutelchen mit zwei Dreiern*, pp. 42-48.)

43. — Le présent de la fée.

(94) Il semble qu'une tradition analogue sur le charbon devenu de l'or ait existé dans l'an-

tiquité et qu'il y soit fait allusion dans plusieurs passages de Lucien : « Notre trésor n'est pas du charbon » *Le Menteur d'inclination,* § 32). — « D'où vient tant d'or ? N'est-ce pas un songe ? Je crains de ne trouver que des charbons à mon réveil » (*Timon,* § 41). — « Tu m'as réduit mon trésor en charbon » (*Hermotimos,* § 70). — Cf. aussi *Le Navire ou les Souhaits,* § 26.

Cette transformation est, d'ordinaire, le prix d'un service : En Posnanie, trois Nixes qui habitent le lac des Saints (Heiligensee, près de Schleunchen) remplissent de balayures les bonnets de leurs trois danseurs qui les avaient reconduites dans leur palais de cristal. En revenant, deux d'entre eux jettent le présent, mais le troisième, mieux avisé, le garde et trouve chez lui que les balayures sont devenues de l'or. (O. Knoop, *Sagen und Erzählungen aus der Provinz Posen,* pp. 20-21.) A Frankenberg, une sage-femme est gardée huit jours chez les gnômes pour aider aux couches d'une de leurs femmes. Elle reçoit en récompense des balayures, et quand elle est rentrée chez elle, elles sont changées en or. (Lyncker, *Deutsche Sagen und Sitten in hessischen Gauen,* n° 71, p. 45-47.) Un conte bohême rapporté par Grohmann dans ses *Aberglauben aus Böhmen,* raconte que la Femme Sauvage donna à une bergère, après l'avoir fait danser pendant trois jours, des feuilles de bouleau qui se transformèrent ensuite en monnaie

d'or. (A. de Gubernatis, *Mythologie des plantes,* t. II, pp. 45-66.) Dans un conte vende, le soldat qui a prêté son épée au Nixe pour aller combattre sous les eaux, reçoit en récompense des charbons dans son havresac. Quand il est rentré chez lui, les charbons sont devenus de l'argent. (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche,* p. 124.) Dans un autre, un meunier jette le crottin du cheval qu'un petit homme lui avait laissé pour la location de sa barque; deux brins qui étaient restés sont transformés en or. (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche,* pp. 193-194). Pour récompenser un mineur qui les a conduits à un rocher du Broken, deux Vénitiens lui donnent deux fleurs jaunes. Quand il est rentré chez lui, il s'aperçoit qu'elles sont en or (Wrubel, *Sammlung bergmännischer Sagen*, p. 99). Dans les districts miniers du Hartz, ces Vénitiens sont confondus avec les gnômes. Une de leurs femmes étant sur le point d'accoucher, son mari va chercher une femme du pays pour l'aider. Celle-ci reçoit, en récompense, des charbons dans son tablier, avec avis de ne pas l'ouvrir avant d'être rentrée chez elle. La curiosité l'emporte; elle désobéit et, ne voyant que des charbons, elle les jette, sauf un qui reste dans un pli et est changé en doublon. Elle cherche, mais en vain, à retrouver les autres. (Wrubel, *Sammlung bergmännischer Sagen*, p. 106-107.)

Une légende suisse du canton de Berne se rapproche de cette version : une sage-femme appelée pour aider à la délivrance de la femme d'un nain des montagnes, reçoit en récompense des charbons dont elle jette une partie. A son retour chez elle, il se trouve que le reste était devenu des lingots d'or. (Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 23-24.) Dans un conte du Mecklenbourg, la dame Gaude (forme féminine d'Odin) donne à un charpentier qui a réparé sa voiture, des copeaux; l'homme n'en garde qu'une poignée qu'il trouve changés en or quand il est rentré chez lui. (Wägner et Mac Dowall, *Asgard and the Gods*, p. 103.) Près de Laffenau, dans une caverne du Bockstein, une sage-femme employée aux couches d'une femme de gnômes est renvoyée avec un bouquet de paille pour salaire. Elle la jette, mais quelques brins restent attachés après elle; revenue à la maison, elle s'aperçoit que c'est de l'or. Elle retourne chercher, mais en vain, ce qu'elle a jeté. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 53, pp. 42-43.)

Dans la plupart des traditions, il n'est pas question de service rendu; quelques-unes mentionnent la fleur-clef : un fabricant de paniers cueille une fleur magnifique et voit une muraille s'ouvrir et lui donner entrée dans un souterrain où il pénètre et où il ramasse en abondance des grains, des pois, de l'avoine, etc. Il sort en

oubliant sa fleur, bien qu'une voix lui crie : N'oublie pas le meilleur; et suivi par un chien noir, il verse tout le contenu du sac qu'il a rempli. Quelques graines, restées à son insu, deviennent des pois d'or quand il est rentré chez lui. (Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, pp. 66-67.)

Dans une légende de Prusse mise en vers par Thiele, un berger qui s'est aventuré dans le château de Tilzatis, un des héros fabuleux du pays, y est bien traité et en rapporte un petit panier plein d'herbes; de retour chez lui, il trouve que cette herbe est de l'or. (Becker, Roose et Thiele, *Litthauische und preussische Volkssagen*, p. 29.) Sur l'Altenberg en Saxe, un serpent merveilleux portant une couronne d'or sur la tête habite dans des ruines; des enfants qui y jouent trouvent des petits pois de toutes les couleurs. Une petite fille en met dans sa poche et se sauve par crainte du serpent : à la maison ces petits pois sont devenus de l'or. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 134, p. 196.) Dans un autre conte allemand, les petits pois sont remplacés par des écheveaux que jettent, sauf un, les enfants, qui les ont trouvés et qui se changent en or. (Leroux de Lincy. *Le Livre des Légendes* p. 99; F. Denis, *Le monde enchanté* p. 249-250). Dans une légende de Franconie, il y a double changement : le berger qui a reçu des pièces d'or « Kuppenfranchen » trouve ensuite

que ce ne sont que des pois, et les jette à l'exception de deux qu'il conserve par mégarde et qui redeviennent des ducats d'or. (Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, p. 54-55.) Un boulanger de Marbourg passant près d'une jeune fille blanche qui, au coucher du soleil, étendait sur le Ladenberg des grains pour les sécher, en prend une poignée, et, rentré chez lui, les trouve changés en grains d'or (Lyncker, *Deutsche Sagen und Sitten in hessichen Gauen*, § 126, p. 79); suivant une variante, c'est sur le Frauenberg que le boulanger trouve les grains merveilleux, mais sans voir personne. (Lyncker, *ibid.*, § 147, p. 92.) D'après un troisième récit, le boulanger est de Homberg et va à Mandorf; les grains sont placés près du Schlossberg. (Lyncker, *ibid.*, § 148, p. 93.) Le même récit existe dans le Luxembourg : le jour de la Saint-Jean, un boulanger va sur le Johannisberg; en chemin, il voit une servante ayant devant elle des toiles couvertes de blé magnifique. Il demande la permission d'en emporter et, ne recevant pas de réponse, il en prend une poignée. Peu après, il sent sa poche très lourde et s'aperçoit que les grains de blé sont devenus des pièces d'or : il veut revenir sur ses pas, mais ne retrouve plus la femme. (Gredt, *Sagenschatz des Luxemburger Landes*, § 404, p. 225.) Une aventure semblable arrive à un berger qui voit près de Boyneburg, entre Soutra et Netsa, une jeune fille faire

sécher des « *Knotten* » au soleil. (Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 127, p. 80.) Sur la route de Wiesensteig à Nellingen en Souabe, le fils d'un paysan, jouant près de son père, voit de magnifique coquilles d'œuf; il en met une paire dans sa poche; elles se transforment en or; mais ses recherches pour retrouver les autres sont vaines. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, § 135, p. 97.) Près de Wiesensteig également, un homme trouve un pot rempli de copeaux; il en prend quelques-uns et, rentré chez lui, s'aperçoit que ce sont des thalers à la couronne. Il retourne en toute hâte vers le reste, mais le pot a disparu. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 133, p. 96.) Une femme ayant pénétré dans les ruines du château de Trottenburg, au Nord de Rotenburg, sur le Hansberg, y rencontre une femme blanche qui lui fait signe de prendre autant de navets jaunes qu'elle voudra : elle obéit, et en rentrant chez elle, les voit transformés en or. (Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 134, p. 85.) Au milieu d'un marais, près de la route d'Attenhof, une jeune fille trouve une cassette pleine de « *Glucker* »; elle en prend deux qui deviennent de l'or. (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 136, p. 97.) A Königseggwald, il en est de même des noyaux de cerises qu'un porcher avait pris à poignées dans un vieux bahut et qu'il avait mis dans un sac pour ses porcs : ils deviennent des pièces de monnaie.

On recherche le bahut qu'on trouve vide. (Birlinger, *ibid.*, t. I, § 137, p. 98.) Une femme de Sonderbuch aperçoit sur sa route un feuillage extraordinairement vert; pour amuser ses enfants, elle en prend deux feuilles qui sont changées en or quand elle est arrivée chez elle. (Birlinger, *ibid.*, t. I, § 138, pp. 98-99.) Au lieu de feuilles, ce sont des coquilles et de petites pierres qu'une femme rapporte, dans la même intention, d'une prairie près des ruines du château de Falkenstein, non loin de Niederstein. (Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 150, p. 94.) Cette tradition est singulièrement modifiée dans un conte des Saxons de Transylvanie : un paysan qui va vendre du bois à la ville, rencontre un vieillard vêtu de gris qui lui conseille de ne pas vendre sa marchandise plus cher qu'un kreutzer. Le bûcheron obéit et finit par laisser son bois à un bourgeois qui veut lui donner en plus une pinte de vin. Mais celui qu'on tire est d'abord trouble, puis rouge de sang, enfin jaune d'or et très épais. On le verse dans le havresac du bûcheron qui en s'en revenant rencontre l'homme gris dans la forêt. Ce dernier lui explique que le vin trouble désigne sept années de famine; le vin rouge sept années de guerre sanglante; le vin jaune fera son bonheur. Rentré chez lui, l'homme dont sa femme se moque, trouve que le vin qui est dans son havresac a été changé en pièces d'or. (Haldtrich, *Deutsche*

Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen, p. 14-15, *Le bois à bon marché.*)

Quelquefois, ce sont des animaux qui sont ainsi transformés. Dans une légende suisse, un paysan de Lausenburg, revenant la nuit de Bâle, trouve au clair de la lune une masse de grenouilles; il en rapporte une demi-douzaine à sa femme. Quand celle-ci ouvre le sac, il renferme six pièces d'or. (Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 334-335.) Une femme de Schweinfurth était en train de piocher; à chaque coup de pioche, une grenouille sortait de terre, jusqu'à ce qu'elle s'écria : Qu'est-ce que c'est que ces sales grenouilles. Alors il n'en parut plus. Mais le mari en arrivant trouve des pièces d'or en place de grenouilles. (Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges,* p. 158-159.) Pour punir son mari paresseux, une femme de Marbourg jette sur son lit une assiette pleine de fourmis trouvée par elle près de leur jardin, dans la Habichtsthalgasse. Mais il arrive que ces fourmis sont changées en or. (Lyncker, *Deutsche Sagen,* § 152, p. 96.)

En général, ce sont des charbons et le grand nombre de légendes qui s'y rapportent peuvent se répartir en trois groupes : 1° Une servante, réveillée au milieu de la nuit, croit le matin venu et veut allumer son feu : tout est éteint dans la maison, mais voyant au dehors un feu allumé, elle va y chercher des charbons qui

s'éteignent quand elle est rentrée dans la maison. Elle ne peut en prendre que trois fois. Le lendemain, elle trouve ces charbons changés en or ou en argent. Cette légende est localisée dans une foule d'endroits : A Henkespech dans le Luxembourg, le feu est gardé par trois inconnus (Gredt, *Sagenschatz der Luxemburger Landes,* § 452, pp. 250-251), à Hohfels et à Kail (Gredt, *ibid.*, § 485, p. 267); à Tadler (Gredt, *ibid.*, § 493, pp. 265-266); à Jåspech, près de Dohl (Gredt, *ibid.*, § 853, p. 432); à Filsdorf (Gredt, *ibid.*, § 477, pp. 263-264); à Leichenberg (Gredt, *ibid.*, § 463, p. 258); à Medernach (Gredt, *ibid.*, § 1085, p. 585); dans la Hesse *Hessische Sagen,* § 129, p. 115); chez les Vendes (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen,* p. 207). A Reckingen, la servante ne prend que deux fois des charbons qui sont transformés le lendemain (Gredt, *Sagenschatz,* § 483, p. 261); à Mecher, il n'y a que deux gardiens au lieu de trois (Gredt, *Sagenschatz,* § 479, p. 264); dans un village luxembourgeois qui n'est pas nommé, sur la frontière belge, ils sont remplacés par un chien (Gredt, *ibid.*, § 464, pp. 258-259); de même près de Tadler (Gredt, *ibid.*, § 481, p. 265). En Poméranie et dans le Luxembourg, ce sont principalement les trésors enfouis par les avares qui brûlent ainsi mystérieusement pendant la nuit, gardés par leurs anciens propriétaires : près de Rosport, où les veilleurs

sont au nombre de trois (Gredt, *Sagenschatz*, § 461, pp. 257-259); à Wintringen (Gredt, *ibid.*, § 468, p. 260); près de Wiltz, c'est un trésor des Templiers qui brûle (Gredt, *ibid.*, § 480, p. 264); dans le cercle de Bütow, il n'y a qu'un seul gardien, noir et gigantesque (O. Knoop, *Volkssagen*, *Erzählungen, Aberglauben*, pp. 15-16); et à Rummelsberg (Knoop, *ibid.,* p. 108); à Weiherchen, près de Bus, le nombre des gardiens est de six à dix; mais pour que les charbons fussent changés en or, il fallait que celui qui les empruntait ne connût pas leur propriété merveilleuse (Gredt, *ibid.*, § 462, p. 258). L'histoire se complique quelquefois par la tentative que font les maîtres de la servante pour lui enlever ce qu'elle a trouvé : près de Rosport (Gredt, *ibid.,* § 1091, pp. 588-589); à Lauenburg, mais ils sont châtiés plus tard de leur vol qui ne leur porte pas bonheur (O. Knoop, *Volkssagen,* pp. 29-30); dans le Luxembourg, le brasier est gardé par cinq hommes qui obligent le maître de la servante à lui restituer l'argent (Gredt, *Sagenschatz*, § 475, p. 262). Dans un conte gascon, la servante est remplacée par un enfant qui, mourant de froid, va demander des charbons pour allumer son feu à un chef de seigneurs qui se chauffent sans mot dire près d'un brasier. Trois fois il en prend; trois fois ils s'éteignent quand il rentre dans sa cabane. Le lendemain les charbons sont deve-

nus de l'or. (Bladé, *Contes populaires de Gascogne*, t. II, p. 292, *Les Fils du Charbonnier.*)

2° C'est pour allumer une pipe que le héros de la légende veut emprunter du feu : à Byhlegure, un pêcheur (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, pp. 210-211), ou un gardien de chevaux (W. von Schulenburg, *ibid.*, pp. 211-212); un garçon de Henkespech (Gredt, *Sagenschatz des Luxemburger Landes*, § 452, p. 251); à Medernach (Gredt, *ibid.*, § 1085, pp. 585-586); près d'Echternach : les trois individus qui veillent auprès du feu sont trois charbonniers punis de leur insolence envers une sorcière (Gredt, *ibid.*, § 476, pp. 262-263); près d'Eschdorf : il y a deux veilleurs (Gredt, *ibid.*, § 1089, p. 586); près de Limpach, il y a quatre gardiens (Gredt, *Sagenschatz*, § 472, p. 261); de même à Bongert, avec cette différence que l'homme qui, au lendemain, a trouvé deux pièces d'or dans sa pipe à la place des charbons, revient à l'endroit où il avait vu le brasier et trouve encore une dizaine de pièces d'or (Gredt, *ibid.*, § 466, pp. 259-260). Quelquefois il n'y a pas de gardiens : près de Remich (Gredt, *ibid.*, § 1086, p. 586); près de Steinheim (Gredt, *ibid.*, § 1088, p. 586); près de Rosport (Gredt, *ibid.*, § 1031, pp. 587-588); à Monnerich (Gredt, *ibid.*, § 478, p. 266); à Johannisberg, près de la pointe de Kläppelchen (Gredt, *ibid.*, § 482, p. 265); à Kehlen (Gredt,

ibid., § 465, p. 259); à Wingertsberg, près de Staden (Wolf, *Hessische Sagen*, § 130, pp. 116-117); à Lœwenberg (Haase, *Sagen aus der Grafschaft Ruppin*, § 67, pp. 68-69). Dans une variante de Boxhorn, le religieux qui a vainement essayé d'allumer sa pipe aux charbons magiques, secoue son chapelet au-dessus d'un brasier qui se change en or, mais il se garde bien d'y toucher. Au matin tout a disparu. (Gredt, *Sagenschatz*, § 484, p. 267.)

3° Quelquefois, ce sont des charbons rencontrés par hasard et ramassés sans intention, comme dans l'aventure des deux enfants qui gardent des porcs et des oies près de Hundersingen, (Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 132, p. 96.)

A Urspelt, dans le Luxembourg, cette légende est devenue un conte plaisant. Quand on manquait de feu, on allait en chercher chez une vieille femme qui passait pour sorcière. Elle adressait force questions au solliciteur : si celui-ci ne répondait pas, à son retour chez lui, il trouvait les charbons changés en or ; mais cette métamorphose n'arrivait pas souvent, car généralement c'étaient des femmes qui venaient chercher du feu. (Gredt, *Sagenschatz*, § 487, p. 268.)

L'épisode du Kiffhaûser cité dans le t. I (p. 192) d'après Sommer, a été rapporté par Leroux de Lincy, *Le Livre des Légendes* p. 100-101 ; Denis, *Le monde enchanté*, pp. 250-251.

CINQUIÈME PARTIE

CONTES DIVERS

---

45. — La vieille et la mouche.

(96) Cf. une randonnée semblable au Brésil : Le singe à qui le barbier a coupé un morceau de la queue, reçoit en échange un rasoir qu'il remplace par une sardine, puis par une barrique de farine, une petite fille, une chemise et enfin une mandoline sur laquelle il chante ses aventures. (F. de Santa Anna Néry, *Folk-lore brésilien,* IIIe partie, ch. III, § I, *Le singe et la mandoline.*)

47. — Rencontre singulière.

(98) Cf. un conte gascon : *Les trois enfants* (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne,* t. II, p. 166); *L'homme aux dents rouges* (Bladé, *ibid.,* pp. 191-200). Dans une version en arabe

d'Algérie du conte des *Quatre fils de Nizar*, on retrouve quelques-unes de ces rencontres, mais l'explication diffère : les trois fils du marchand aperçoivent en route « un cheval au milieu d'un pâturage verdoyant où il y avait beaucoup de plantes : il semblait qu'il n'en eût jamais mangé, il était mort de maigreur. En continuant leur chemin ils voient « un étalon dans un terrain desséché où il y avait peu d'herbes; il était fort comme une montagne et semblait avoir passé quarante automnes dans le paradis ». Le cheikh Arif interprète ainsi ce mystère : L'étalon qui est très maigre au milieu d'un pâturage abondant, « c'est l'homme qui possède de grands biens et qui se dit : Si j'en dépense, je les dissiperai : il n'en dépense rien et tous les jours sa maigreur augmente jusqu'à la résurrection ». L'autre, « c'est l'homme dont les moyens d'existence sont peu considérables; s'il y a quelque chose devant lui, il se dit : J'en mangerai sur-le-champ et Dieu très haut me donnera ma subsistance ensuite ». Pendant toute sa vie, il est dans l'abondance et la prospérité, car il est content de ce que Dieu lui a donné. (R. Basset, *Les trois fils du Marchand et le cheikh Arif*, *Revue des Traditions populaires*, juillet, 1896, pp. 365-375). Dans un conte gascon, l'enfant envoyé par Dieu pour porter une lettre à la Vierge rencontre en cheminant à travers la mer un pré bon à faucher. Les bestiaux y étaient

maigres, secs. Il s'en alla loin, loin, loin, loin. Là, il trouva un pré si maigre qu'on y aurait ramassé du sel. Les bestiaux y étaient gras à lard. La Vierge lui expliqua que le pré où on aurait fauché l'herbe et où les bestiaux étaient si maigres représentait les mauvaises herbettes, et le pré si sec, les bonnes herbettes. (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. II, p. 166, *Les trois enfants*.) Une légende islandaise, qui a trait aux visions du paradis et de l'enfer, contient un épisode semblable : un prêtre rencontre, entre autres choses incompréhensibles, une riche prairie où deux béliers se battent à coups de cornes avec tant de fureur qu'ils ne mangent pas et sont misérables et maigres. Plus loin, sur une bruyère où il n'y avait que peu d'herbe et qui était presque couverte de sable et de pierres, deux agneaux étaient couchés comme deux frères et paraissaient aussi brillants et aussi gras que s'ils étaient dans la meilleure prairie. Les premiers représentent ceux qui ne sont jamais satisfaits, bien qu'ils semblent avoir tout en abondance; les seconds sont ceux qui sont bons et contents. (Maurer, *Isländische Volkssagen*, pp. 198-201.) On le rencontre aussi dans le *Niedrischu Widewuts*, épopée latavienne en 24 chants. Le chant XV, racontant le voyage de Widewut dans les enfers, lui fait voir un troupeau de vaches fort belles sur une prairie très maigre, et sur un

autre pâturage très gras, des vaches horriblement maigres : les premières sont les âmes des gens généreux; les secondes celles des avares (*Revue des Traditions populaires* t. XII, pp. 157-158.)

Le vieillard qui paraissait jeune, tandis que ses enfants semblent des vieillards est aussi un des personnages du conte arabe des *Trois fils du Marchand.* « C'est, dit-il à ceux qui le questionnent, parce que mes fils ont épousé de vieilles femmes; or quand un jeune homme dort deux heures avec une vieille femme, il perd la force d'une année, car elle la lui enlève et ne la lui rend pas; aussi je le leur ai défendu, mais ils ne s'en sont pas abstenus; quant à moi, je n'ai épousé que de jeunes femmes. » C'est cette explication que nous retrouvons, mais altérée, dans le conte zouaoua du *Marchand.* « Le vieillard est l'image d'un homme qui achète une honnête femme dans une honnête maison; l'enfant est l'image d'un homme qui achète une femme mauvaise dans une mauvaise maison. » (Rivière, *Contes populaires de la Kabylie du Jurjura,* pp. 164-167.)

Enfin la rencontre symbolique du bélier qui donne des coups de tête contre le rocher est expliquée dans le conte arabe de cette singulière manière : « Le bélier, c'est l'homme, et la roche, c'est la femme. L'homme passe toute la journée à crier fortement contre elle; quand la

nuit vient, il se couche près d'elle et s'endort à ses côtés, car la femme lui enlève tous ses soucis. » Dans le conte zouaoua du *Marchand*, le mouton qui frappait le rocher avec ses cornes signifie l'ancien temps où les mauvaises familles régnaient sur les bonnes, ou les hommes corrompus commandaient aux honnêtes gens. On voit que ce symbole est susceptible des interprétations les plus diverses.

52. — Les trois voleurs.

(104) Le même récit se trouve dans le *Ci nous dit*. Les « varles » sont au nombre de quatre et trouvent une pierre d'or qu'ils veulent partager après leur déjeuner. Deux vont chercher du pain qu'ils empoisonnent et sont tués à leur retour par les deux autres qui meurent ensuite empoisonnés et la pierre d'or demeure sans maître. (P. Paris, *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, t. IV, pp. 83-84.)

54. — Le roi et sa famille.

(107) L'original de cette légende paraît être le roman ébionite des *Reconnaissances* dont S. Clément, son père, sa mère et ses frères sont

les héros, cf. Migne, *Patrologia græca*, t. I, col. 1201-1454; Ulhorn, *Die Homilien und Recognitionen des Clemens Romanus;* Langen, *Die Klemansromane;* Schliemann, *Die clementinischen Recognitionen*, et la version syriaque ap. P. de Lagarde, *Clementis Romani recognitiones Syriace;* Migne, *Dictionnaire des légendes du Christianisme*, p. 299, note. A la fin du moyen âge, nous trouvons cette histoire dans la *Gesta Romanorum*, rattachée au cycle des légendes qui ont Trajan pour héros. Un de ses officiers, nommé Placidus, est converti au christianisme de la même manière que S. Hubert, par l'apparition d'un cerf merveilleux; il prend le nom d'Eustache; sa femme et ses fils se convertissent également sous les noms de Theosbita, de Theosbitus et d'Agapitus. Pour fuir la peste, ils émigrent en Égypte : le maître du navire s'éprend de Theosbita et la garde de force : Eustache et ses enfants sont débarqués : pendant qu'il veut leur faire passer successivement un fleuve, un loup emporte celui qu'il avait laissé sur le bord; il veut aller le délivrer, un lion enleva l'autre. Des bergers font lâcher prise au loup, des laboureurs au lion : les enfants sont élevés ensuite sans se connaître, leur père devient berger pendant quinze ans. Au bout de ce temps, l'empereur se rappelant les services de Placidus, envoie des officiers à sa recherche; ils sont reçus chez lui et le reconnaissent à une

cicatrice à la tête. Il reprend les fonctions qu'il avait occupées et fait faire des levées : parmi les recrues se trouvent ses deux fils qui se distinguent à la guerre. Logés chez leur mère que son ravisseur avait renvoyée, ils se racontent une nuit leurs aventures, se reconnaissent et sont reconnus de leur mère qui les avait entendus. Celle-ci va trouver leur général qui n'est autre que son mari, le reconnaît, se fait reconnaître de lui, ainsi que leurs enfants. Revenus tous à Rome et refusant de sacrifier aux faux dieux, ils sont brûlés par ordre de Hadrien, successeur de Néron (*sic*). *Gesta Romanorum*, ch. cx, pp. 444-451. *De errantium mirabili revocacione et afflictorum pia consolacione; Violier des histoires romaines*, ch. xcvii, *De la merveilleuse revocacion et piteuse consolacion des affligés*, pp. 253-265 et p. 253, note 1.

Un épisode de la version latine existe dans un conte tibétain : une femme, déjà mère d'un enfant, part avec son mari Gautama pour faire ses couches dans sa famille. En route, elle est prise des douleurs de l'enfantement. Son mari qui s'est éloigné, meurt de la morsure d'un serpent; elle se trouve abandonnée avec un enfant qui vient de naître et l'autre qui est plus âgé. Tandis qu'elle dépose le premier sur le bord d'une rivière pour faire passer l'aîné; il est enlevé par un chacal; elle pousse des cris, son autre fils croit qu'elle l'appelle et se

jette à l'eau où il se noie : quand elle parvient à faire lâcher prise au chacal, elle trouve que l'autre enfant est mort. C'est un des nombreux malheurs qui lui arrivent avant qu'elle ne se convertisse au bouddhisme. (Schiefner, *Tibetan Tales,* pp. 222-223 et p. 216.)

La légende de S. Eustache, dont les actes grecs furent publiés par Combefis en 1660, avait déjà fourni en 1618 un sujet de tragédie à Boissin de Gallardon et en 1673 d'une pièce latine au jésuite Pierre Labbé qui fut successivement recteur des collèges d'Arles, Grenoble et Lyon. Cette légende a passé dans la littérature du colportage sous forme d'un cantique publié à Tours, s. d., in-18 et analysé par Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, t. II, pp. 209-215. Le récit des *Gesta Romanorum* est identique dans Jacques de Voragine, *Legenda aurea*, ch. CLXI, éd. Grœsse, pp. 712-718, *De sancto Eustachio.* Il existe en Zouaoua, une version assez différente pour les détails, mais qui paraît bien dériver de la même source que la version des K'çour. Un bûcheron a du mal à gagner sa vie et celle de sa famille; sa femme lui persuade de la teindre en négresse pour qu'elle l'aide dans son travail en vendant des cardons. Un Mzabi l'attire sur son bateau sous prétexte de lui en acheter et l'enlève malgré elle. Le mari se met en route avec ses deux enfants. Arrivé au bord d'une rivière il passe

l'un d'eux, mais il est entraîné par le courant quand il va chercher l'autre. Plus loin, il parvient à sortir de l'eau, mais il ne trouve plus ses fils. En marchant à l'aventure, il arrive à une ville dont les habitants le prennent pour roi, le leur venant de mourir depuis peu. Les deux enfants, qui sont allés l'un à l'est, l'autre à l'ouest, deviennent qadhis et leur réputation les fait appeler en cette qualité à la cour de leur père sans qu'ils se reconnaissent les uns les autres. Le Mzabi qui avait enlevé la femme arrive sur son bateau; le roi l'invite à passer la nuit au palais et envoie les deux qadhis pour veiller sur le bateau. Pendant la nuit, ils se racontent mutuellement leur histoire et trouvent qu'ils sont frères. Le lendemain, leur mère qui les a entendus et reconnus, feint de vouloir se plaindre d'eux : le Mzabi la mène chez le roi à qui elle fait connaître ses aventures et celles de ses fils. Le prince reconnaît sa famille et le ravisseur est brûlé. (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie*, conte IX, *Le bûcheron et le Mozabite*, pp. 119-127.) Plusieurs traits de ce conte berbère se trouvent dans un conte syriaque : une femme voyage avec son mari et ses deux enfants : la Providence les nourrit pendant deux jours d'une façon merveilleuse jusqu'à ce qu'ils font halte près d'une caravane dont le chef, séduit par la beauté de la femme, la fait enlever. L'homme

resté seul avec ses enfants, les vend au roi de la ville voisine, il entre ensuite au service d'un autre roi qui fait la guerre au premier et le bat, les enfants qui ne se connaissent pas, sont pris et deviennent les serviteurs du vainqueur. Celui-ci se fait un jour raconter par le père ce qui lui est arrivé. A ce moment arrive une caravane dont le chef demande au roi deux gardiens. Il envoie les deux jeunes gens qui se reconnaissent en se racontant leur histoire et sont reconnus par leur mère, jadis enlevée par le chef de la caravane qui est un Juif. Celui-ci les surprenant va se plaindre au roi devant qui tout le monde comparaît. Chacun fait le récit de ses aventures, la reconnaissance générale a lieu et le Juif a la tête tranchée. (Lidzbarski, *Die neuaramäischen Handschriften,* t. I, pp. 154-160; t. II, pp. 108-113, *La femme enlevée.*)

57. — Beddou.

(113) C'est ainsi que dans le *Persan* de Plaute, un des noms que prend Sagaristion, l'esclave déguisé en étranger, est : *Quodsemalarripidès Nunquampostereaddidès* (ce qu'il a pris une fois ne le rendant jamais).

(116) Cf. Vernes d'Arlande, *En Algérie, à travers l'Espagne et le Maroc*, pp. 300-301. Un

Arabe assassine son ami sous un olivier pris à témoin par la victime. Quelques années après il trouve qu'à cette place a poussé un cep portant des raisins magnifiques qu'il va offrir au sultan de Stamboul. Quand il découvre son offrande, il trouve à la place la tête de son ami. Son crime est découvert et il est condamné à mort. Cf. un conte des Hoouâra du Maroc : *Les deux amis* (ap. Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Hoouâra,* nº XI), et les rapprochements indiqués par Monseur, *L'os qui chante Bulletin de Folk-lore,* t. I, pp. 90-150; 39-51 ; t. II, pp. 219-242 ; A. de Cock et J. Karlowiez, *ibid.*, pp. 245-251.

SIXIÈME PARTIE

POÉSIES, CHANSONS, ÉNIGMES, PROVERBES

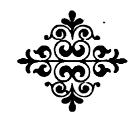
---

62. — ENIGMES.

Enigme 11. Cf. en chelha du Tazeroualt : Il est blanchi et n'a pas de porte. (Stumme, *Elf*

Stücke im Šilha-Dialekt von Taẓerwalt, XI, *Enigmes*, n° 5.) De même chez les Hoouara du Maroc (Socin et Stumme, *Der Dialekt der Hoouara*, n° xx, énigme 4).

Enigme 12. Cf. en Saho : une grande peau que Dieu a allongée ? — Le ciel. (Reinisch, *Die Saho-Sprache*, ch. iv, p. 309, énigme 22.)





NOTES
DE LA SECONDE SÉRIE

PREMIÈRE PARTIE

FABLES ET CONTES D'ANIMAUX

---

64. — LA GRENOUILLE ET LA TORTUE.

(127) Communiquée à Ouargla en 1885 par El Hadj Salah. Le texte et la transcription ont été publiés dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'O. Rir'*, pp. 136-138.

(128) Outre la version dans le dialecte des

B. Menacer, qu'on trouvera à la suite de celle-ci, il en existe une troisième version berbère, (Zouaoua) publiée par M. Belkassem ben Sedira (*Cours de langue Kabyle,* p. 228). Il faut y joindre une recension en dialecte arabe d'Algérie, recueillie dans le département d'Oran et publiée par M. Delphin (*Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, pp. 113-120). La version zouaoua est très altérée : la tortue est supprimée; il ne s'agit que de deux grenouilles qui se disputent; le rouge-gorge ne parvient pas à ramener la fugitive; le serpent y réussit, mais dévore les deux grenouilles. Dans la version arabe, nous retrouvons la tortue et la grenouille qui se brouillent à la suite d'une tentative pour se procurer de la viande. Les animaux qui interviennent pour rétablir la paix sont : l'âne, (comme à Ouargla), le cheval, la poule (à Ouargla, le coq) et enfin le serpent (comme en zouaoua et chez les B. Menacer) : en revenant près de la tortue, celle-ci lui reproche quelques difformités (ce qui amène la brouille à Ouargla); finalement, elles se réconcilient. Le dénouement, comme on le voit, diffère de celui des recensions des Zouaoua et des B. Menacer qui me paraît plus proche de la rédaction primitive où, selon toute probabilité, le serpent devait dévorer la grenouille.

En berbère, *Tortue* est du masculin et *Grenouille* du féminin. J'ai dû conserver les noms

des animaux, bien que tous deux soient du féminin en français.

65. — La tortue, la grenouille et le serpent.

(129) Conté à Cherchel en 1887, par Si Moḥammed 'Abdi. J'ai publié le texte berbère et la transcription dans mes *Textes berbères en dialecte des B. Menacer*, p. 5.

66. — La gueule-tapée, la hyène et le lion.

(130) Conté à Saint-Louis du Sénégal par le Trarza Aḥmed Saloum, en 1888. Le texte est inédit.

67. — Le chat et le vieux rat.

(131) Le texte de cette fable a été publié dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 183-184.

(132) Cf. une fable semblable dans Nicole Bozon, *Contes moralisés*, n° 50 : *Quod consortium divitum a pauperibus sunt fugienda* (*Le Chat et les trois Souris*), pp. 68-69.

68. — Le hérisson, le chacal et le lion.

(133) Le texte et la transcription de ce conte communiqué en 1885 à Ouargla par Moḥammed b. Aḥmed ben Sa'demou, ont paru dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab,* pp. 139-144.

(134) Sur le nombre des ruses, cf. note 2, t. I, pp. 131-134. Il est probable que c'est à ce conte que fait allusion un vers d'Archiloque : Le renard sait beaucoup de choses, mais le hérisson n'en sait qu'une. (Lersch et Schneidewin, *Corpus paræmiographorum græcorum,* I, 147, 68 et notes; II, 47, 69; 619, 60.) Dans un conte finnois composé de divers éléments, le renard rencontre le chat : celui-ci ne possède qu'une ruse qui est de sauter sur un arbre : le renard en a cent, grâce auxquelles il se vante de ne pas craindre l'ours. Mais, près d'être dévoré par celui-ci, il discute avec lui, ce qui oblige l'ours à ouvrir la bouche et le renard s'échappe. (Emmy Schreck, *Finnische Märchen,* l. II, ch. 1, 5e aventure; *Le chat et le renard,* pp. 193-195.) La cinquième des *Fabulae extravagantes* (Steinhöwel, *Aesop.* f. 85, *De vulpe et catto; Von dem Fuchs und der Kaczen*) s'accorde avec la première partie du conte finnois. Dans le *Froschmäuseler* de Rollenhagen, Murner (le

chat) devient le compère de Reinick et lui révèle son unique ressource. Reinick la *méprise et se vante d'en avoir un plein sac* (l. I, IIᵉ part. ch. VI, pp. 93-101). Dans un conte arabe de Mossoul, deux renards, l'un juif, l'autre chrétien, se rencontrent et font route ensemble. Le premier se vante d'avoir douze ruses; le second n'en a que deux et les a laissées à la maison. (Socin, *Der arabische Dialekt von Mosul und Mardin, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* 1882.) Un conte grec, *La renarde et le hérisson,* publié par Hahn (*Albanesische Märchen,* t. II, nᵒ 91, p. 103), a le plus de rapports avec la première partie de celui-ci. Cf. aussi Nicole Bozon, *Contes moralisés*, nᵒ 116 : *Quod Sancta crux bonis est refugium Christianis* (*Le renard et la colombe*); Regnier, *Apologii Phædrii*, Paris I, f. 28, *Catus agrestis et vulpes;* Voigt, *Kleinere lateinische Denkmäler der Thiersage*, App. f. 3, *De catto et vulpe,* p. 148; Le Noble, *Fables et Contes,* fab. XXIV, p. 91, *Du Chat et du Renard;* A. Certaux, *Le Chacal et le hérisson* (*Revue des traditions populaires,* juillet, 1888, pp. 388-390); C. Lebeau, *Carmina,* l. III, *Caper et Vulpes,* pp. 112-113.

La précaution du hérisson, de vérifier de temps à autre s'il pourra sortir de la haie, et la négligence du chacal qui est près d'en devenir la victime sont deux traits d'un conte chelḥa en dialecte du Tazeroualt : *Histoire du loup,*

du hérisson, et du maitre du jardin (H. Stumme, *Elf Stücke,* pp. 9 et 20), d'un conte du Doubs (Roussey, *Contes populaires recueillis à Bournois* p. 24) et d'un conte landais (Arnaudin, *Contes populaires recueillis dans la Grande Lande, Le renard et le loup,* pp. 124, 280). Dans un conte arabe des Hoouara du Maroc, qui se rapproche beaucoup de celui-ci, le hérisson emmène un chacal dans une vigne où ils se régalent de raisin. Le premier prend la même précaution à laquelle ne songe pas son compagnon et quand il veut fuir, il se trouve arrêté. Sur le conseil du hérisson, il fait le mort : le maître du jardin le prend par la queue dont il lui reste un morceau dans la main et le jette de l'autre côté (Socin et Stumme, *Der Dialekt der Houwara*, conte XV, *Le hérisson et le chacal*).

Sur le chacal qui fait le mort pour sauver sa vie, cf. t. I, pp. 144-146 : dans un conte finnois qui se rapproche beaucoup de l'épisode tel qu'il se trouve dans le *Roman de Renart,* c'est pour s'emparer du corbeau et se venger du conseil donné au canard sauvage, mais il se laisse duper par sa victime. De même en nouba, dialecte fadidjà. (Reinisch, *Die Nuba-Sprache,* t. I, pp. 216-218.)

Un conte ossète du Caucase, *Le renard rusé*, (*Le renard et le loup*, épis. 3 et 4) a le plus grand rapport avec l'épisode de la rencontre du

chacal et du lion, Schiefner, *Ossetische Thiermährchen* (*Mélanges asiatiques de l'Académie impériale de Pétersbourg*, t. V, p. 201).

Dans le même conte, le renard emploie la ruse pour se dérober au loup qui peut le reconnaître à sa queue absente. En le poursuivant, le loup a failli l'attraper, mais il n'a pu arracher que la queue : son ennemi persuade aux autres renards qu'en laissant pendre leurs queues dans l'eau, ils prendront du poisson, mais la rivière gèle et quand ils veulent se sauver, ils sont obligés d'abandonner leurs queues. Le loup, déçu de ce côté, bâtit un pont avec des soies de porc et déclare que celui qui y tombera est son ennemi. C'est, en effet, le coupable qui est précipité dans l'eau, mais il revient avec un poisson entre ses pattes et prétend que c'est pour le prendre qu'il s'est précipité dans la rivière. (A. Schiefner, *Zwei ossetische Thiermärchen*, pp. 196 et suiv.) Le conte arabe de Mossoul (Socin, *Der arabische Dialekt*, *Zeitschrift der deutsch. morg. Gesellschaft*, 1882, pp. 7-9) et le conte berbère du Tazeroualt (*Histoire du loup, du hérisson et du maître du jardin*) nous montrent le renard employant contre ses frères la même ruse que dans le conte de Ouargla. Dans le conte arabe des Hoouara cité plus haut (*Le hérisson et le chacal*) le premier, pour rendre les autres chacals pareils à son ami dont la queue a été arrachée et dépister ainsi les recherches de

l'homme, les emmène battre son blé, et à leur insu, les attache deux par deux par la queue. Il les effraie ensuite en leur annonçant l'arrivée des chevaux et des lévriers et ils s'arrachent la queue en voulant se séparer.

On trouvera plus loin les mêmes épisodes dans un conte de Bougie : *La panthère, le chacal et le hérisson* (n° LXIX).

69. — La panthère, le chacal et le hérisson.

(135) Le texte de ce conte (Ms. de la Bib. Nat. fonds berbère, n° 1) est inédit.

70. — L'homme des O. Daïman et le Chacal.

(136) Conté à Saint-Louis du Sénégal en 1888 par Aḥmed Saloum. Le texte de ce conte est inédit.

71. — Le coq et le chacal.

(137) Le texte de ce conte, recueilli à Tougourt en 1885, a été publié avec une transcrip-

tion dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 181-183.

(138) Cf. pour les rapprochements le t. I, pp. 146-147. Il faut y joindre Belkassem ben Sedira, *Cours d'arabe vulgaire*, n° 10. Une traduction de l'arabe a été publiée sans indication d'origine par Cardonne, *Nouveaux mélanges de littérature orientale*, t. I, p. 75; Pogge, *Facetiæ*, t. I, n° 79, *De Gallo et Vulpe;* Caxton, *The fables of Aesop,* t. II, p. 307 (trad. de Pogge), f. VII, *The Fox, the Cock and the Dogges;* Rothe, *Les romans du Renard*, pp. 127-128; Nicole Bozon, *Contes moralisés,* n° 61, *Quod in solo Christo spes nostra est figenda* (*Le Gopil et la Colombe*); Marie de France, *Œuvres*, t. II, f. 52, *Dou Coulon et dou Gourpill;* Regnier, *Apologi Phædrii*, part. II, f. 23, *Gallus et Vulpes*; *Niederdeutscher Aesopus*, f. 7, *Le Coq et le Renard;* Habert, *Le Coq et le Renard* (*Annales poétiques,* t. V), reproduit par Merlet, *Origines de la littérature française,* t. I, pp. 515-519, par Delboulle, *Les fables de La Fontaine,* pp. 36-39, et par Soullié, *La Fontaine et ses devanciers*, pp. 222-224; ce dernier l'attribue à Guillaume Guéroult; Haudent, *Fables,* 1re partie, f. 36, *D'un Coq, d'un Chien et d'un Regnard; Sermones convivales*, t. I, p. 121; Guichardin, *Detti e fatti notabili*, p. 222, *Il Cane ed il Gallo;* Benserade, *Quatrains*, n° 130; Braga, *Contos tradicionães*, t. II, n° 248, *A Raposa e o Gallo;* Schlei-

cher, *Litauische Mærchen*, p. 100, *Der Sperling und der Kater;* Campbell, *Popular tales of the West Highlands* t. I, p. 277 Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, n° XCVII, 2 pp. 369-370. Cf. sur cette fable : Robert, *Fables inédites*, t. I, p. 146; Regnier, édition des *Fables* de La Fontaine, t. I, p. 175; Jacobs, édition des *Fables* de Caxton, t. I, pp. 76-77, où il croit reconnaître le sujet de notre fable dans un bas-relief de Barhut dans l'Inde. Deux versions en zouaoua ont été publiées par M. Belkassem b. Sedira, *Cours de langue Kabyle*, l'une (n° LXXXIV, p. 68), traduite de l'arabe, l'autre (n° CIII, p. 87), d'après La Fontaine.

72. — LE CHACAL, LE HÉRISSON ET LE LÉVRIER.

(139) Le texte de ce conte, communiqué à Ouargla en 1885, par Moḥammed ben Aḥmed ben Abou Bekr ben Sa'demou, a été publiée avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 155-156.

(140) Le trait du chien caché dans un sac et donné pour un agneau se rencontre dans un conte litvanien : *Le renard* (Schleicher, *Litauische Märchen*, pp. 8-9).

73. — LE LION, LE CHACAL, LA HYÈNE ET LE MULET.

(141) Le texte de ce conte, recueilli à Mélika (Mzab) en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 122-124.

(142) La première partie de ce conte est une variante de la fable bien connue : *Le Loup, le Renard et le Cheval*, et aussi *Le Cheval et le Loup ;* une version en dialecte zouaoua a été traduite par le P. Rivière, *Contes populaires de la Kabylie du Jurjura*, p. 141, *Le Mulet, le Cheval et le Lion*. Une variante, jointe à une autre fable (*La généalogie du Mulet*), a été recueillie chez les Beni Jennad, cf. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, n° XVIII, *Le Lion, le Chacal, le Mulet et l'assemblée des animaux*. Elle a passé sans doute aux Berbères par l'intermédiaire des Arabes. Cf. *Fables ésopiques*, éd. Halm, n°s 334 et 334 b, *L'Ane et le Loup ;* Gabrias, *Quatrains*, n° 38, *Le Loup et l'Ane ;* Babrios, *Fables*, f. 122, *L'Ane et le Loup* ; Romulus, *Fables*, l. III, f. 2, *Le Lion et le Cheval* (ap. Hervieux, *Les Fabulistes latins*, t. II), Romulus de Vienne, I (*ibid.*), f. 40, *Le Lion et le Cheval ;* Romulus de Vienne II,

(*ibid.*), f. 41, *Le Lion et le Cheval;* Romulus de Berlin (*ibid.*), f. 41, *Le Cheval et le Lion;* Romulus d'Oxford (*ibid.*), f. 32, *Le Lion et le Cheval; Phædrianæ fabulæ* (ms. de Wissembourg, *ibid.*), l. III, f. 2, *Le Lion et le Cheval;* Romulus de Nilant (*ibid.*), l. III, f. 9, *Le Lion trompé et gravement blessé par le Cheval;* Al. Neckam, *Novus Aesopus* (ap. E. Duméril, *Poésies inédites du moyen âge*), f. 24, *Le Lion et le Cheval;* Aphthonios, *Apologi*, f. 9, *L'Ane ;* Gidel, *Étude sur la littérature grecque moderne*, p. 341 ; Vartan, *Fables arméniennes*, II, *Le Loup et le Renard;* Jacques de Vitry, *Exempla*, n° CLII, p. 67, *Le Lion et le Cheval;* Voigt, *Ysengrimus*, p. LXXIII; Decourdemanche, *Fables turques*, 84, *Le Cheval et le Loup; Roman de Renart* (éd. Martin), branche XIX, t. II, pp. 248-250; Le Clerc de Troyes *Le Roman du Renard contrefait*, pp. 156-160, *Le Loup, le Renard et la Jument* Ruiz de Hita, copla 288, *Exiemplo del Leone e del Caballo; Lyoner Ysopet*, f. 44, *Le Lion et le Cheval;* Burckhard Waldis, *Aesopus*, l. I, f. 32, *Le Cheval et le Lion;* Steinhöwel, *Aesop*, f. 42, *De Equo et Leone; von dem Löwen und dem Pferd; de Leone et Equo;* f. 81, *Von dem Mul, Fuchs und Wolff, De Mulo, Vulpe et Lupo* (*Fabulæ extravagantes*, 1); f. 90, *De lupo pedente* (*Fabulæ extravagantes*, 10); f. 64, b. *Von dem fartzenden Wolff;* Hans Sachs, IV, 3, 24. *Le Loup orgueilleux;* Hagedorn, l. II, f. 26, *Le Loup et le Cheval;*

Boner, *Der Edelstein*, f. 50, *Le Loup et le Cheval ;* G. Biaggi, *Le Novelle antiche* (Gualteruzzi, n° 94 ; Borghiniane, n° 91 : *Le Renard et le Mulet*) ; D' Ancona, *Le Fonti del Novellino*, Testo Gualteruzzi, n° 94, *Qui conta della Volpe del Mulo ; Romania,* t. III, 1874, p. 184 ; Mone, *Anzeiger*, 1836, t. V, p. 452, *Le Renard et la Mule ;* Corrozet, *Fables d'Ésope*, 32, *Du Lyon et du Cheval;* Regnier, *Satires,* l. III ; Robert, *Fables inédites,* t. I, p. 319 ; Kirchhof, *Wendunmuth,* éd. Oesterley, VII, 43 ; Guillaume le Noble, *Contes et fables,* t. I, 71, *Du Cheval et du Loup ;* La Fontaine, *Fables,* l. V, f. 8, *Le Cheval et le Loup*, l. XII, f. 17, *Le Renard, le Loup et le Cheval ;* Le Jay, *Bibliotheca rhetorum* II, 148 ; Desbillons, *Fabulæ æsopiæ,* l, V, f. 21, *Le Loup et le Mulet ;* Lebeau, *Carmina* (l. III), pp. 116-117, *Equus et Lupus ;* Léger, *Contes slaves*, n° XVIII, *Le Loup nigaud,* conte petit-russien ; Hins, *La Russie dévoilée au moyen âge*, p. 48, *Le Loup pauvre ;* Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven,* t. I. 1, *Le Loup devenu ermite* ; Hahn, *Griechische und Albanesische Märchen*, t. II, n° 92, *Le Loup, la Renarde et l'Ane ;* Haldtrich, *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen*, n° 106, *Le Loup et la Jument ;* Haupt et Schmaler, *Wendische Volkslieder*, II, 161, *Le Loup et la Jument* ; Kühn, *Märkische Sagen und Märchen*, p. 299, *Le sot Loup ;* Dunlop-Liebrecht, *Ges-*

chichte der Prosa-Dichtung, pp. 254, 539; Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne,* n° 114, *Le Pot de beurre*, *II.*

La ruse du chacal qui se revêt de la peau du lion se retrouve dans un conte bantou, dont le héros est un lièvre : cf. E. Jacottet, *Contes des Bassoutos*, I, *Le petit lièvre*, pp. 22-23, Casalis, *Les Bassoutos,* pp. 366-370.

74. — La hyène et le chacal.

(143) Le texte inédit de ce conte m'a été communiqué en 1888 à Saint-Louis du Sénégal par Aḥmed Saloum.

75. — Le lion, le chacal et la hyène.

(144) Le texte de ce conte, recueilli en 1885 à Touggourt, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab,* pp. 175-178.

(145) Cf. pour les rapprochements le t. I, pp. 225-226. Au premier groupe (*le Lion, le Chacal et le Loup*), il faut ajouter les versions arabes suivantes : Aḥmed ech Chirouâni, *Nefḥat el Yemen,* p. 55; *Raoudhat el akhiâr*, ap. Arnold, *Chrestomathia arabica,* IIIe partie, n° 7, p. 36,

d'où elle a passé en nouba, dialecte de Dar el Mahass (Reinisch, *Die Nuba-Sprache,* t. I, p. 248; Ibn el Djouzi, *Kitâb el Azkiâ*, ch. XXXIII, p. 189); une version arabe, sans indication d'origine a été traduite par Cardonne, *Nouveaux mélanges de littérature orientale,* t. II, p. 60. Elle existe en somali, cf. Schleicher, *Die Somali Sprache*, t. III, pp. 6-7. *Le Lion*, *la Hyène et le Chacal;* en turk : Aḥmed ibn Hemdem, *'Adjaïb el Meâser* pp. 98-99, d'après Abou'l Faradj Mèâf ben Zakarya en Nahrevâni *: Le Lion, le Loup et le Chacal;* en espagnol, *Libro de los Gatos,* ch. XV, *Enxemplo del leon, del lobo et de la gulpeja*, emprunté à Eudes de Cheriton, f. 20 : *De leone et lupo et volpe venatoribus.* En Occident, nous la rencontrons aussi dans Jacques de Vitry, *Exempla,* § 158, p. 69; Étienne de Bourbon, *Anecdotes historiques*, § 376, p. 333; *Romuleæ fabulæ rythmicæ* (ap. Hervieux, *Fabulistes latins*, t. II), l. I, f. 6, *De leone*, *bubalo et lupo;* Romulus de Bruxelles (Hervieux, *ibid.*), f. 6, *De Leone;* Abstemius, *Hecatomythium alterum,* f. 186; Faerne, f. 2, *Leo*, *Asinus et Vulpes;* Camerarius, *Historia vitæ fortumque Aesopi*, p. 106; Bromyard, *Summa prædicantium*, E. VIII, 28; *Roman de Renart*, XVIe branche, par Pierre de S. Cloud (éd. Martin, t. II, pp. 187-196); *La compagnie Renart*, ap. Robert, *Fables inédites*, t. I, pp. 32-34; Benserade, *Quatrains*, n° 163; Haudent, 1re partie, *D'un*

Lyon, d'un Asne et d'un Regnard; Corrozet, f. 64, *Du Lyon, de l'Asne et du Renard;* Robert Messier, *Sermons latins*, fol. 105, col. 2, cité par Guillaume, *Recherches*, p. 78; Guichardin, *Detti e fatti notabili*, p. 244, *Le Lion, l'Ane et le Renard.*

Au second groupe, qui a pour type *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion* (La Fontaine, I, 6), il faut ajouter; Babrios, *Fables*, n° 67, p. 29: *Fabularum Babrianarum paraphrasis Bodleiana*, n° 59, pp. 22-23; Adhémar de Chabannes (ap. Hervieux, t. II), f. 9, *Vacca, Ovis, Capella et Leo;* Bromyard, *Summa prædicantium*, M, IX, 2; Jacques de Vitry, *Exempla*, § CLVIII, p. 69; Nicolas de Pergame, *Dialogus creaturarum* (ap. Graesse, *Die beiden Fabelbücher*), Dial. XX, *De Auro et Argento*, p. 160; Camerarius, *Historia vitæ fortunæque Aesopi*, p. 189, *Leo, Juvenca, Capra et Ovis;* Nicole Bozon, *Contes moralisés*, n° 131, *Contrà cupidè adquirentes heredibus et de ingratitudine heredum;* Ysopet, I, f. 6, *Comment la Brebis et la Chievre, la Genice et le Lion s'entraccompagnèrent* (ap. Robert, *Fables inédites*, t. I, pp. 34-35); Ysopet II, f. 9, *Comment li Lyon mena chasser le Torel, la Vache et la Brebis et prirent un Cerf;* G. Le Noble, l. I, f. 12, *Du Lion et des autres animaux;* Haudent, 1re partie, f. 116, *D'un Lyon et de quelques autres Bestes;* Corrozet, f. 5, *Du Lyon, de la Brebis et d'autres*

Bestes; Caxton, *The fables of Aesop*, t. II, l. 1, f. 6, p. 11; Burckhard Waldis, *Æsopus,* f. 5, *Von Lœwen und andern Thieren;* Steinhöwel, *Aesop*, l. I, f. 6, *De Leone, Vacca, Capra et Ove; Von dem Löwen, Rind, Gaiss und Schaaf; Leo Capra, Juvenca, Ovis.* C'est également le fonds et la morale d'un conte gascon où l'aigle remplace le lion; l'épervier, le loup et la pic, le renard. (Bladé, *Contes populaires de Gascogne*, t. III, p. 216, *Le Partage.*)

Cf. sur cette fable Robert, *Fables inédites,* pp. 31-32; Kurz, notes de l'*Esopus* de Waldis, t. II, p. 31; Jacobs, notes de Caxton, t. I, p. 32; Regnier, éd. de La Fontaine, t. I, pp. 74-76 et Górski, *Die Fabel vom Löwen Antheil*; cette dissertation est très incomplète surtout en ce qui touche les versions orientales; Sudre, *Les sources du roman de Renart*, pp. 124 et suiv.

76. — La question d'age.

(146) Le texte de ce conte, qui m'a été communiqué à Ouargla en 1885 par Moḥammed ben Aḥmed b. Abou Bekr ben Sa'demou, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 163-164.

(147) Sur la question du nombre des ruses, voir plus haut, p. 255, note 134; quant à la

discussion de l'âge, cf. un épisode semblable dans un conte zouaoua : Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle,* p. CCXXIII, *Le Hérisson et le Chacal*, et chez les Arabes d'Algérie : A. Certeux, *Le Chacal et le Hérisson*, *Revue des Traditions populaires,* juin 1888, p. 317. Cf. aussi un conte chelḥa : *Le Faucon et la Chouette* (Stumme, *Märchen der Schlûḥ von Taẓerwalt*, n° 30, pp. 65-66, 192-193).

77. — Le hérisson et le chacal.

(148) Le texte de ce conte, qui m'a été dicté en 1887 à Constantine par 'Ali b. Hamed des O. Sidi Younès, a été publié avec la transcription dans ma *Notice sur le dialecte des Haraktas* p. 4.

78. — Le chacal et l'aigle.

(149) Le texte de ce conte, qui m'a été communiqué en 1885 à Touggourt, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 174-175.

79. — Le partage.

(150) Le texte de ce conte, qui m'a été communiqué à Ouargla en 1885 par Mohammed b. Ahmed b. Abou Bekr b. Sa'demou, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 152-154.

(151) Le conte du *Partage* dérive de la même donnée qu'une des branches du *Roman de Renart* qui ne nous est parvenue que dans le dialecte franco-italien de la Haute Italie. Cf. le *Roman de Renart*, éd. Martin, t. II, pp. 358-380; la première branche de *Renart le Contrefait*, ap. Rothe, *Les romans du Renard*, p. 475; le conte du *Loup, de la Chèvre et des deux Chiens,* ap. Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, col. 359-362. Une version existe chez les Arabes d'Algérie, cf. Delphin, *Textes pour servir à l'étude de l'arabe parlé*, n° xxviii, *La Brebis et le Chacal.*

80. — Le lièvre, le chacal et l'iguane.

(152) Cette fable m'a été racontée à Saint-Louis du Sénégal en 1888 par Ahmed Saloum : le texte est inédit.

(153) Un trait pareil se rencontre dans un conte saho : un nesnas (*Wa'aya*, sorte de singe) emploie cette ruse pour se tirer d'affaire dans un procès semblable. Le lion possède un taureau; la hyène, une vache; celle-ci met bas un veau; le lion attache l'arrière faix à son taureau et prétend que c'est lui qui a mis bas. La contestation est portée devant le nesnas; le babouin, le chacal, le léopard et l'aigle témoignent en faveur du lion. Le juge frappe une pierre et répond qu'il veut l'écorcher. Le lion lui réplique que c'est impossible, mais le nesnas lui démontre qu'il est tout aussi impossible qu'un taureau mette bas et se sauve sur un arbre pour échapper au lion. (Reinisch, *Die Saho-Sprache*, t. I, pp. 183-185.)

81. — La brebis et le chacal.

(154) Le texte de ce conte, recueilli à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 178-179.

82. — La jarre de graisse.

(155) Le texte de ce conte, communiqué à Ouargla en 1885 par Moḥammed ben Aḥmed

ben Abou Bekr ben Sa'demou, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 164-166.

(156) Sur le moyen par lequel le hérisson se tire d'affaire, cf. un détail semblable dans une fable de Marie de France, *Poésies*, t. II, p. 264, f. 62, *La compengnie dou Lou et dou Hirechon;* Romulus de Bruxelles (ap. Hervieux, *Fabulistes latins*, t. II), f. 62, p. 542; *De Lupo et Herinacio;* Nicole Bozon, *Contes moralisés*, n° XLII, f. 58 : *Quod mali adquisitum relinquitur sed precium remanebit.* On peut aussi en rapprocher un conte zouaoua : Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, n° CXCVI, p. 281.

83. — LE LION, LE CHACAL ET LE MULET.

(157) Le texte de ce conte, recueilli à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 185-186. Pour les rapprochements, cf. note 142.

84. — L'AGNEAU ET LE CHACAL.

(158) Cette fable m'a été racontée à Ouargla en 1885 par El Hadj Salah : le texte a été publié

avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 166-168.

(159) La première partie de cette fable rappelle celle de La Fontaine, l. IX, f. 10, *Le Loup et le Chien maigre;* cf. Furia, *Fabulæ Æsopicæ,* n° 86, p. 138, *Le Loup et le Chien;* Faerne, *Fables*, n° XXVIII, p. 135, *Canis et Lupus;* Burckhard Waldis, *Aesopus*, l. III, f. 63, t. I, p. 350 : *Vom Hundt und Wolffe;* Camerarius, *Historia vitæ fortunæque Aesopi*, pp. 104-105; G. Haudent, *366 Apologues d'Ésope*, 2° partie, fable 26, *D'un Loup et d'un Chien;* Benserade, *Fables d'Ésope en quatrains,* n° 26; Zachariæ, f. 127, *Der Hund und der Wolf;* Romulus de Marie de France (ap. Hervieux, *Fabulistes latins,* t. II), f. 5, *De Bove et Lupo,* cf. aussi Robert, *Fables inédites du* XII°, XIII° *et* XIV° *siècles,* t. II, p. 220; Regnier, *Notes de l'édition de La Fontaine*, t. II, p. 407; Kühn, *Märkische Sagen und Märchen,* pp. 295-296.

85. — L'HOMME ET LA TOURTERELLE.

(160) Ce texte, conté en 1894 par Si Qaddour ben ʿAzz eddin a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, pp. 67-68.

86. — La vengeance du sanglier.

(161) Ce texte, communiqué à Sedrata en 1896 par Aziz Lakhdar ben Amar, a été publié avec la transcription dans mes *Notes sur le Chaouia,* pp. 22, 28-32.

87. — Le hérisson et le chacal.

(162) Ce texte, que j'ai recueilli à Renault, en 1895, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis,* pp. 68-69.

88. — Les noces de la fourmi.

(163) Ce texte m'a été communiqué, en 1896, à Sedrata, par Salaḥ ben es Sa'ad : il a été publié avec la transcription dans mes *Notes sur le Chaouia* pp. 21-22, 24-28.

DEUXIÈME PARTIE

LÉGENDES RELIGIEUSES

89. — L'OISEAU ET LE POISSON

(160) Le texte de cette légende que j'ai recueillie à Oran en 1883, a été publié avec la transcription dans mon *Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère*, pp. 63-64.

(165) Cf. Aḥmed ech Chirouâni, *Naouâdir*, p. 72, hist. 150. On peut en rapprocher les vers suivants du *Commonitorium* de S. Orientius (I, 143-144) :

Et tibi nunc imo trahitur de gurgite piscis,
Aere nunc summo decipiuntur aves.

90. — L'ENFANT SAUVÉ DES FLAMMES.

(166) Le texte de cette légende, communiquée à Touggourt en 1885, a été publié avec la

transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 170-171.

91. — Le compagnon de Gabriel.

(167) Le texte de cette légende, dictée à Tétouan en 1883 par El Ḥadj Moḥammed, est inédit. Elle fait allusion à un hadith du Prophète qui aurait été rapporté par Othmân : Chaque prophète a parmi les siens un associé qui devient son compagnon dans le Paradis. (Goldziher, *Zur Litteratur der Ueberlieferungswesens bei den Muhammedanern, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. L, p. 493.)

92. — Jésus et la ville.

(168) Le texte de cette légende, communiquée à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, p. 174.

(169) Cf. le même récit dans Es Soyouti, *Anis el Djelis*, pp. 3-4 : « Un jour Jésus passa sur une montagne et vit une ville où abondaient les vergers, les rivières, les arbres, les fruits, les eaux et les richesses. Tous les habitants n'étaient occupés qu'à obéir à Dieu et à l'adorer : ils

étaient riches en troupeaux et en montures. Tous honorèrent Jésus et lui donnèrent des marques de respect : ils lui offrirent leurs richesses, mais il n'accepta rien. Trois ans après, il revint vers cette ville; il vit que tous les vergers et toutes les maisons étaient ruinés; les rivières, les fleuves et les sources étaient desséchés ; des mosquées, il ne restait plus que les murs, et il n'aperçut aucun habitant. Alors il invoqua Dieu et lui dit : Mon Dieu, mon maître et mon Seigneur, si Jésus a près de toi de l'éclat et de la dignité, fais-moi connaître ce qui a détruit cette ville, ses arbres, ses constructions et ses sources : est-ce la magie ou le mauvais œil, ou un ennemi ou la désobéissance à tes ordres? Gabriel descendit et dit : Jésus, Dieu te salue et te fait dire : Par ma puissance, par ma gloire, par ma majesté, ce n'est pas la magie, ni le mauvais œil, ni la désobéissance qui a causé la destruction de cette ville : c'est la faute d'un homme qui avait délaissé la prière. Un jour il lava son visage et ses mains dans une source de la ville, et à cause de cela, celle-ci a été détruite. »

93. — Les deux femmes.

(170) Le texte de cette légende recueillie à Mélika (Mzab) en 1885, a été publié avec la

transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 120-121.

(171) Une semblable épreuve est citée par Servius, *In Aeneidem*, III, 12 : il s'agit de deux vestales qui viennent dormir dans un temple pour se justifier. Pendant la nuit, l'une est frappée de la foudre et meurt sans que sa compagne endormie se doute de rien. Sur Sidi Aïssa, le saint le plus vénéré à Mélika, cf. Soleillet, *L'Afrique occidentale*, p. 166.

94. — Jésus et l'oiseau.

(172) Le texte de cette légende communiquée à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 171.

95. — Sidi Abd er Rahman ben Medjdoub.

(173) Le texte de cette légende contée à Tétouan en 1883 par El Hadj Moḥammed, a été publié avec la transcription dans mon *Recueil de Textes et de Documents relatifs à la philologie berbère*, pp. 65-67.

(174) La biographie et les dictons attribués à Sidi 'Abd er Raḥman el Medjdoub ont été publiés

par M. de Castries : *Les Gnomes de Sidi Abd er Rahman el Medjedoub.* Cf. quelques rectifications dans l'article que j'ai consacré à cet ouvrage : *Revue de l'histoire des Religions,* t. XXXIII, p. 231.

(175) En général, dans les traditions populaires, c'est le cœur ou le foie d'un dragon, mangé même par mégarde, qui donne l'intelligence de la langue des animaux. Pline l'Ancien (*Histoire naturelle,* l. XXVIII) rapporte une tradition de ce genre en l'attribuant à Démocrite; Aulu-Gelle (*Nuits attiques,* l. X, ch. XII) défend le philosophe grec de cette superstition. Le poème alexandrin des *Pierres,* attribué faussement à Orphée, nous donne la recette pour arriver à ce but. On doit brûler de l'agate, ce qui attire les serpents : trois enfants saisissent le reptile le plus proche de l'autel; le sacrificateur le divise en neuf parties qu'il offre à Hélios, à la Terre et à Athénè; il les fait cuire avec de l'huile, du vin, du safran et du sel. Après des libations de miel et de lait, on mange les chairs du serpent, et, en revenant du sacrifice, nul ne doit parler avant d'avoir brûlé des aromates dans son foyer. Celui qui s'est acquitté de cette cérémonie comprend le langage de tous les animaux. Au dire de Philostrate (*Vie d'Apollonios de Tyane,* l. III, § 9) les habitants de Paraca, ville située au-delà du Caucase indien, arrivaient à comprendre les cris des

dragons en leur mangeant soit le foie, soit le cœur. Il en est de même dans les traditions des Vendes des bords de la Spree : un homme ayant mangé une fois un serpent, comprit depuis le langage des oiseaux. (W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 96.) Un conte gascon nous représente le jeune homme qui tue la « Grand'bête à tête d'homme », lui enlevant le cœur qu'il fait manger tout cru à sa maîtresse le soir même de leurs noces; elle doit lui donner trois garçons et quatre filles : ces dernières, belles comme le jour, comprendront ce que chantent les oiseaux (Sébillot, *Contes populaires des provinces de Frauce*, n° XXI, *Le jeune homme et la grand'bête à tête d'homme*). Cf. aussi le conte tchèque, *Les cheveux d'or* (Marmier, *Contes populaires de différents pays*, II° série, p. 55). Cette tradition exista de bonne heure chez les Arabes, car, d'après Philostrate (*Vie d'Apollonios de Tyane*, l. I, § 20), ce peuple acquérait le talent de comprendre le langage des animaux en mangeant, selon les uns le cœur, suivant les autres le foie d'un dragon.

La substitution de personne que nous trouvons en berbère existe aussi dans d'autres légendes : d'après l'Edda, Sigurd, faisant rôtir pour Regin le cœur du dragon Fafnir, goûte par mégarde, comme Sidi 'Abd er Raḥman, le sang qui en découlait et comprend le langage

de deux aigles qui lui prédisent la trahison de son compagnon (Marmier, *Lettres sur l'Islande* p. 214; E. de Laveleye, *La Saga des Niebelungen dans l'Edda,* p. 209). On rencontre encore le même trait dans un conte gallois, mais la conclusion est toute différente et se rapproche du conte égyptien des *Deux Frères,* du conte slave d'*Ivan, le fils du Sacristain,* et d'un épisode des aventures du second calender dans les *Mille et une Nuits :* La fée Koridwen, la déesse de la nature, avait confié pour un an et un jour la surveillance de la chaudière de la science qui bouillonnait au petit Gwion et à l'aveugle Morda. Trois gouttes tombèrent sur le doigt du premier qui le porta inconsciemment à ses lèvres. Aussitôt la science se révéla à lui; il s'aperçut qu'il fallait se méfier de Koridwen. Cette dernière, furieuse de voir son travail perdu, courut après Gwion, et tous deux prirent mille formes diverses, l'un poursuivant l'autre. En dernier lieu Gwion, se changea en un grain de blé et la fée, transformée en poule noire, le saisit et l'avala. Au bout de neuf mois, elle mit au monde Taliésin. (Erny, *Voyage dans le pays de Galles,* § V; *Tour du monde,* t. XV, 1867, n° 383, p. 274.) Cette légende celtique paraît avoir passé dans les contes gaéliques d'Écosse : un médecin confie à Farquhar le soin de faire cuire le serpent blanc dans un pot en brûlant du noisetier, Farquhar en goûte en portant le doigt

à sa bouche, acquiert la science universelle et devient un médecin infaillible. (Campbell, *Popular Tales* of the West Highlands, t. II p. 377, *Faeraçhur-Leigh*; cf. variantes p. 381. Loys Brueyre *Contes populaires de la Grande-Bretagne* p. 141; A. de Gubernatis, *La mythologie des plantes*, t. II, p. 241.)

La langue est quelquefois substituée au cœur ou au foie : dans un conte gascon, *La Belle endormie,* quand le serpent volant rendu à la forme humaine a tué le Roi des Poissons en lui coupant la tête, celle-ci se met à parler et lui conseille de manger sa langue « pour parler tous les langages des hommes et des bêtes ». (Bladé, *Contes populaires de Gascogne*, t. I, p. 181.)

Souvent la salive du serpent suffit pour arriver à ce résultat, Apollodore (*Bibliothèque,* l. I, ch. XIX) rapporte que le devin Mélampous, fils d'Amython de Pylos, en l'honneur de qui Hésiode composa une *Mélampodie*, éleva de petits serpents, qui se tenaient sur son épaule et lui nettoyaient les oreilles avec leurs langues; grâce à cette opération, il connut le langage des animaux et, de la sorte, prédit l'avenir et devint célèbre comme augure. Dans un conte bulgare, un berger apprend la langue des bêtes lorsque le roi des serpents lui crache sur les lèvres et qu'il crache trois fois sur les siennes. (Krauss, *Märchen und Sagen der Süd Slaven,* t. I, n° 97;

Léger, *Contes populaires Slaves*, p. 11.) On trouvera plus loin, dans un conte de Ouargla, *Le langage des bêtes,* des traits analogues. Enfin, dans un conte grec, un dragon, pour récompenser le héros de l'histoire, l'avale pour quelque temps, afin que, dans son ventre, il puisse apprendre la langue des oiseaux. (Hahn, *Griechische und albanesische Märchen,* n° 37.)

96. — SIDI MOHAMMED EL ADJELI ET LE JUIF HAROUN.

(175) Le texte de cette légende, racontée en 1883 à Tétouan par El Hadj Moḥammed, a été publié avec la transcription dans mon *Recueil de textes et de documents relatifs à la philologie berbère*, pp. 67-72. Cf. dans le t. I, n° XVII, une autre légende sur Sidi Moḥammed el 'Adjeli.

(176) Mouley Soliman, septième prince de la dynastie des Cherifs Filalis, détrôna son frère Mouley Hichâm en 1795 et régna jusqu'en 1822. En 1800, il conclut la paix avec l'Espagne, fit cesser la piraterie et eut à réprimer chez les Chelḥas une insurrection où il faillit succomber. Pendant plus d'un an, il resta assiégé dans Mekinès, et Fas tomba au pouvoir des insurgés. Sous son règne, Sidi Hechâm fonda au sud du Maroc un État indépendant, cf. Godard, *Des-*

cription et histoire du Maroc, t. II, pp. 573-589; Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, pp. 92-108 et 169-196. Aḥmed e Selâoui, *Kitâb el Istiqṣa* t. IV, pp. 129-169.

(177) Une légende des Soubbas ou Sabiens du Bas Euphrate a beaucoup de rapports avec celle-ci. Moḥammed Goul-Khouar accorde quarante jours aux Soubbas de Chouchtar pour se faire musulmans. Ceux-ci envoient à Mandalé deux jeunes gens afin d'avertir Abou'lfaradj, leur prophète, du sort qui les menaçait. Les envoyés mettent trente huit jours pour faire le voyage et exposent l'objet de leur mission. Le prophète les rassure, quoiqu'il ne reste plus que deux jours, mais avec l'aide d'Alaha, ils arrivent tous trois à Chouchtar en une nuit et, par des miracles supérieurs à celui du faux prophète, Adam Aboul'faradj sauve ses coreligionnaires. (Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas,* pp. 24-25.)

Le transport miraculeux rappelle celui de Ḥasan le fou : Faisant de nuit des tournées autour de la Ka'aba, il rencontre un faqir qui lui propose de lui faire voir sa mère qui habite dans le Maghreb. Une nuit de vendredi, après plusieurs tournées, le faqir dit à Ḥasan de saisir son vêtement et de fermer les yeux. Quand il les rouvre, au bout d'un instant, il se trouve dans sa ville natale à Safi, près de sa mère. Il y passe quinze jours, puis le faqir le ramène

de la même manière à la Mekke et lui recommande de n'en rien dire à personne. Cependant il révèle la chose à son maître, le cheikh Nedjm ed dîn qui cherche à voir le faqir. Celui-ci, mécontent, frappe sur la bouche Harsa qui perd pour toujours la raison et la parole. Cf. Ibn Batoutah, *Voyages*, t. I, pp. 371-374.

On reconnaîtra dans la lutte du Juif Haroun et de Si Moḥammed el 'Adjeli quelques traits de la légende de Simon le Magicien. Ce souvenir a été appliqué à Merlin, luttant contre S. Patrice par Jocelin, (*Vita S. Patricii*), et à un certain Locre, combattant le même saint, par Beda (*Vita S. Patricii*), cités par San-Marte, *Die Sagen von Merlin*, pp. 51-52.

97. — Sidi Sa'id Akerramou.

(178) Le texte de cette légende contée en 1883, à Tétouan par El Had jMoḥammed, a été publié avec la transcription dans mon *Recueil de textes et documents relatifs à la philologie berbère*, pp. 61-62.

TROISIÈME PARTIE

LÉGENDES ET TRADITIONS HISTORIQUES

---

98. — Le païen, le Musulman et l'oiseau Miri.

(179) Extrait de Masqueray, *Voyage dans l'Aourâs. Bulletin de la Société de Géographie,* juillet 1876.

(180) Il existe encore des Daba dans le village de Tisekîfîn et des Nara dans celui de Halnoua, dans l'Aourâs. Les habitants de ce dernier village respectent encore le mîrî que les Arabes appellent *Khenagro.*

L'oiseau venant en aide à l'un des combattants rappelle le corbeau grâce auquel Marcus Valerius dut le surnom de Corvus ou Corvinus, après un combat singulier contre un Gaulois. Cf. Tite-Live, *Histoire romaine,* l. VII, ch. xxvi; Aulu-Gelle, *Nuits attiques,* IX, II, *De Valerio Corvino,* d'après les Annales; Valère Maxime, l. VIII, ch. xv, *Des honneurs,* 1re partie, § 5;

Eutrope, *Histoire romaine*, l. II, § 3; S. Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, § xxix; Florus, *Histoire romaine*, l. I. § xiii; Jornandès, *De successione temporum*, ch. vi. Il y est fait allusion dans un vers d'Ovide, *Fastes*, I, v. 602 (*Œuvres*, t. II, p. 34). Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, l. I, ch. iii, t, I, p. 199) a reconnu le caractère légendaire de ce récit, imité d'un autre non moins fabuleux qui aurait pour héros Manlius Torquatus. Dans un conte de Gascogne, le hibou, secouru par le fils du roi d'Espagne, lui vient en aide quand il combat la bête sauvage à qui il crève les deux yeux pendant la lutte. (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. II, p, 40.)

99. — Pourquoi Alger est penchée vers la mer.

(181) Le texte de ce conte a été publié dans mes *Textes dans le dialecte des Beni Menacer*, p. 12.

(182) La famille des Ghobrini est une des plus célèbres de Cherchel où elle a encore des représentants et son histoire a été l'objet de quelques recherches de M. Guin (*Notice sur la famille des Robrini de Cherchel, Revue africaine*, 1873, p. 144), reproduites en partie par Trumelet (*L'Algérie légendaire*, pp. 416-440). Mais il est

difficile de retrouver le personnage dont il est question ici et qui aurait vécu au XVIe siècle, puisqu'on le fait contemporain de Sidi ʿAbd er Raḥmân eth Thaʿalebi. Il existe bien sous la voûte du môle, près de l'ancien port d'Alger, un local renfermant les restes d'un Sidi El Ghobrini, mais nous n'avons sur lui aucun renseignement et il serait téméraire de l'assimiler au Brahim dont il est question ici. (Cf. Devoulx, *Les édifices religieux de l'ancien Alger,* ch. XXXV, p. 93.) Il est cependant curieux de remarquer que suivant Abou Râs (*Voyages extraordinaires et nouvelles agréables,* p. 21), ʿAbd er Raḥmân eth Tha'alebi fut en relations à Tunis avec un Ghobrini dont il suivit les leçons, mais celui-ci portait le nom de ʿAïsa. Le tombeau de ce saint, qui appartenait à la tribu des Tha'aleba établie dans la Metidja où elle domina jusqu'à l'arrivée des Turks, est encore aujourd'hui à Alger l'objet de la visite et de la vénération des fidèles; il mourut en l'an 873 de l'hégire (1468-1469 de J. C.), comme l'indique son inscription funéraire et non en 872 comme le dit Abou Râs. Cf. sur ce personnage, Devoulx, *Les édifices religieux de l'ancien Alger,* ch. VII, pp. 37-48; ch. XL, § 1, pp. 127-128.

100. — Rencontre entre les Oulad Daïman et les Trarzas.

(183) Le texte inédit de ce récit m'a été raconté à Saint-Louis du Sénégal en 1888 par Aḥmed Saloum.

101. ʿAbri, Mohammed et ʿAli.

(184) Le texte de ce récit a été publié par M. Masqueray dans sa *Tradition de l'Aouras oriental, Bulletin de Correspondance africaine,* t. III, 1885, pp. 94-97.

QUATRIÈME PARTIE

CONTES MERVEILLEUX, LES TRÉSORS, LES DJINNS, LES FÉES, ETC.

---

102. — LES DEUX FRÈRES, LA MARMITE ET LE BATON.

(185) Le texte de ce conte, recueilli à Mélika en 1885, a été publié, avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab,* pp. 110-114.

(186) Une version plus détaillée de ce conte a été publiée dans un dialecte berbère du Maroc : Le bûcheron obtient successivement de l'esprit de l'arbre qu'il va couper, un moulin à bras qui donne de la farine à volonté; un plat qui se couvre de viande et de couscous; un chat qui rend de l'or : tout cela lui est enlevé par une voisine jusqu'à ce que le bâton magique que lui donne à la fin l'esprit de l'arbre, lui fasse recouvrer les objets volés. La voisine joue le rôle du frère du conte mzabite où il n'est question que d'un chaudron. (Stumme, *Märchen der Schluḥ*

von Tazerwalt, conte II, *Histoire du bûcheron*, pp. 2-4, 73-77.) Ce conte se retrouve du reste, avec ses données essentielles, dans toutes les littératures populaires : dans l'Inde (cf. Marmier, *Contes populaires de toutes les nations*, t. II, *Le Frère avare;* Lal Behari Day, *Folk-tales of Bengal*, n° 111, *The indigent Brahman;* Maive Stokes, *Indian fairy tales*, n° VII, *The foolish Sakhouni;* Miss Bartle Feere, *Old Deccan days*, p. 166); en Syrie (Prym et Socin, *Der neu-aramäische Dialekt des Tûr-Abdin*, t. II, n° 81 version très altérée; c'est un renard et sa femme qui sont volés); chez les Hoouara du Maroc : Un bûcheron craignait Dieu et travaillait pour nourrir sa famille. Un jour il veut abattre un arganier; l'esprit de l'arbre obtient d'être ménagé et lui donne un plat qui se remplit de mets quand on lui dit : Plat, remplis-toi; le plat est volé par une vieille femme qui vient demander la charité. Le bûcheron retourne à l'arganier dont l'esprit lui donne un moulin qui moudra autant de farine qu'on en voudra quand on lui dira : Fais ton œuvre, moulin. Il est encore enlevé par la vieille femme. L'arganier le remplace par un chat qui rend de l'or quand on lui dit : Fais ton œuvre, chat. Le chat est changé contre un autre par un baigneur. Enfin l'arganier lui donne trois bâtons qu'on doit placer derrière soi et à ses côtés et à qui on dira : Faites votre œuvre. Le bûcheron tente l'expérience et il est roué de coups jusqu'au

moment où il dit : J'implore Dieu contre Satan le maudit. Sa femme est battue de même, puis la vieille est obligée de rendre l'assiette et le moulin, et enfin le baigneur qui restitue le chat (Socin et Stumme, *Der Dialekt du Houwaṛa*, pp. 24-28, 89-92) chez les Kalmouks : *Le magicien qui vainquit le Khân*; les objets merveilleux sont une coupe abandonnée par les démons et qui donne à celui qui boit de l'eau-de-vie qu'elle contient, des gâteaux et de la viande; le bâton qui assomme les voleurs; le marteau qui en frappant neuf fois la terre en fait sortir un château de fer de neuf étages; enfin, le sac qui produit de la pluie quand on l'ouvre (Jülg, *Kalmükischen Märchen des Siḍdhi-Kür*, VIe histoire); en Russie (Afanasiev, *Narodnyia rouskiia skazki*, t. II, nos 17 et 19; Khoudiakov, *Veliako-rouskiia skazki*, t. I, no 9; t. II, nos 48 et 49; Erlenwein, *Narodnyia skazki*, no XV; Goldschmidt, *Russische Märchen*, no XVI, *Zwei aus dem Sack*, pp. 139-146; Bain, *Russian fairy tales*, no XXIII, *Two out the Knapsack*, pp. 245-251; Gubernatis, *Mythologie zoologique*, t. II, pp. 276-277); en Lithuanie (Leskien et Brugmann, *Litauische Volkslieder und Märchen*, no XXX; *Du Pauvre à qui un vieux petit homme donne une petite table, un agneau et un gourdin*. Cf. dans les remarques de Wollner, p. 573, les recensions ruthènes, polonaises, tchèques, slovènes et moraves); en Norvège (Asbjörnsen et Jorgen Moe, *Norwegische Volksmärchen*,

t. I, nº 7, p. 49; Beauvois, *Contes populaires de la Norvège, de la Finlande et de la Bourgogne*, p. 6); en Allemagne (Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, nº xxxvi, *Tischchen deck dich, Goldesel und Knüppel aus dem Sack;* A. Dumas, *L'Homme aux contes*, p. 267, *La Chèvre, le Tailleur et ses trois fils*) ; en Hongrie (Stier, *Ungarische Sagen und Märchen*, nº xii, *Le cadeau du mendiant*); en Autriche (Vernaleken, *Oesterreichische Kinder-und Hausmärchen*, nº xi); dans le Tyrol (Schneller, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol*, nº xv, *Les trois pièces rares*); en Italie : A Maregliano, une veuve nommée Masella avait six filles et un garçon extrêmement indolent, Antoine. Un jour elle le frappe, il s'enfuit et se met au service d'un homme sauvage extrêmement laid, mais très bon. Au bout de deux ans, il désire revoir sa famille : son maître lui fait présent d'un âne en lui recommandant de ne pas dire « *aurre cacaurre* ». Antoine désobéit et de l'oreille de l'âne tombent des pierreries et des joyaux. Il parle de cette défense à l'auberge où il s'arrête; son secret est surpris par l'hôtelier qui substitue à l'autre un âne ordinaire qu'Antoine ramène chez lui. Après une ou deux vaines expériences, sa mère croyant qu'il raille, le chasse. Il retourne servir l'homme sauvage. Au bout d'un an, celui-ci lui permet de retourner voir sa famille et lui donne une serviette en lui recommandant de ne pas dire avant d'être revenu chez lui : *Ouvre-toi*

ou *ferme-toi*. Antoine désobéit encore et la serviette se couvre de mets qui disparaissent quand on lui dit : « Ferme-toi ». Elle lui est encore subtilisée à l'auberge. Antoine, chassé par sa mère, revient chez l'homme sauvage qui, au bout de trois ans, le laisse partir en lui donnant un bâton devant qui il ne faut pas dire : *Lève-toi, gourdin,* car il frappe jusqu'à ce qu'on dise : *Abaisse-toi, gourdin*. Antoine apprend à connaître à ses dépens la propriété du bâton. Il arrive à l'auberge, l'hôtelier tente encore de le lui voler, mais sa femme et lui sont roués de coups jusqu'à ce qu'ils rendent l'âne et la serviette. (Gianbattista Basile, *Pentamerone*, tr. Liebrecht, t. I, 1re journée, 1re histoire, *L'Uorco*.) Cf. aussi Comparetti, *Novelline popolare italiane,* n° VII, *Geppone;* Finamore, *Tradizioni popolari abbruzzesi,* n° XXXVII, *Lei fatte della mattarelle;* Pitré, *Novelle popolari toscane*, n° XXIX, *La fève;* Gubernatis, *Il novelliere di San Stefano,* n° XXI, *Bastoncrocchia;* Nerucci, *Sessanta novelle populari,* nov. VII, *Il figliuolo d'el pecorajo;* Marc Monnier, *Les contes populaires en Ialie*, ch. VII, pp. 114 et 242, d'après Nerucci : Un jeune garçon reçoit d'un homme chez qui il a passé la nuit, une serviette de fil, une boîte où l'on trouvait toujours une pièce d'or et un orgue qui faisait danser les gens malgré eux : il parvint à épouser la fille du roi de Portugal ; Imbriani, *La Novellaja fiorentina*, n° XXVII,

Il figliuolo del pecoraio ; n° XXXIV, *La scatola che bastona ;* n° XLIII, *Il ciuchino caca-zecchini ;* De Nino, *Usi e costume abbruzzesi*, t. III, n° VI, *Janne;* Pellizzari, *Fiabe e canzone popolari del contado di Maglie*, p. 19, *Lu cuntu de lu Nanni Orcu ;* Bernoni, *Fiala popolari veniziane,* n° IX, *Ari ari caga danari* ; — en Sicile (Pitré, *Fiabe, novelle e racconti popolari siciliani,* n° XXIX, *Lu Scarpareddu mortu di fami;* n° XXX, *La Munachedda*, Gonzenbach, *Sicilianische Märchen*, t. I, n° III. *La baguette magique, l'âne d'or et le petit Gourdin*); dans l'Archipel, Georgeakis et Pineau, *Le Folk-lore de Lesbos*, conte IV, p. 27. *Les trois fils du pêcheur;* en Corse : un malheureux grimpe sur un châtaignier jusqu'à ce qu'il arrive au ciel où saint Pierre lui donne une serviette qui lui fournira tout ce dont il aura besoin s'il la déplie. Elle lui est volée par un hôtelier qui la remplace par une autre sans vertu magique. L'homme remonte au ciel où saint Pierre lui donne un âne qui fait de l'or quand on lui dit : *Asinu fa ciö che tu dei.* A l'auberge, l'âne a le même sort que la serviette. Le dernier présent de saint Pierre au malheureux volé est un bâton qui se met en mouvement quand on lui dit : *Bastuncedu dirida — Mina purche sa minà*, et qui s'arrête à ces mots : *Bastuncedu chéta ja.* Le bâton est encore volé par l'aubergiste, mais quand celui-ci a prononcé les premières paroles cabalistiques, il

reçoit une grêle de coups qui l'obligent à restituer l'âne et la serviette (Ortoli, *Les contes populaires de l'île de Corse*, nº XXIII, *Bastuncedu dirida*, pp. 171-178); — en Espagne (Caballero, *Cuentos y poesias populares*, p. 46); — en Catalogne (Maspons y Labros, *La Rondallayre*, t. III, p. 31); — en Portugal (Braga, *Contos tradicionães do povo portuguez*, t. I, nº XLIX, *Desanda cacheira*; Coelho, *Contos populares portuguezes*, nº XXIV. *A Cacheirinha*); de là il a passé au Brésil : Le vieillard apporte chez le paresseux une nappe qui fournit le meilleur repas et la chèvre qui fait tomber de l'or et de l'argent en bêlant; ces objets sont volés par la femme du paresseux qui leur substitue une natte et une chèvre ordinaires et ne les rend que forcée par le bâton magique (F. de Santa Anna Néry, *Folklore brésilien*, IIIᵉ partie, ch. V, § 4, *Le Paresseux*, pp. 226-227; S. Roméro, *Contos popolares do Brezil*, nº XLI, *O preguiçoso*). — En Angleterre : Jack, fils du fermier du Yorkshire, s'enfuit de chez son père où il est constamment battu, reçoit d'une vieille femme à qui il a rendu service un âne qui répand de l'or quand il brait. Il s'en retourne joyeux chez son père, mais il a été épié par l'aubergiste chez qui il s'est arrêté et qui substitue un âne ordinaire à celui de Jack. Celui-ci, battu et chassé de nouveau par son père qui croit qu'il s'est moqué de lui, revient chez la vieille et, au bout d'un

an de service, reçoit une table qui se couvre des meilleurs mets. Elle a, à l'auberge, le sort de l'âne, et après une nouvelle scène à la maison paternelle, Jack s'enfuit et aide un étranger à faire un pont sur la rivière. Il reçoit en récompense un bâton qui frappe de lui-même et à l'aide duquel il rentre en possession de sa table et de son âne (A. C. Fryer, *Book of english fairy tales from the North-Country*, n° IX, *Jack's Luck or the Ass, the Table and the Stick*, pp. 104-116; L. Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, pp. 48-51). Il n'est guère de province de France où on ne le retrouve : en Haute Bretagne (cf. P. Sébillot, *Contes populaires de la Haute Bretagne*, 1re série, n° V, *Les cornes enchantées;* n° XII, *La fève;* III° série, *Contes des marins*, n° XXIV, *Norouas;* n° XXVI, *Surouas*; id. *Littérature orale de la Haute Bretagne*, pp. 213-218, *La Fève* : dans ces contes, une tige de fève joue le même rôle que le châtaignier en Corse. — En Basse Bretagne (cf. Luzel, *Légendes chrétiennes de la Basse Bretagne*, t. I, p. 123. *Le Diable et la sainte Vierge parrain et marraine*); — dans le Poitou (cf. Lacuve, *L'arbre qui monte au ciel. I le P'tit Boun homme Trinquiet*, *Revue des Traditions populaires*, janvier 1888, pp. 18-24); — dans les Landes : Un ouragan ayant abattu tous les arbres du jardin de Compay Louisoun (compère Louison), il va se plaindre à la Mère

du Vent, qui, pour le dédommager, lui donne une serviette magique qui lui est volée à l'auberge, puis un canard qui fait de l'argent et de l'or et qui disparaît de même; enfin une béquille qui lui fait restituer ce qui lui avait été dérobé (Arnaudin, *Contes populaires de la Grande Lande*, pp. 37-56 et 196-222, *Compay Louisoun é le may dou bén*) ; — dans le Maine (Mme Destriché, *L'arbre qui monte au ciel*, II, *Cosse en cosse. Revue des Traditions populaires*, janvier 1888, pp. 24-25); — en Champagne : Le père Maugréant, chargé d'enfants qu'il ne peut nourrir, va au Paradis trouver saint Pierre : il en reçoit successivement un petit panier, un coq et une baguette (P. Sébillot, *Contes des provinces de France*, n° VI, *Histoire du bonhomme Maugréant*) ; — en Picardie : Un ivrogne reçoit d'un magicien à qui il a donné une pipe de tabac, un âne qui fait des écus, puis une petite table merveilleuse qui lui sont volés à l'auberge; en troisième lieu, une chèvre blanche qui, à coups de cornes, lui fait rendre son bien (Carnoy, *Littérature orale de la Picardie*, p. 308, *Les trois dons du Sorcier et la Fève magique*). Un autre conte de cette collection, *Le Château du Diable*, qui renferme plusieurs éléments communs à celui-ci, se rapproche plutôt d'un récit berbère en dialecte zouaoua des B. Jennad et dont le type est le conte bien connu des *Cornes* (cf. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la*

Grande Kabylie. III, *Histoire d'Ahmed, le fils du Charbonnier*, pp. 32-70); — en Lorraine (Cosquin, *Contes populaires de Lorraine,* t. I, nº IV, *Tapalapantau ;* t. II, nº XXXIX, *Jean de la Noix*, nº LVI, *Le pois de Rome*).

Quant aux objets merveilleux du conte berbère, on a vu plus haut (t. I, p. 169 et t. II, p. 216) ce qui concerne la serviette ou la table magique. Le bâton, qui, dans tous les contes, sauf un, opère par lui-même, rappelle l'épée de Freyr qui, d'après les traditions scandinaves, agit seule en vertu d'une formule (cf. Bergmann, *Le message de Skirnir,* note 7, 2, p. 130; id. *Les Chants de Söl* (*Solar Liod*), § 121, p. 180; id. *La fascination de Gulfi,* § 109, p. 305, Wägner et Mac Dowal, *Asgard and the Gods,* p. 189); et aussi le marteau de Thor qui, lancé sur l'ennemi, revient dans la main de son maître (Bergmann, *La Fascination de Gulfi*, p. 257). Déjà, dans l'antiquité, le javelot de Céphale que lui donne Procris atteint toujours son but; jamais il ne vole au hasard et il revient sanglant dans la main qui l'a lancé (Ovide, *Métamorphoses.* l. VII, v. 683-684). Les traditions celtiques nous parlent de l'épée de Madec qui avait une propriété semblable, personne n'échappait à cette épée dès qu'elle était tirée de son fourreau meurtrier, personne n'en pouvait triompher; cf. dans le cycle mythologique irlandais, la *Bataille de Mag-Tured* (D'Arbois de Jubainville,

Cours de littérature celtique, t. V, *L'Épopée celtique en Irlande*, I, IIIe partie, § XVI, p. 403). Dans un conte des Hautes Vosges (*Lyon et la petite princesse d'Antioche*), une fée donne au héros une flèche qui, comme le javelot de Céphale, ne manque jamais son but et revient d'elle même dans la main de son maître. (Sauvé, *Le Folk-lore des Hautes Vosges*, pp. 328-330.) Cette épée ou cette flèche est devenue ensuite un bâton comme celui qui figure parmi les présents faits à Francesco par la reine des fées du lac de Crano. (Ortoli, *Contes populaires de l'île de Corse*, pp. 157 et suiv.) Dans un épisode, d'origine européenne, d'un conte des nègres de la Louisiane, *Mariage Compair Lapin*, le bâton dont se sert Jupiter pour chasser les chiens, agit tout seul. (Fortier, *Louisiana Folk-tales*, p. 46.) Cf. aussi sur ce sujet Clouston, *Popular tales and fictions*, t. I, p. 88 et suiv.

103. — Les huit frères, leur sœur et l'ogre.

(187) Le texte de ce conte, communiqué à Ouargla en 1885 par Moḥammed ben Aḥmed b. Sâdemou, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 147-152.

(188) La manière dont Madji-Tâta apprend l'existence de ses frères et de sa sœur en se disputant avec la vieille est un trait fréquent dans les contes berbères. Cf. *Histoire de Meh'ammed 'Adjdjâdj* (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, X, pp. 129-161); *Ali Demmou, le génie qui enlève les fiancées et la houri du soleil* (Mouliéras, *ibid.*, n° XL, pp. 421-422); (Rivière, *Les sept frères, contes populaires de la Kabylie du Jurjura*, p. 45). Dans un conte arabe des Hoouara Moïs oblige sa mère à lui révéler le métier de son père qui était un voleur, en lui maintenant la main dans la bouillie brûlante (Socin et Stumme, *Der Dialekt der Houwara*, pp. 33, 96).

(189) Une ruse semblable est employée par la jeune fille pour savoir où sont ses frères, dans le conte zouaoua qui vient d'être cité (Rivière, p. 46); par le fils de Haroun er Rachid, qui veut connaître quel est son père, dans un conte chelḥa (Stumme, *Die Märchen der Schluḥ von Tazerwalt*, n° XIV, pp. 24, 116), dans le conte de *Ali Demmou* (Mouliéras, *ibid.*).

(190) Il s'agit d'un trait fréquent dans les contes de ce genre : L'être surhumain, abattu d'un seul coup par le héros, reviendra à la vie si celui-ci se laisse tromper et le frappe une seconde fois. Cf. entre autres le conte gallois de Pwyll, prince de Dyvet (D'Arbois de Jubainville et Loth, *Les Mabinogion*, 1re partie, pp. 27-63,

t. III du *Cours de littérature celtique*). D'après une légende irlandaise, le sorcier Thorleifr, qui veille près du lit d'une servante pour la protéger contre les mauvais esprits, porte un coup de couteau sous un banc; une voix se fait entendre : « Frappe encore une fois; mais il s'y refuse (Maurer, *Isländische Volkssagen*, p. 111). Le conte russe des *Trois Royaumes* nous montre Ivan sur le conseil de sa mère Nastasia, refusant de porter à Tourbillon un second coup après lui avoir tranché la tête, malgré les instances du monstre (Curtins, *Russian Myths and Folk-tales* p. 9 Sichler, *Contes russes* p. 103). Dans un conte de Lesbos, pareille recommandation est faite au prince qui va combattre le monstre à sept têtes, mais sans yeux (Georgeakis et Pineau, *Le folk-lore de l'île de Lesbos* conte VII, p. 41, *Les trois fils du roi*). Un autre conte recueilli à Lesbos nous montre le héros descendu sous terre à la poursuite d'un monstre qui est endormi quand il a les yeux ouverts, et éveillé quand il les tient fermés ; il est averti de le tuer d'un premier coup de javelot, mais de ne pas redoubler, sans quoi le monstre renaîtrait. (Carnoy et Nicolaïdès, *Traditions populaires d'Asie-Mineure*, p. 78, *Les trois robes merveilleuses*.) C'est ce même conte longuement analysé par Galland, qui le tenait du Syrien Hannâ (cf. Zotenberg, *Histoire d'Ala el Din*, p. 57). De même dans un conte des Hoouara, Sidi Moḥammed combattant contre le génie refuse de

lui porter deux fois le même coup en lui tranchant les sept têtes. (Socin et Stumme, *Der Houwara Dialekt*, pp. 63, 123.) Cette croyance existe aussi en Arménie : la jeune fille coupe d'un seul coup les têtes du *dève* (Div) : celui-ci lui demande de le frapper une seconde fois; mais elle s'y refuse en disant qu'elle n'a vu le jour qu'une fois et le dève meurt. (Lalayantz, *Traditions et superstitions de l'Arménie, IX, Les Dèves, Revue des traditions populaires*, avril 1895, p. 193.) Cf. aussi un article de Köhler dans *Mélusine*, t. V, col. 37-38.

(191) Une version assez différente existe en zouaoua (Ben Sedira, *Cours de langue Kabyle*, n° 192, pp. 260-265, *Moh'and ben essebaâ*); une autre, plus abrégée et privée de la plupart des épisodes, en nouba (cf. Rochemonteix, *Quelques contes nubiens*, p. 11). Pour la plupart des détails, le conte berbère est identique avec la première partie d'un conte slave : *Grain de poivre*; dans ce dernier, il n'y a que trois frères au lieu de sept; l'ogre est remplacé par un géant et n'emploie pas la ruse pour s'emparer de la jeune fille. (Cf. Marmier, *Contes populaires de différents pays*, 1re série, pp. 51-55.)

104. — L'OGRESSE ET LES DEUX FRÈRES.

(492) Le texte dc ce conte, recueilli à Cherchel, a été publié avec la transcription dans mes *Textes en dialecte des Beni Menacer* p. 14 et suiv.

(193) La version zouaoua traduite par le P. Rivière (*Contes populaires de la Kabylie du Jurjura*, p. 193, *Les deux frères*), s'accorde, pour les points principaux, avec celle des Beni Menacer; toutefois elle diffère sur la forme de l'épreuve : la femme place sur elle les entrailles d'une poule et tombe, feignant d'être blessée par la corne d'une bœuf; pour reconnaître son fils, elle lui perce l'oreille. Le fils d'adoption a un moyen singulier de reconnaître qu'il doit quitter le pays (le pain jeté dans la fontaine); de plus, il ne plante qu'un figuier qui doit annoncer s'il lui arrivera malheur. Comme dans tous les autres récits de ce genre qui seront cités plus loin, la version zouaoua contient un épisode qui manque dans celle des Beni Menacer : le frère d'adoption épouse une princesse après avoir tué un monstre (serpent à sept têtes) aidé par des animaux (chien, cheval); ensuite, sans écouter aucun avis, il s'aventure sur les domaines d'une ogresse et se laisse tromper et dévorer par elle. Son frère, instruit de son

malheur par la sécheresse du figuier, va à la recherche de l'ogresse et la tue; il rend la vie à son frère en suivant l'exemple donné par une tarentule (une tarente?). Un conte napolitain assez ancien se rapproche beaucoup de la version berbère en laissant de côté la jalousie de la belle-mère et la cause du départ de l'un des fils. Cienzo et Méo, fils d'un marchand, sont si semblables qu'on a peine à les distinguer. Cienzo, forcé de s'exiler pour avoir, d'un coup de pierre, fait un trou à la tête du fils du roi, arrive, après quelques aventures, dans un pays qu'il débarrasse d'un dragon à sept têtes et reçoit en récompense la main de la fille du roi. Mais il se laisse tromper par une fée qui l'enchaîne par ses cheveux. Son frère Méo, venu à sa recherche, est pris pour Cienzo par la femme de celui-ci. Il se tire d'affaire, va délivrer son frère qui se croit déshonoré par lui et le tue. Instruit de ce qui s'est passé, il rappelle Méo à la vie en se servant de la plante dont se frottait le dragon qu'il a combattu, pour faire repousser ses têtes. (Basile, *Der Pentamerone,* 1er jour, conte VII, *Le marchand*). Le fond du conte berbère et une partie des éléments qui le composent se retrouvent dans le conte écossais *Rouge-Etin.* Trois frères partent successivement chercher fortune; mais la négligence et le manque de charité des deux premiers les font tomber au pouvoir de *Rouge-Etin* d'Irlande qui les

transforme en piliers de pierre dans son château pour n'avoir pas répondu à ses questions. Le troisième, plus avisé que ses frères dont il connaît le sort grâce à un couteau qui se rouille, est généreux envers une fée déguisée en vieille femme : elle lui remet une baguette magique et lui enseigne les réponses à faire à Rouge-Etin, le monstre à trois têtes. Celui-ci est tué par le jeune homme qui délivre ses frères et les autres captifs, parmi lesquels la fille du roi Malcolm qu'il épouse. (Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, pp. 62-65.) Ce conte est cité dans la complainte d'Écosse, publiée en 1548, et amusait l'enfance de Jacques Ier, le fils de Marie Stuart. — Il faut encore en rapprocher un conte roumain : *L'étoile du matin et l'étoile du soir*. Une impératrice et sa suivante ayant mangé d'un poisson merveilleux ont chacune un enfant : Seminok et Bousouyok, identiques l'un à l'autre. Pour reconnaître le sien, l'impératrice lui fait un nœud dans les cheveux. Quand il s'aperçoit de la chose, il se met en route pour le monde, laissant à son frère Bousouyok un drap où trois gouttes de sang apparaîtront s'il lui arrive malheur. Le signe s'accomplit; Bousouyok part à sa recherche, rencontre un palais où il est pris pour Séminok qui a épousé la fille du roi, blesse cette dernière qui croyait voir en lui son mari, trouve, en cherchant son frère, la sorcière qui

l'avait endormie et délivre ce dernier; mais Séminok le tue et se suicide après avoir reconnu l'injustice de ses soupçons. (Mite Kremnitz, *Rumänische Märchen*, n° XVII, pp. 203-212.) Un conte grec se rattache d'assez près au conte napolitain et au conte roumain, mais la fin est sinon altérée, comme dans ce dernier, du moins incomplète. — Comme dans le roumain, la naissance des deux enfants est miraculeuse : Un rouget fournit au pêcheur qui l'a épargné, des poissons en abondance ; il est mangé par la femme du pêcheur et sa chienne : chacune donne naissance à deux jumeaux ; la queue, enterrée dans le jardin, produit deux cyprès qui sont florissants tant qu'aucun malheur n'arrive aux jumeaux, dont l'un va courir le monde, épouse la fille du roi, est pétrifié par une sorcière et délivré par son frère averti par le cyprès. (Legrand, *Contes populaires grecs modernes,* pp. 161-174. *Le Petit Rouget sorcier.*) Un conte lorrain présente les plus grandes ressemblances avec le conte grec : la naissance miraculeuse (il y a trois fils au lieu de deux) l'arbre avertisseur du malheur, la délivrance de la princesse (l'épisode de la substitution du charbonnier au sauveur réel a été intercalé) la captivité des deux frères aînés par la sorcière après que celle-ci a fait attacher le chien qui l'effraie, la confusion des trois frères par la femme de l'aîné ; enfin la délivrance par le troisième. (Zéliq-

zon, *Lothringische Mundarten,* pp. 63-70, *Lo poxow* (Le pêcheur). Il en est de même d'un conte gaélique d'Écosse : *La fille de la mer* (Campbell, *Popular tales of the West Highlands* t. I, pp. 72-105 ; Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, p. 84; quelques épisodes de ce conte se retrouvent mélangés à plusieurs autres dans un conte brésilien-portugais. Un père a trois fils qui vont chercher leur vie dans le monde, les deux premiers avec la malédiction du père et beaucoup d'argent; le troisième avec la bénédiction de son père et peu d'argent. Les deux premiers vont chez une princesse dans le jardin de laquelle ils ne voient à admirer que des choux, tandis qu'elle a laissé voir ses jambes en passant un ruisseau. Elle joue avec eux, leur gagne leur argent, les fait saisir et nourrir de choux. Le troisième, qui a reçu de la Vierge déguisée en vieille, une bourse, une toile et une viole, montre plus d'esprit que ses frères. La princesse demande ces objets précieux; il ne les lui cède qu'à condition de passer une nuit avec elle d'abord hors de la chambre, puis dans la chambre contre la porte, enfin de l'épouser, ce qui lui est accordé. Il n'est plus question des frères, et le conte est évidemment tronqué (S. Romero, *Contos populares do Brazil*, pp. 22-25, *A princeza roubadeira*).

Le conte berbère se compose des éléments suivants :

1° La confusion des deux frères et la jalousie de la belle-mère. On a vu que cet épisode existe dans le conte zouaoua et dans le conte roumain : il se trouve aussi dans un conte napolitain : *La Biche enchantée* (Basile, *Der Pentamerone*, 1er jour, conte IX).

2° La plante ou l'objet qui annonce un malheur. Dans un conte de la Haute-Bretagne, c'est un rosier (Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, n° XVIII. *Le roi des Poissons*, p. 124; un oranger, dans le conte portugais-brésilien cité plus haut (*A princeza roubadeira*, p. 22) ; dans un conte autrichien, une rose attachée à un chêne (Vernaleken, *In the land of the Marvels*, p. 194. *Les fils du savetier*), deux cyprès dans deux contes grecs (Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, t. I, p. 167, n° XXII. *Les jumeaux ;* Legrand, *Contes populaires grecs, Le petit rouget sorcier*, p. 161); un laurier dans le conte lorrain cité plus haut (Zeliqzon, *Lothringische Mundarten* p. 63. *Le pêcheur*) deux lis dans un conte allemand (Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, n° 85. *Les enfants d'or*, p. 332) ; un rameau de basilic dans un conte portugais (Coelho, *Contos popolares portuguezes*, n° LI, *S. Jorge*, p. 121) ; un rameau d'osier dans une chanson des Latyches des bords de la Dwina occidentale (cf. Chodzko, *Les chants historiques de l'Ukraine*, 1re partie, période païenne, n° XXVI, *Le Rameau*) ; un

cotonnier dans le conte d'*Aly Djohary* (*Mille et une Nuits*, trad. E. Gauttier, t. VII, p. 94); une branche de myrtille et une source, dans le conte napolitain cité plus haut (*Le Marchand*); des tiges d'orge dans un conte du Pendjab (Steele et Temple, *Wide-awake stories*, p. 52, *Le prince Cœur de Lion et ses trois amis*); un arbre dans un conte du Bengale, *L'homme qui désirait être parfait* (Lal Behari day, *Folk-tales of Bengal*, p. 189) et dans un conte gaëlique d'Écosse (Campbell, *Popular tales of the West Highlands*, t. I, n° VI; Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, n° XII. *La fille de la mer*); deux roseaux plantés par deux frères allant à la recherche du pays de Xibalba dans les traditions populaires de l'Amérique centrale (Taylor, *Researches into the early history of mankind*, cité par Max Müller, *Essais sur la mythologie comparée*, ch. VIII, *Mœurs et coutumes*, p. 318); des herbes à hautes tiges plantées par Tay-wa dans un conte des Kariaines de Birmanie (*Journal of the Royal Asiatic Society of Bengal*, t. XXXIV, 1865., 2° part., p. 225); deux arbres dans les fiançailles d'enfants de la Guyane anglaise (Tyloc ap. Max Müller, *op. laud.*, p. 319); une baguette suivant le Popol-Vuh, livre sacré des Guatémaliens (Charencey, *Le Folk-lore dans les deux mondes*, p. 144), deux rameaux dans le conte arabe-hoouara de *Smimia* (Socin et Stumme, *Der Dialekt der Houwara*

conte VIII, pp. 41-43, 104). Toutes ces plantes se flétrissent en cas de malheur. Dans un conte sicilien, un figuier doit donner du sang au lieu de lait (Gonzenbach, *Sicilianische Märchen,* t. I, n° XL.] *Les deux frères*, pp. 273-274); un conte litvanien remplace le figuier par le bouleau (Leskien et Brugmann, *Litauische Volkslieder und Märchen*, n° XI. *Les trois frères et leurs animaux*, p. 389); un autre conte litvanien parle seulement d'une entaille qui devra laisser couler du sang (Leskien et Brugmann, *Les deux fils du pêcheur*, p. 384). L'indication de la plante est tout à fait vague dans un conte kalmuk : c'est un arbre de vie qui est planté par chacun des six compagnons (Jülg, *Die Märchen der Siddhi-Kür*, n° 1, p. 6). Il n'en est qu'indirectement question dans un autre conte portugais (Braga, *Contos tradicionães do povo portuguez*, t. I, n° XLVIII, *La tour de Babylone*). Dans un conte toscan, c'est une source qui se trouble en cas de malheur (Nerucci, *Sessanta novelle popolari montalesi,* n° VIII, p. 63. *Le mage à sept têtes*); de même dans un conte tyrolien (Schneller, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol,* n° XXVIII, *Les trois fils du pêcheur*); dans un conte suédois du Wermland (Cavallius et Stephens, *Schwedische Volkssagen und Märchen*, n° V, a *Silferwhite et Lillwacker*). Une autre version de ce conte suédois (Cavallius et Stephens, *op. laud.*, p. 100, *Wattumann et Wattasin*), recueillie dans le

Sudmannland, donne pour signe de détresse la rouille ou le sang qui doit couvrir un couteau; de même dans le conte d'Écosse qui a été analysé précédemment (*Rouge-Étin*, p. 62), dans un conte arabe qui ne nous est parvenu que dans la traduction de Galland (*Mille et une Nuits*, p. 650, *Les deux sœurs jalouses de leur cadette*) et dans une recension islandaise de ce conte (Pœstion, *Isländische Märchen*, p. 194. *Die Bauentöchter*). Dans un conte toscan, l'arête dont sont nés miraculeusement les trois frères, dégoutte de sang en cas d'accident (Comparetti, *Novelline popolari italiane*, n° xxxii. *La Nuvolaccia*, p. 130), de même dans un conte du Languedoc, *Le roi des peiches* (Le roi des poissons. Cf. L. Lambert, *Contes populaires du Languedoc, Revue des langues romanes*, 1888, pp. 24-35). Les traditions finlandaises nous montrent Lemmikäinen partant pour le pays de Pohjola après avoir suspendu à la poutre de son foyer le peigne dont il vient de se servir et disant à sa mère : Quand le coup mortel aura frappé Lemmikäinen, quand le malheur aura abattu l'infortuné héros, ce peigne distillera du sang ; le sang s'en échappera en rouges rayons (*Le Kalévala*, tr. Léouzon le Duc, xiii° runo, p. 101). Cet avertissement se réalise : Lorsque Lemmikäinen a été mis en pièces dans le fleuve Tuoni, sa mère et sa femme Kylliki sont averties de la catastrophe en voyant du sang couler le

long du peigne (*Le Kalévala*, xv° runo, pp. 122-123). Dans une autre variante du conte suédois de *Wattuman et Wattasin*, recueillie dans l'Ostgothland, du lait dans un vase deviendra rouge, si malheur arrive à l'un des jumeaux (Cavallius et Stephens, *Schwedische Volkssagen*, p. 351), de même dans un conte du Bengale (Lal Behariday, *Folk-tales of Bengal*, IV° histoire, *Les Rakchâsas*, p. 71). Dans le conte russe de Kochtcheï l'immortel le prince Ivan avertit ses frères que s'ils voient noircir le sang qu'il a fait couler de son doigt dans un vase, c'est signe d'accident (Ralston, *Contes populaires de la Russie* p. 107; Sichler, *Contes russes* n° x, *les Trois Royaumes*, pp. 97-109; Curtius, *Myths and Folk tales of the Russian* n° I, *The three Kingdoms; Russian folk-lore and legends* n° VII, *Les montagnes d'or*); dans un autre conte russe, Ivan, le fils du paysan allant combattre le serpent à neuf têtes, prévient ses amis qu'il faudra venir à son secours s'ils voient se remplir de sang le vase qu'il leur laisse en partant (Curtin, *Myths and Folk-tales* pp. 37-46). Dans le conte bantou de *Nyokapatala*, la mère de Soyané apprendra que sa fille a été maltraitée par les jeunes gens qui doivent la conduire à son mari, si elle voit se briser les vases où elle avait coutume de manger et se déchirer les couvertures où elle couchait (Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, p. 110). Dans un autre conte sessouto, *Séilatsatsi-*

ou-Mohalé, le vase où buvait Séilasatsi-ou-Mohalé se brise quand elle est changée en termitière (Jacottet, *op. laud.*, p. 211). Dans un conte litvanien (Leskien et Brugman, *Litauische Volkslieder und Märchen*, n° VII, *Dumbart, le loup et son ami*, p. 37), un drapeau bleu deviendra rouge en cas d'accident. Dans un conte lorrain (Cosquin, *Contes populaires de Lorraine,* t. I, n° V, *Les fils du pêcheur*), le bouillonnement de trois fioles de sang fera connaître qu'un malheur est arrivé ; dans un conte tyrolien, c'est en s'arrêtant dans un verre que le sang annoncera cette fatale nouvelle (Schneller, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol*, n° XXVIII, *Les trois fils du pêcheur,* p. 79). Dans le conte égyptien des *deux Frères*, une cruche de bière écumant devant Anoupou lui apprendra qu'il est arrivé malheur à son frère Bitiou (Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*) ; dans un épisode du conte arabe cité plus haut (*Les deux sœurs jalouses de leur cadette,* p. 951), il s'agit d'un chapelet dont les grains s'arrêtent quand le second frère est en danger. Le même trait est reproduit dans le conte égyptien moderne, *le Rossignol chanteur* (Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, p. 124) ; pour le second frère, c'est une bague qui se rétrécit ; de même dans un conte inséré par E. Gauttier dans sa traduction des *Mille et une Nuits* (t. VI, p. 292, *Histoire des trois Princes et de l'Oiseau magicien*) dans

un autre conte égyptien moderne (Yacoub Artin pacha, *Contes populaires de la vallée du Nil*, conte xxii, *El Schater Mohammed*, p. 275.) Dans le conte russe d'*Ivan le fils du sacristain*, il annonce en partant que s'il est tué dans une bataille, le cheval qu'il laisse à l'écurie aura du sang jusqu'aux genoux (Rambaud, *La Russie épique*, p. 378). Le héros d'un conte sesouto. retournant chercher son aigrette dans la hutte d'une sorcière, plante son bâton en terre et avertit ses compagnons que s'ils le voient tomber, ils sauront qu'il sera mort (Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, p. 266). Enfin Pline l'Ancien mentionne à Rome deux myrtes dont l'un, favorable aux patriciens, se fanait quand les plébeiens triomphaient; et l'autre, voué à ces derniers, dépérissait quand les patriciens avaient le dessus (*Histoire naturelle*, l. XV ch. 36; Gubernatis, *La mythologie des plantes*, p. 234). Cf. d'autres rapprochements dans les notes de Loiseleur-Deslongchamps à son édition de la traduction des *Mille et une Nuits*, p. 650, note 1; de Kœhler, *Ueber J. T. Campbell's Sammlung gälischer Märchen*, ap. Benfey, *Orient und Occident*, t. II, pp. 119-120; de St. Prato, *Quattro novelline popolari livornesi*, pp. 125-132; de Wolner, ap. Leskien et Brugmann, *Litauische Wolkslieder und Märchen*, pp. 547-548 (spécialement pour les versions slaves); de Cosquin, *Contes populaires de Lor-*

raine, t. I, pp. 67, 70-72 ; de Stecle et Temple, *Wide-awake Stories, Surwey of incidents*, ch. III, pp. 404-405.

3° La lutte avec l'ogresse qui métamorphose son adversaire : elle est marquée dans presque tous les contes par l'habileté de l'ennemi qui parvient à réduire à l'impuissance les auxiliaires naturels du héros ou qui profite de l'imprudence de celui-ci ; mais les deux versions kabyles ont conservé la forme primitive et la plus sauvage de cet épisode ; l'ogresse, après avoir mis un héros dans l'impossibilité d'être aidé par son cheval et son chien, le dévore tout entier. Ce trait a été atténué dans les versions déjà citées : il ne s'agit plus que de meurtre ou de métamorphose. En général, c'est en pierre : ainsi dans le conte grec des *Jumeaux* (Hahn, *Griechische Märchen*, n° XXII, p. 170), la sorcière pétrifie le jeune homme et son chien en les frappant d'une baguette ; les mêmes détails se retrouvent dans un autre conte grec (*le Petit Rouget sorcier*), analysé plus haut ; dans un conte allemand (Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, n° LX. *Les deux frères*, pp. 258-259), avec cette circonstance que, comme en kabyle, la sorcière se plaint du froid ; dans deux contes litvaniens (Leskien et Brugmann, *Litauische Volkslieder und Märchen*, n° XI, p. 388, *Les deux Jumeaux*, n° XII, p. 394. *Les trois frères*), dans le conte tyrolien des *Trois Frères* (Schnel-

ler, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol*, nº XVIII, p. 81) et dans une variante du conte suédois de *Wattuman et Wattasin* (Cavallius et Stephens, *Schwedische Volkssagen und Märchen*, p. 353). Dans un conte grec très altéré, recueilli à Lesbos, la magicienne pétrifie les trente-neuf frères en leur faisant boire du vin; le quarantième échappe à ce piège, fait rendre la vie à ses frères et tue la sorcière (Georgeakis et Pinaud, *Le folk-lore de Lesbos,* conte XIII, *Les Quarante frères,* pp. 84-89). Dans une variante du conte grec cité plus haut (Hahn, *op. laud.,* t. II, p. 215, *Le Tiv qui pétrifie les hommes*), c'est en criant contre le héros du conte que le Tiv le change en pierre. Un autre conte allemand (Grimm, *op. laud.*, nº LXXXV, *Les enfants d'or,* p. 334) supprime le détail des animaux auxiliaires du héros rendus impuissants à le protéger avant la pétrification de leur maître; de même dans le conte sicilien des *Deux Frères* (Gonzenbach, *Sicilianische Märchen,* t. I, pp. 276-277) et, dans le conte arabe, *Les deux sœurs jalouses de leur cadette* (*Mille et une Nuits,* pp. 652-654), Bahmân et Firouz sont changés en pierre pour s'être retournés pendant l'épreuve. Un conte toscan présente une variante : le héros et son chien sont changés en statues de marbre pour avoir mangé le pain et le sel offerts par la sorcière (Nerucci, *Sessanta novelle popolare montalesi*, nº VIII, p. 65). Dans

le conte autrichien des *deux fils du Savetier* (Vernaleken, *op. laud.*, p. 197), le jeune homme devenu roi disparaît sur un coup de baguette d'une sorcière. Dans un conte de Lorraine (Cosquin, *op. laud.*, n° v, *Les fils du pêcheur*, t. I, p. 63), le fils aîné et son cheval sont changés en touffes d'herbe pour avoir eu l'imprudence d'aider une magicienne à charger une botte de foin sur son dos. Dans une variante du même recueil (*La bête à sept têtes*, p. 65), les deux frères sont métamorphosés en crapauds. Le conte portugais, *La Tour de Babylone* (Braga, *Contos tradicionães do povo portuguez*, n° XLVIII, t. I, p. 128), dit vaguement que la sorcière enchante celui qui s'est laissé mettre un de ses cheveux au cou. De même dans le conte languedocien, *Le roi des peiches* : les deux frères aînés sont successivement métamorphosés quand ils consentent à attacher leurs chiens avec des cheveux de la sorcière (L. Lambert, *op. laud.*, pp. 24-35) le même détail existe dans le conte lorrain, *Le Pêcheur*, mais au lieu d'être métamorphosés, les deux frères sont enfermés pour être dévorés par des ogres (Zeliqzon, *Lothringische Mundarten* p. 68). Les détails sont aussi peu précis dans le conte napolitain du *Marchand* (Basile, *Pentamerone*, t. I, p. 104), Cienzo dès qu'il entre dans la maison de la jeune fée, a au pied une entrave comme un poulain. Dans le conte suédois de *Silferwhite et Lillwacker* (Ste-

phcns et Cavallius, *op. laud.*, p, 89, et dans la variante de *Wattumann et Wattasin* (*ibid.*, pp. 117-118), le premier, après que ses chiens ont été privés de mouvement, est tué par un génie qui a pris la forme d'une vieille femme qui a froid. Le conte napolitain de la *Biche enchantée* (Basile, *op. laud.*, t. I, pp. 129-130) nous représente Canneloro, désarmé par la ruse de la biche qui emploie les mêmes artifices que la sorcière, et devenu la proie de l'Homme Sauvage qui le jette dans un trou pour le dévorer. Le fonds est encore plus altéré dans un conte du Bengale (Lal Behariday, *op. laud.*, n° XIII, pp. 190-191); le prince devient prisonnier d'une *rakchasî* pour avoir joué aux dés avec elle son faucon, son chien et sa personne. C'est aussi pour avoir joué avec deux belles dames et perdu la partie que le frère aîné, dans un conte toscan (Comparetti, *op. laud*,, n° XXXII, p. 131), est changé en statue de marbre : la partie de jeu figure encore dans le conte brésilien *A princeza roubadeira*. Cet épisode est mêlé, dans un conte gaelique d'Écosse, à l'histoire du *Pêcheur et du poisson magique :* deux des fils du pêcheur, dont l'aîné est devenu roi, sont tués par une sorcière avec le glaive druidique; le troisième seul, se méfiant, échappe à ce destin, tue la sorcière et rend la vie à ses frères en les touchant du glaive druidique. (Campbell, *Popular tales*, t. I, pp. 72-105; Loys Brueyre, *Contes populaires de la*

Grande Bretagne, conte XII, *La fille de la mer,* pp. 84-94.)

4. La résurrection du frère. Cet épisode varie naturellement suivant la manière dont le précédent a été traité. Comme il a été dit plus haut, le conte kabyle a conservé dans ses deux versions la forme primitive et la plus simple : le second frère tire l'autre du cadavre de l'ogresse. On peut comparer le trait d'un être humain sorti, vivant ou près d'être rendu à la vie, du corps de son ennemi qui l'a avalé, d'un passage de la version allemande du *Petit Chaperon rouge* (Grimm, *Kinder und Hausmärchen, Rothkäppchen,* pp. 111-112), où le chasseur tire du ventre du loup le Petit Chaperon rouge et sa mère-grand. On sait qu'une école moderne de mythologues croit avoir découvert dans cet épisode, avec étymologie à l'appui, la sortie de l'aurore des ténèbres de la nuit ou, à volonté, l'absorption de l'aurore par le soleil, le loup représentant indifféremment la nuit, le soleil ou le nuage (cf. H. Husson, *La chaîne traditionnelle,* pp. 7-11 ; A. Lefèvre, Préface de l'édition des *Contes* de Perrault, pp. LXV-LXVI); il est vrai que d'après un système qui repose sur le même principe, c'est le Petit Chaperon rouge qui représente le soleil (Krause, *Tuisko-Land,* § 23, pp. 204-206). A ces théories, il est bon d'opposer les objections sensées de M. Deulin (*Les contes de ma mère l'Oye,* pp. 160-165), et, à un

point de vue plus général, celles de M. A. Lang (*La Mythologie,* pp. 35-46).

Dans les deux versions berbères du conte, le second frère ressuscite l'autre grâce à une herbe merveilleuse qui lui est indiquée par une tarente ou une tarentule. Cet épisode se rencontre dans d'autres contes qui n'appartiennent pas à ce cycle. Dans l'histoire de Glaucos, fils de Minos, l'enfant est rappelé à la vie par Polyidos qui a vu un dragon se servir d'une certaine herbe pour en ranimer un autre que lui, Polyidos, a tué. (Apollodore, *Bibliothèque,* l. III, ch. 3 ; Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 750-752; Hygin, *Fabulæ*, n° cxxxvi, ap. Van Staveren, *Auctores mythographi latini* ; Palæphatus, ch. xxvii. Euripide paraît avoir traité cet épisode dans une de ses pièces perdues, d'après une allusion faite par Elien, *De naturâ animalium*, l. V, ch. ii, éd. Herscher, p. 73.) Eudoxia (*Violarium,* ch. ccxliii, p. 167) a donné une explication rationaliste de ce conte, en disant que Glaucos avait appris les propriétés de cette plante d'un médecin nommé Draco. — La résurrection de Tylos, par sa sœur Moria, grâce à la fleur de Zeus ou à l'herbe de *balis*, est un conte du même genre. (Cf. Xanthos de Lydie, ap. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, l. XXV, ch. 5; Nonnos, *Les Dionysiaques,* éd. et trad. de Marcellus, l. XXV, v. 451-552.) On le retrouve dans un conte allemand (Grimm, *op. laud.,* n° xvi, p. 70, *Les trois*

feuilles du serpent) ; dans une variante eubéenne d'un conte grec, *Les trois animaux reconnaissants* (Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, t. II, p. 104); dans le lai d'*Eliduc* de Marie de France (*Die Lais der Marie de France*, éd. Suchier, v. 1032-1065 ; A. Nutt, *Eliduc and Little Snow-White*, *Folk-lore*, 1892, pp. 26-48; G. Paris, *La poésie du moyen âge*, IIe série, *Le mari aux deux femmes*, p. 123), l'amie d'Eliduc est rendue à la vie par une herbe indiquée par une belette. Dans un conte italien de Polino, *Les trois sœurs* (St. Prato, *Quattro novelline popolare livornesi*, p. 38), une jeune fille ranime ses frères changés en statue, grâce à une herbe dont s'est servie une salamandre pour ressusciter ses petits. Dans le conte napolitain déjà cité (Basile, *Pentamerone*, t. I, p. 108), Cienzo, qui a tué par jalousie son frère Meo, après avoir été délivré par lui, le rappelle à la vie à l'aide de la plante qui recollait le chef du dragon à sept têtes. Dans les exemples précédents, les animaux se sont servis de l'herbe magique pour ressusciter un compagnon ou des petits tués par un étranger; dans le suivant, comme dans les deux versions berbères, c'est l'un des animaux qui a tué l'autre, cf. un conte italien, le douzième de la collection Papanti (Biaggio, *Le Novelle antiche*, n° CXLV, p. 166). Quelquefois, il ne s'agit plus de morts rendus à la vie, mais seulement de blessés guéris; ainsi les deux serpents

qui se combattent avec acharnement dans le conte litvanien, *Les voleurs et la princesse promise à un dragon* (Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 57); dans une variante d'un conte grec recueilli à Syra, les deux serpents se coupent en deux et se recollent à l'aide d'une certaine herbe (Hahn, *op. laud.*, t. II, p. 274); cf. dans un conte de la tribu sibérienne des Baraba, l'aventure de Kadysch-Märgän et de la souris qu'il a rendue infirme comme lui. (Radloff, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, t. IV, p. 77.) Il y a encore plus de différences dans un chant du recueil kirghiz, connu sous le nom de Bos-Djighit; il n'est plus question que d'un seul animal qui guérit ses blessures à l'aide d'une herbe dont profite le héros (Radloff, *op. laud.*, t. III, p. 461, str. 192-195). De même dans une variante d'un conte grec, recueillie à Witza, c'est par hasard que le prêtre et sa femme apprennent la vertu des feuilles sous lesquelles ils ont caché un serpent tué par ses compagnons (Hahn, *op. laud.*, t. II, p. 260), ce qui rappelle l'herbe merveilleuse dont le pêcheur Glaucos fit la découverte. Cf. Varron, cité par Servius, *Comment. ad Aeneid*, l. V, v. 584; Strabon, *Géographie*, l. IX, ch. 13; Pausanias, *Description de la Grèce*, éd. et tr. Clavier, *Béotie*, ch. XXII, t, II, p. 122; Lucien, *De la danse*, § XLIX; Alexandre d'Étolie, ap. Athénée, l. VII, ch. 12 (*Deipnosophistarum*

libri XV, éd. Schaefer, t. II, p. 118); le scholiaste d'Apollonios de Rhodes, l. I, 1310; Lactantius Placidus, *Narrationes fabularum*, l. XIII, f. 9 (ap. Van Staveren, *op. laud.*, p. 877); *Gloses manuscrites sur la première Géorgique de Virgile* (Van Staveren, *op. laud.*, p. 685, note 10); Philostrate l'Ancien, *Tableaux*, l. II, ch. xv (*Philostratorum opera*, éd. Westermann, pp. 376-377), et les notes de Bougot : *Une galerie antique*, pp. 421-428; *Mythographus primus*, l. I, § 99 (ap. Bode, *Scriptores mythicarum latini tres*, t. I, p. 222); *Mythologus secundus* (Bode, *op. laud.*, t. I, p. 133); Palephatus, ch. XXVIII; Eudoxia, *Violarium,* ch. CCXLIV; Tzetzès, *Commentaire de Lycophron*, p. 107 ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade,* éd. de Bâle, p. 205. Cf. d'autres rapprochements dans les annotations de R. Koehler à l'édition des *Lais* de Marie de France par Suchier, pp. CIV-CVIII. Quand il s'agit de gens métamorphosés, c'est le second, ou plus rarement le troisième frère, quelquefois la sœur qui oblige la sorcière à délivrer ceux qu'elle a changés en touffes d'herbes (Cosquin, *op. laud.*, *Les fils du pêcheur*, t. I, pp. 63-64), ou en crapauds (Cosquin, *op. laud., La bête à sept têtes,* t. I, p. 66), ou qu'elle a pétrifiés (Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, t. I, p. 172, *Les Jumeaux*, t. II, pp. 215-216, variante, la sorcière est remplacée par le Tiv; Gonzenbuch, *op. laud.*, p. 351 ; dans les contes allemands

des *Deux Frères*, Grimm, *op. laud.*, p. 260, et des *Enfants d'or*, Grimm, *ibid.*, p. 334 ; dans les contes litvaniens des *Trois frères et leurs animaux*, Leskien et Brugmann, *op. laud.*, p. 376, et des *Deux fils du pêcheur*, *ibid.*, pp. 388-389) ou changés en statues (Nerucci, *Sessanta novelle*, nov. VIII, p. 71 ; Schneller, *op. laud.*, *Les trois fils du pêcheur*, p. 74), ou tués (Cavallius et Stephens, *op. laud.*, *Wattumann et Wattasin*, pp. 121-122) ; ou disparus (Vernaleken, *op. laud.*, *Les fils du savetier*, p. 198) ou gardés prisonniers (Basile, *Pentamerone*, t. I, p. 132); ou enchantés (Braga, *op. laud.*, t. I, p. 119 ; Basile, *op. laud.*, t. I, p. 108 ; Lambert, *Le roi des Peiches*, p. 34). Dans un conte du Bengale, la rakchasî ayant perdu contre le jeune homme l'enjeu qui est son frère aîné, son faucon et son cheval, est obligée de les rendre (Lal Behari day, *op. laud.*, p. 190, *L'homme qui désirait être parfait*); de même les gens changés en statues sont délivrés dans un conte toscan (Comparetti, *op. laud.*, p. 132). Dans d'autres contes, les héros sont ranimés par l'eau de la vie, indépendamment de la défaite de leur adversaire surnaturel : ainsi dans le conte suédois de Silferwhit et Lillwacker (Stephens et Cavallius, *op. laud.*, p. 93) ; dans le conte arabe des *Deux sœurs jalouses de leur cadette* (*Mille et Une Nuits*, p. 657), dans le conte égyptien moderne du *Rossignol chanteur* (Spitta-

bey, *Contes arabes modernes*, pp. 125-126), dans deux contes italiens de Spolète (St. Prato, *op. laud.*, pp. 30, 32, 34, 35); dans un conte italien de Norcia, visiblement imité de l'arabe (*ibid*, p. 39) dans le conte russe d'*Ivan le tsarevitch l'Oiseau de feu et le Loup Gris* (Curtin, *Myths and tales*, pp. 19-36; Hodgett, *Tales and legends from the land of the Tzar* pp. 170-193), quand Ivan a été tué par ses frères, il est ressuscité grâce à l'eau de la mort et à l'eau de la vie qu'un corbeau dont le Loup gris a tué le petit, est allé chercher au trentième royaume.

105. — Le cheval magique.

(194) Ce conte est extrait du *Kitâb ech Chelḥa* mss. de la Bib. Nationale, fonds berbère n° 4. Il est évidemment abrégé du conte des *Mille et une Nuits* qui porte ce nom.

106. — La femme enlevée.

(195) Ce conte, dont le texte est inédit, m'a été raconté en 1888 à Saint-Louis du Sénégal par Aḥmed Saloum.

107. — Le roi, l'arabe et le monstre.

(196) Le texte de ce conte, qui m'a été dicté en 1885 au Mzab, par Miloud, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 116-119.

108. — Le langage des bêtes.

(197) Le texte de ce conte, qui m'a été communiqué à Ouargla en 1885 par Moḥammed b. Aḥmed b. Abou Bekr ben Sa'demou, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 156-163.

(198) On reconnaît, dans la seconde partie de ce conte, une version du conte de l'*Ane, du Taureau et du Fermier,* qui se trouve au commencement des *Mille et une Nuits* (*Alf leïla oua leïla*, éd. du Qaire, t. I, pp. 5-6; de Habicht, t. I, pp. 19-32 ; de Beyrout, t. I, p. 4; trad. Galland, éd. du *Panthéon littéraire*, pp. 9-12 ; tr. de Lane, *Arabian Nights,* t. I, pp. 10-13) et reproduit par Aḥmed ech Chirouâni, *Nefḥat el Yemen*, cité d'après l'édition de Calcutta par Arnold. *Chrestomathia arabica*, t. I, p. 50. Une version

populaire en Arabe de Syrie a été publiée et traduite par Oestrup, *Contes de Damas,* nº VII, *Le paysan, son bœuf et l'âne*, pp. 96-101. Comme l'a démontré Benfey, *Ein Märchen von der Thierspracher, Quelle und Verbreitung* (*Orient und Occident,* t. II, pp. 133-171), c'est dans l'Inde qu'il faut chercher l'origine de ce conte; nous le rencontrons dans le *Harivansa*, complément du *Mahabharata*, dans le *Ramayana* (cf. W. de Schlegel, *Essais littéraires et historiques*, p. 544, et Weber, *Indische Studien,* III, p. 157), et dans la version tamoule du *Vedala Cadai*, tr. Babington, p. 56, IXe hist. : un Radja épouse Saundari, fille de Grahaboudjan, roi d'Oubastipouram, et l'emmène chez lui. Un jour qu'ils reposaient ensemble, il entend deux fourmis se disputer : comme il comprend leur langage, il se met à rire. La femme veut savoir de quoi il rit, mais les fourmis avertissent le Radja que s'il révèle ce secret, il mourra. Saundari menace elle-même, s'il lui refuse, de mettre fin à ses jours. Le mari va céder, quand la conversation d'une brebis et d'un bélier l'avertissent de ce qu'il a à faire : il renvoie sa femme et se marie ailleurs. Dans les *Mille et une Nuits*, on trouve un épisode qui manque dans presque toutes les versions de ce conte, mais qui existe isolé dans une fable ésopique, *La Chèvre et l'Ane* (Furia, *Fabulæ æsopicæ,* nº 262, p. 188; Rochefort, *Notice d'un manuscrit grec de la Bibliothèque*

du Roi, Notices et extraits, t. II, pp. 699-700, fable 3; *Fabularum Babrianarum paraphrasis Bodleiana*, f. 3), et dont il reste une trace dans le conte berbère : l'épisode du mulet et de l'ânesse. Celui-ci renferme encore un autre trait qui manque à l'arabe et à la version bornoue (cf. Kœlle, *African native literature*, pp. 24-26 du texte, 143-145 de la traduction), c'est la reconnaissance de l'animal, le roi des serpents dans presque tous les contes, le lévrier en berbère, le brochet dans un conte grec de l'Archipel : *Le langage des animaux*. Le héros, d'abord privé de raison, donne son pain à un brochet; il reçoit en retour une pierre brillante qui, mise dans sa bouche, lui fait entendre le langage des animaux. Il en profite pour acquérir un trésor que lui indique un corbeau et pour se marier. Sollicité par sa femme de lui révéler ce que disait à son poulain la jument qu'il montait, il s'y refuse d'abord, puis s'y résigne avec la perspective de mourir ensuite (condition qui n'est pas indiquée au commencement du conte), lorsqu'il reçoit du coq et de la poule, la même leçon que le marchand dans le conte des *Mille et une Nuits* (Georgeakis et Pinaud, *Le folk-lore de l'île de Lesbos*, conte VIII, pp. 46-49). On le retrouve aussi dans la version turke du *Touti-Nameh*, texte, p. 182 ; tr. Rosen, t. II, p. 36; trad. Wickerhauser, p. 275; dans une recension des *Gesta Romanorum* (cf. Keller, *Li*

Romans des Sept Sages, p. cxxii), en Hongrie, cf. Jones et Kropf, *The folk-tales of Magyar,* p. 301, *La curiosité féminine*; chez les Serbes, cf. Naake, *Slavonic tales, La langue des animaux*; Wuk Stephanowitch Karadjitch cité par Benfey, *op. laud.*, p. 165; Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, t. I, n° 97, pp. 439-444; chez les Bulgares, *Le langage des animaux* : un berger sauve d'un incendie un serpent qu'il rapporte chez son père, le roi des serpents; sur le conseil de son protégé, il demande comme unique récompense de comprendre la langue des animaux : il l'obtient, à condition de tenir secrète cette faculté, sans quoi il mourra. La conversation de deux corbeaux lui fournit l'occasion de se rendre maître d'un trésor; il se marie. Un jour, après avoir fait tuer, sauf un, les chiens qui gardaient mal ses troupeaux, il rit en entendant, comme dans le conte de l'archipel, la conversation de la jument et d'un cheval. La femme veut savoir la cause de son rire. Il s'y refuse longtemps, mais enfin, il se résigne à révéler son secret, quitte à mourir ensuite, quand l'entretien du chien qu'il a conservé et d'un coq lui montre, comme dans le conte arabe, ce qu'il a à faire. (Léger, *Contes populaires slaves*, n° xi, pp. 111-116. Cf. aussi Marmier, *Contes populaires de différents pays*, 1re série, p. 11.) Il existe aussi chez les Slovaques : Wenzig, *Westlawische Märchenschatz*,

p. 116. *Le berger et le dragon*; en russe, Afanasiev, *op. laud.*, t. VI, ch. 47; en Bohême : Léger, *op. laud.*, n° xv, *La montre enchantée*; en Albanie, Dozon, *Contes populaires albanais*, n° x, *Le serpent reconnaissant et la Boite merveilleuse*, pp. 71-76. Ce conte est très altéré et n'a de commun que le début avec le nôtre. Il en est de même du conte kabyle d'*Ahmed, le fils du Charbonnier*. Son père délivre une grenouille qui va être dévorée par un serpent et demande, sur son conseil, en récompense à son père le bonnet, la flûte et le sac enchantés (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, conte III, p. 31). Cet épisode manque dans un conte saho : Un homme obtient de Dieu de connaître toutes les langues qu'il a créées : grâce à ce don, il s'empare de deux caisses d'or appartenant à des aigles qui s'en sont entretenus devant lui. Il se met à rire en entendant les paroles d'un bouc à une chèvre; sa femme exige la communication du secret, dût-il en mourir; un chien étranger causant avec le chien de la maison, comme dans le conte berbère, donne au maître une leçon dont il profite pour mettre sa femme à la raison (Reinisch, *Die Sahosprache*, t. I, pp. 109-112, *L'homme qui voulait tuer Dieu*). Il en est de même du conte de Morlini, *De Puteolano qui animalium loquelam intelligebat* (*Novellæ, fabulæ comoediæ*, n° LXXI, p. 129) à qui il a été emprunté par

Straparole : *Federic du Petit Puits* (Pouzzoles), *lequel entendoit le langage de tous les animaux, bat estrangement sa femme, qui le vouloit forcer luy déclarer un secret* (*Les facétieuses Nuits*, tr. Louveau et Larivey, t. II, p. 326, nuit XII, f. 3). Une version zouaoua du conte des *Mille et une Nuits* a été publiée par M. Belkassem ben Sedira, *Cours de langue Kabyle*, n° CLXXIV, p. 217.

109. — La pomme de jeunesse.

(199) Le texte de ce conte, communiqué en 1885 à Melika par Miloud, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 124-130.

L'ensemble de ce conte est à rapprocher d'un épisode intercalé dans un conte chelh'a analysé plus haut (p. 223). Hammed arrive dans une ville et se met au service d'un pâtissier. La nuit arrivée, il tourne l'anneau magique qu'il possédait depuis qu'il avait mangé la tête de l'oiseau et obtient ainsi un palais magnifique. La plus jeune des sept filles du roi s'éprend de lui. Le prince fait défiler devant ses filles toute la population : chacune jette une pomme à celui qu'elle préfère, excepté la septième qui attend l'arrivée de Hammed sous son déguisement de

pâtissier. On l'amène enfin et elle l'épouse. Le roi tombe malade quelque temps après : on lui ordonne comme remède du lait de lionne dans la peau d'un lion. Ses six gendres se mettent en route; le septième, repoussé par ses beaux-frères, obtient un déguisement de son anneau magique; il réussit à se faire donner par le roi des lions ce qu'il désire et le remet à ses beaux-frères de qui il a reçu comme prix les six pommes des princesses; puis il reprend son apparence habituelle, et les six gendres se font honneur d'avoir rapporté du lait de lionne dans une peau de lion. Le roi n'est pas encore remis; comme remède son vizir lui indique l'eau jaillissant entre deux rochers qui ne s'ouvrent qu'une fois par an. Tout se passe comme la première fois : Hammed se procure cette eau et la cède à ses beaux-frères en échange des lobes de leurs oreilles.

Enfin, comme troisième remède, le vizir conseille une pomme du jardin de Rhalia bent Mansour qui habite au delà des sept mers. Un seul génie peut y transporter Hammed, mais il faut lui remplir la bouche de sang et lui donner sept morceaux de chair : à la fin, comme le jeune homme en manque, il se coupe un morceau de l'avant bras (ce trait est très fréquent dans les contes de ce genre). Il réussit à se procurer une pomme du jardin et laisse son nom sur un morceau de papier. La pomme est remise

par lui à ses beaux-frères, à qui il coupe, en échange, les phalanges de leurs petits doigts. Rhalia bent Mansour, ayant lu le papier, se met en marche avec une armée, mais elle est défaite par Hammed toujours déguisé : la princesse retourne dans sa patrie. Pendant les réjouissances qui célèbrent la guérison du roi, Hammed prouve l'imposture de ses beaux-frères en montrant les pommes, les lobes d'oreilles et les bouts des doigts qu'ils lui ont cédés : le roi leur fait trancher la tête en punition de leur imposture. Un conte en dialecte touareg des Taïtoq, *Le lait de la lionne,* reproduit exactement les principaux traits de cet épisode (Masqueray, *Observations grammaticales sur la grammaire touareg,* IIe fasc. pp. 172-174).

(200) Ce mode de désignation se rencontre dans un conte égyptien moderne : *Les quarante boucs et le bouc chevauchant sur le bouc;* c'est un mouchoir que jettent les trois princesses. (Yacoub Artin pacha, *Contes populaires de la vallée du Nil,* p. 87.) Dans un conte chinois, la fille du premier ministre Oey-tching désigne de la même manière le mari qu'elle choisit. (Pavie, *Choix de contes et de nouvelles trad. du chinois,* nº 11, p. 60. *Le Bonze sauvé des eaux.*)

(201) Dans le conte zouaoua du *Chasseur* (Hanoteau, *Grammaire Kabyle*, p. 274), le principal personnage est envoyé par sa femme qui

conspire contre lui avec un ogre à la recherche de la pomme qui rajeunit et de l'eau qui ressuscite. La pomme qui rend la santé ou la jeunesse, existe dans une foule de contes appartenant à d'autres cycles : ainsi au Tyrol (Schneller, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol*, n° XIV, *Les trois amoureux*); chez les Arabes (*Mille et une Nuits*, trad. Galland, p. 610, *Histoire du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou*). La mythologie scandinave rapportait qu'Idunn, femme de Bragi, gardait dans son écrin les pommes dans lesquelles les Ases devaient mordre, quand ils vieillissaient, pour redevenir jeunes (Bergmann, *La fascination de Gulfi*, pp. 101, 274; id., *Weggewohnt's Lied*, pp. 129, 133-134; Wägner et Mac Dowal, *Asgard and the Gods*, pp. 13, 114, 170, 173, 270); cf. dans un conte islandais, *Les trois fils du roi* (Pœstion, *Isländische Märchen*, n° XIV). Dans le *Sinhasanadvatrincika*, il est question d'une pomme qui procure l'immortalité et qui, passant de main en main, finit par revenir au roi Bhartrihari, lequel apprend ainsi l'infidélité de la reine Anangasénâ, cf. Weber *Ueber die Sinhâsanadvâtrincikâ*, pp. 212-215; *Der Vetalapančavinsati* trad. par Lüber p. 15 (d'après la recension de Çividâsa); Oesterley, *Baital-pachisi* (version hindie) pp. 73-75; Feer, *Batris sinhasan, les trente deux récits du trône* (version bengalie), pp. 11-13. Cette même légende se trouve appli-

quée à des personnages d'époque byzantine : Théodose le jeune, Eudoxie et le comte Paulin, cf. *Chronicon paschale*, éd. Dindorf, pp. 584-585; Théophanes, *Chronographia*, éd. Classen, t. I, p. 153; J. Malala, *Chronique*, éd. Dindorf, p. 353; Jean d'Antioche, ap. C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 535; George Cédrénus, *Chronique*, éd. Bekker, t. I, pp. 591-601; Glycas, *Annales*, IVe partie, pp. 484-485; Constantin Manassé; *Compendium chronicum* v. 2663-2701 Zonaras, *Annales*, éd. Dindorf, t. III, l. XII, ch. XXIII. Mais chez les écrivains byzantins, la pomme est devenue simplement un fruit d'une grosseur extraordinaire, et cette transformation de la légende au point de vue rationaliste me paraît prouver que la version indienne est la plus ancienne, contrairement à l'opinion de M. Weber (*op. laud.*, p. 214). La pomme est remplacée par du raisin, qu'une jeune fille, dans un conte égyptien, envoie chercher par son frère au Paradis, ainsi que l'eau de la vie, Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, n° X, *Histoire du rossignol Chanteur*, de même dans un conte toscan, Nerucci, *Sessanta novelle popolari montalese*, n° XL, *Les Trois Princes*. — Ailleurs, il ne s'agit plus que de l'eau de la vie seule, ainsi dans un conte suédois (Stephens et Cavallius, *Old Norse fairy tales*, p. 164. *Le pays des fées*; Marmier, *Contes populaires de différents pays*, 1re série, p. 225); en Lorraine

(Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, t. I, nº XIX. *Le petit bossu*); en Haute Bretagne (P. Sébillot, *Contes populaires de la Haute Bretagne*, 3ᵉ série, *Contes des marins*, nº XV, *Le Grand Coquelicu*, nº XXI, *Jean le soldat*); en Égypte (Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, nº IV, *Journal asiatique*, janvier, 1885); en Russie (Goldschmidt, *Russische Märchen*, pp. 69-78, *Der fliegende Schiff*; Bain, *Russian fairy tales*, pp. 13-21, *The flying Ship*); en Allemagne (Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, nº XCVII, *L'eau de la vie*). On sait que cette tradition de l'eau de jeunesse ou eau de Jouvence, reçue par les Espagnols des Orientaux (cf. F. Denis, *Le monde enchanté*, ch. VII, pp. 148-149 et note 25, pp. 276-277; Migne, *Dictionnaire des légendes du Christianisme*, col. 745-746; d'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. I, p. 79. s. vº *Ab zendeghian*), les poussa, sous la conduite de Ponce de Léon, à une désastreuse expédition en Floride (cf. P. Martyr d'Anghiera, *De rebus Oceanicis et novo Orbe Decades tres*, p. 202, Garcilasso de la Vega, *Histoire de la conquête de la Floride*, tr. Richelet, t. I, l. I, p. 6; G. Cardinos, *Ensayo chronologico para la Historia de la Florida*, p. 1; Herrera, *Décades*, I, l. IX; Gomara, *Histoire générale des Indes occidentales*, tr. Martin Fumée, l. I, ch. x. *Le descouvrement de la Floride*, fº 56, *b*; Robertson, *Histoire d'Amérique*, l. III, t. II, pp. 498-499;

Gaffarel, *Histoire de la Floride française*, ch. 1, p. 11). Cette tradition de l'eau de la vie joue un rôle important dans les versions musulmanes de la légende d'Alexandre. Cf. Weismann, *Alexander, Gedichte des zwölften Jahrhunderts*, t. II, p. 135; P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française au moyen âge*, t. II, pp. 175-176, 184; Vogelstein, *Animadversiones quædam ex litteris orientalibus petitæ*; Ethé, *Alexander's Zug zur Lebensquelle in Land der Finsterniss*; Ferdousi, *Chah-Nameh*, t. V, pp. 172-174; Nizâmi, *Iskender-Nameh*, pp. 785-809. Il en est question dans les merveilles citées dans la lettre du Prêtre Jean (cf. G. Oppert *Presbyter Johannes* p. 171) et dans la chanson de geste de *Huon de Bordeaux* (éd. Guessard, pp. 165-166). Dans un conte de la Haute Bretagne, l'eau de la jeunesse est remplacée par un merle blanc. (P. Sébillot, *Contes populaires de la Grande Bretagne*, 1re série, n° 1, *Le petit roi Jeannot*), et dans le roman de *Blancandin* par un arbre (éd. Michelant, p. 87, vv. 2595-2601.)

(202) La même précaution est prise par Ivanka dans un conte russe qui a beaucoup de rapport avec les deux contes berbères : il ne consent à donner à ses frères le pommier aux fruits d'or et d'argent, puis le porc aux soies d'or et aux défenses d'argent, la jument à la crinière d'or et aux sabots de diamants, qu'à condition qu'ils se laisseront couper successivement un doigt du pied droit, un doigt de la main droite et une

oreille, ce qui lui permet de revendiquer plus tard pour lui la gloire des trois entreprises. (Goldschmidt, *Russische Märchen*, pp. 22-42. *L'étoile de la tsarevna;* Sichler, *Contes russes*, pp. 217-235, *Petit Jean le Nigaud;* Bain, *Russian fairy tales*, pp. 165-187, *The tale of the little fool Ivan.*)

(203) Nous trouvons ici une allusion à une ancienne forme d'adoption employée chez les Berbères et que pratiqua, dit-on, la Kahéna, envers l'Arabe Khâlid ben Yezid (cf. Ibn 'Adzari, *Bayân el Moghrib*, t. I, p. 21 ; El Aïachi et Moula Aḥmed, *Voyages dans le sud de l'Algérie*, tr. Berbrugger, p. 235). On trouve des détails semblables dans d'autres contes kabyles; *Le Chasseur* (Hanoteau, *Grammaire kabyle*, p. 264), *les Trois Frères* (Rivière, *Contes populaires de la Kabylie du Jurjura, Le fils du Sultan et le Chien des Chrétiens* (Mouliéras, *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, pp. 20-21); *Histoire de 'Ali et de sa mère* (Mouliéras, *op. laud*, p. 90). De nos jours, l'adoption existe encore dans le droit coutumier des Kabyles du Jurjura, mais le simulacre a disparu et est remplacé par une simple déclaration (Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes Kabyles*, t. II, p. 189). Ce trait est mentionné dans deux contes populaires des Arabes d'Égypte : *Ours de cuisine* (Spitta bey, *Contes arabes modernes*, hist. 11), *El Schater Mouham-*

med (Yaqoub Artin pacha, *Contes populaires de la vallée du Nil,* conte XXII, p. 277). Peut-être était-il venu des Berbères : un bas-relief de Thèbes nous montre en effet un chef des Machouach (Libyens) de la XXIIe dynastie, Chechoncq, allaité (et adopté ?) par la déesse Athor (Lepsius cité par Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 338). Une coutume analogue existe encore chez les Gallas Arousi, sujets du Choa ; on la nomme « *tout-lidj* ». « Celui qui réclame la protection d'un personnage influent ne manque pas de solliciter le *tout-lidj*... Le candidat protégé prend entre ses lèvres les seins de son protecteur et devient son enfant d'adoption » (Borelli, *Ethiopie méridionale*, pp. 124-125). Il est probable cependant que l'idée d'exprimer, d'une façon concrète et par l'acte qui les rappelle le mieux, les relations de mère à enfant, a dû exister naturellement chez diverses populations sans qu'il y ait à recourir à l'hypothèse d'un emprunt. C'est pourquoi nous le retrouvons dans un conte moghol d'origine indienne (cf. Kuhnert, *Midas in Sage und Kunst*, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (t. XL, p. 549), où un jeune homme devient le frère de lait du prince qu'il est chargé de raser (cf. Jülg, *Siddhi-Kür*, *mongolische Märchensammlung*, conte XXII); de la même façon, dans un conte roumain un jeune homme qui va à la recherche de sa sœur enlevée par un dragon, est adopté

par une ogresse avec qui il a partagé des gâteaux faits avec le lait de sa mère (Mite Kremnitz, *Rumänische Märchen*, nº XIV, *Der arme Junge*, pp. 167-192). Ce trait passa des Moghols en Russie, et sans doute de Russie en Roumanie, car on le trouve appliqué à un Khan de Polovits, Kholodivoï Bouniak, sorte de vampire et allié de l'ataman Bogdan Khmielniçki dans sa révolte contre la Pologne (cf. Mérimée, *Les Cosaques d'autrefois*, p. 57, d'après Kostomarov).

110. — Haroun er Rachid et la fille du roi des génies.

(204) Le texte de ce conte, recueilli à Tétouan en 1883, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur le dialecte de Taroudant*, pp. 13-27.

(205) Il existe en chelh'a du Tazeroualt une version qui présente quelques différences. Les héros sont toujours Haroun er Rachid et son vizir, mais il n'est plus question de l'interdiction de se promener dans les rues, ni du boulanger musicien, ni du roi des génies. Haroun épouse, déguisé en derviche, la fille d'un homme chez qui il a reçu l'hospitalité et chez qui il demeure quinze jours. En partant, il laisse à sa femme un chapelet d'hyacinthes et un poignard : le

premier sera donné à une fille, si l'enfant à naître en est une; le second à un garçon. C'est un fils qui naît; il est élevé par son aïeul et sa mère; mais il se rend insupportable aux autres enfants qui le repoussent parce qu'on ne connaît pas son père. Il oblige sa mère à le lui faire connaître en employant le même moyen que Madji-tâtâ (voir plus haut, p. 301, note 188); elle lui donne le poignard, et il part à la recherche de son père. Arrivé dans la capitale, il entre au service d'un pâtissier. La réputation de sa beauté parvient à la fille du sultan qui le fait venir sous prétexte de lui acheter des gâteaux. Pour le voir plus facilement, elle fait construire un passage souterrain entre son palais et la boutique du jeune homme et, pour que le secret soit bien gardé, elle fait tuer par un nègre les maçons qui ont construit ce passage et tue elle-même le nègre. Par cette galerie, elle emmène avec elle la fille du vizir et chaque jour, elles vont danser au son de la musique du jeune homme. Une nuit, Haroun er Rachid et son vizir, se promenant dans la ville, passent devant un endroit où ils entendent des chants et de la musique. Ils entrent et reconnaissent leurs filles. Dès qu'ils sont sortis, celles-ci s'en retournent par le passage souterrain au palais, où leurs pères, arrivés après elles, les trouvent feignant de dormir. Mais le lendemain, ils découvrent la route par où elles ont passé.

Haroun fait arrêter le jeune homme et il va être décapité quand on trouve sur lui le poignard avec le nom de son père. Celui-ci le reconnaît pour son fils et lui fait épouser la fille du vizir. (Stumme, *Märchen der Schluh von Tazerwalt*, n° XIV, *Une histoire de Haroun er Rachid*, pp. 23-25, 114-119.)

Ce conte d'un prince ou d'un héros à la recherche de son père qu'il reconnaît grâce à un signe particulier, est si fréquent qu'on ne saurait croire à une source unique. Cependant, sans remonter jusqu'à Jason, recherchant son père Eson, on peut rapprocher des deux contes berbères un épisode du roman italien de la *Regina Ancroja*. « En revenant de la Terre-Sainte, Renaud s'arrêta dans un château appartenant aux Sarrasins. Il y devint l'amant de Constance, femme du roi de la contrée, et en eut un fils, nommé Guidon le Sauvage, à qui sa mère révéla le secret de sa naissance et remit un anneau pour se faire reconnaître par son père. Guidon vint le chercher en France. » (E. Du Méril, *Histoire de la poésie scandinave*, p. 424, note.)

III. — L'ANNEAU MAGIQUE.

(206) Le texte de ce conte, recueilli au Mzab en 1885, a été publié avec la transcription dans

mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 130-136.

(207) Ce conte est évidemment une version de celui d'Aladin, transmis par voie orale et augmenté de traits étrangers. Il en existe une recension plus développée en dialecte de Bougie, à la Bibliothèque nationale, fonds berbère, n° 17, p. 123. On a recueilli à Lesbos un conte semblable pour les principaux détails : un roi a une fille qui tombe amoureuse de son jardinier : celui-ci, qu'on a voulu charger d'une tâche impossible, réussit au contraire grâce à un anneau de bronze qui a le pouvoir de réaliser tout ce qu'on peut désirer. Le jardinier finit, après maintes difficultés, par obtenir la main de la princesse. Un juif magicien parvient en son absence à s'emparer de l'anneau de bronze en vendant des poissons rouges; il s'en sert pour immobiliser au loin le jeune homme qui naviguait sur un vaisseau d'or. Heureusement les chats de ce dernier effraient les souris d'une île, qui n'obtiennent d'en être délivrées qu'en allant dans le château où réside le Juif, lui faire cracher l'anneau qu'il a dans la bouche, en le chatouillant avec leurs queues trempées dans l'huile et le poivre. Les souris se disputent ensuite l'anneau qui tombe dans la mer et est avalé par un poisson; elles le retrouvent par hasard sur le rivage et le jeune homme, remis en possession de son talisman, recouvre son palais et sa femme. (Carnoy et Nicolaidès, *Tra-*

ditions populaires de l'Asie-Mineure, pp. 56-74.) Un conte russe se rapproche aussi beaucoup du conte berbère : un jeune homme achète pour cent roubles un chien qu'on veut noyer, et pour la même somme, un chat qu'il sauve aussi de la mort (ce trait devait exister à l'origine en berbère : il explique la présence des animaux). Les animaux reconnaissants s'attachent à son service. Devenu possesseur d'un anneau qui lui permet d'accomplir toutes ses volontés, il épouse la fille du roi après avoir rempli les conditions exigées. Sa femme lui dérobe son anneau et transporte le palais où elle habite dans une terre très éloignée. Le jeune homme est mis en prison par son beau-père, mais le chien et le chat le font évader et ils partent à la recherche du palais disparu. Arrivés chez la princesse, ils entrent à son service; le chat contraint une souris à chatouiller avec sa queue la bouche de l'infidèle quand elle dort; celle-ci laisse échapper l'anneau dont le chat et le chien s'emparent et leur maître rentre ainsi dans la possession de sa femme et de son palais. (L. Sichler, *Contes russes*, *L'anneau enchanté*, pp. 193-207; Goldschmidt, *Russische Märchen*, *Der Zauberring*, pp. 91-107; Bain, *Russian Fairy tales*, *The enchanted ring*, pp. 201-219; Curtin, *Mythes and Folk tales*, *The ring with twelve screws*, pp. 138-148.) Un conte arabe de Mardin se rapproche plus de la version

russe que de la version berbère. Avec l'argent que sa mère lui a donné trois jours de suite pour se procurer du pain, un orphelin rachète de la mort un chat, un serpent et un chien. Le serpent qui est le fils du roi de ces animaux se fait ramener à son père et, sur son conseil, son sauveur demande pour récompense l'anneau magique qui met à son service deux démons noirs : il s'en sert pour obtenir la main de la fille du roi. Elle se laisse entraîner à révéler le secret de l'anneau à un Juif : celui-ci l'enlève pendant la nuit au jeune homme qui le cachait sous sa langue. Il fait transporter ensuite le château et la femme au-delà des sept mers. Le roi, stupéfait de cette disparition, veut faire périr son gendre s'il n'a pas retrouvé la princesse dans un délai de quarante jours. Le chien et le chat partent seuls à la recherche de l'anneau : le second le reprend à l'aide d'une souris comme dans le conte berbère ; quand ils reviennent, le chien insiste pour porter l'anneau et le laisse tomber dans la septième mer ; ils le retrouvent dans le ventre d'un poisson que leur donne un pêcheur et le rendent à leur maître resté en prison ; il fait revenir le château ; le Juif et la femme sont condamnés à mort et le roi donne au jeune homme son autre fille en mariage. (Socin, *Der arabische Dialekt von Mosul und Märdin*, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVI,

pp. 29-45.) Le début d'un conte albanais, *Le serpent reconnaissant*, est tout à fait semblable à celui du conte de Mărdin, mais l'ordre des épisodes est interverti; le serpent est aidé par le jeune homme à qui il conseille de demander à son père, le roi des serpents, l'anneau qu'il a sous la langue; grâce à lui, il fait construire par un nègre le palais exigé par le roi pour la dot de sa fille : un Juif enlève l'anneau et fait transporter le château et son contenu au bord de la mer. Le jeune homme, mis en prison par son beau-père, achète un chat qui creuse un souterrain par où ils sortent; c'est encore le chat qui oblige une souris à reprendre au Juif, en le faisant éternuer, l'anneau qu'il cache sous sa langue; grâce à lui, le jeune homme ramène le château à sa place, et le Juif est tué. (Dozon, *Contes populaires albanais*, n° IX.) On remarquera le rôle joué par le Juif dans les versions berbère, albanaise, arabe de Mărdin et grecque de Lesbos : il est probable qu'il figurait dans la version russe, qui ne nous est arrivée qu'incomplète, ainsi qu'une version arabe d'Égypte qui forme un épisode du conte : *Essaïd Ali* : après diverses aventures, un homme, qui est parvenu à épouser par ruse la fille d'un roi, trouve une caisse avec trois costumes et une bague qui met trois génies à son service. Il revient chez son beau-père qui l'avait chassé comme un imposteur et lui succède. Son pre-

mier vizir l'enivre, lui prend la bague, le fait transporter sur une montagne et épouse sa femme. Mais celle-ci rentre en possession de l'anneau, fait revenir son mari et exile le vizir. (Yaqoub Artin pacha, *Contes populaires de la vallée du Nil*, n° xxi, pp. 251-264.) Une autre forme plus altérée encore de ce conte existe chez les Hoouaras du Maroc : Trois talebs vivaient ensemble; un jour, un Juif achète un plat de viande et le porte à un cuisinier; l'aîné des talebs qui l'a vu y mettre un anneau magique, achète un plat de viande semblable, le porte au cuisinier pour le faire cuire et prend celui du Juif à la place du sien. Il en tire l'anneau et le frotte; un génie lui apparaît; il lui commande d'apporter quarante pains et en nourrit ses compagnons. Il veut épouser la fille du roi et envoie une vieille femme la demander en mariage. Le roi exige pour douaire une caisse remplie de douros. Le taleb se la procure à l'aide de son anneau et épouse la princesse. Partant pour le pèlerinage il place son anneau dans une caisse. Le Juif revient comme colporteur. Il vend des marchandises à la femme du taleb et lui demande si elle n'aurait pas un anneau ou un clou. Elle finit par lui donner l'anneau de son mari. Le pèlerin revient de la Mekke, et comme il sait commander aux génies, il leur ordonne de lui rapporter son anneau. L'un d'eux se change en chat et oblige une souris à aller le chercher, car le Juif

le met dans sa bouche quand il dort. Elle y réussit en lui chatouillant le nez et l'anneau est rendu au taleb (Socin et Stumme, *Der Dialekt der Houwara* conte XIII, *Histoire des talebs et du Juif*, pp. 57-59, 118-120).

La manière dont le Juif s'empare de l'anneau rappelle la ruse employée par le magicien maghrebin dans l'histoire de ʿAla eddin (Aladin) : celle-ci a passé chez les Zouaoua, par l'intermédiaire du français. (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, n° XXXIX. *Le fils de la veuve et le Marocain*, pp. 381-420.) On retrouve cette ruse dans un conte berbère de Ghat (Krause, *Proben von Sprache von Ghat*), *Histoire de Djah'a et de sa femme*, pp. 31-65, et dans un conte arabe d'Algérie (Cherbonneau, *Leçons de lecture arabe*, pp. 26-29, 54-61, *Histoire d'un bûcheron de Tafilalet*). Peut-être est-ce à ce conte qu'il est fait allusion par Galland qui l'aurait entendu raconter à Constantinople (cf. *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople*) éd. Schefer, Paris, 1881, 2 v.

L'épisode de la souris chatouillant le dormeur avec sa queue se trouve dans une version albanaise tronquée de ce conte : *Le serpent reconnaissant* (Dozon, *Contes populaires albanais*, n° X, pp. 71-76). Cf. aussi Gubernatis, *Mythologie zoologique*, t. II, pp. 58-59; Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, t. I, préface, p. XI.

Celui où le poisson arrivé en retard à la réunion des siens rapporte l'anneau existe dans un conte lorrain, *Le roi d'Angleterre* (cf. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, t. I, n° 111, pp. 41-42 et notes, pp. 48-49).

CINQUIÈME PARTIE

CONTES DIVERS

---

(208) Le texte de ce conte, recueilli à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 180-181.

(209) Ce conte fait partie de la série de ceux qui ont pour objet des paroles incompréhensibles en apparence. — Cf. en berbère : *Le Cadi et la fille du marchand de savon* (Rivière *Contes populaires de la Kabylie du Jurjura*, p. 159); en grec, *Le langage figuré* (Legrand, *Contes populaires grecs*, p. 21); *la Reine et le Nègre* (id., p. 28); en arabe : *Entretien d'Alexandre et du sage indien* (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. II, éd. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, ch. XXVI, pp. 266-274. Cf. aussi

une note de Nœldeke, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, p. 7, note 1) ; *l'Aventure d'Imrou'l Qaïs et de sa fiancée* (Abou'l faradj el Isbahani, *Kitâb el Aghâni*, t. VIII, pp. 74-75 ; De Slane, *Diwan d'Amro'l Kais*, p. 17 du texte, 28-29 de la traduction), l'épisode d'une version de l'histoire de Diab ben Ghânem Largeau, *Flore Saharienne*, p. 193), etc.

113. — L'ADROIT VOLEUR.

(210) Le texte de ce conte, resté inédit, se trouve dans le ms. n° 1, fonds berbère de la Bibliothèque nationale.

(211) Cf. sur les rapprochements, la monographie de M. St. Prato, *La leggenda del tesoro di Rampsinite*, auxquels il faut joindre les suppléments recueillis dans les *Actes des Martyrs* de la Haute Bretagne par Dragomanov et P. Sébillot (*Revue des Traditions populaires*, avril 1895, pp. 204-207). Le conte de *Livre et Demi-Livre* (Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Houwâra*, pp. 44-50, 107-112 ; *Les voleurs du trésor royal*, conte chelh'a publié par de Rochemonteix, *Œuvres diverses*, pp. 439-445.

114. — La cruauté punie.

(212) Le texte de ce conte, communiqué à Saint-Louis du Sénégal par Aḥmed Saloum, est inédit.

115. — L'homme et les figues.

(213) Le texte de ce conte, communiqué à Kherba, en 1895, par Moḥammed ben Cherif, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis,* pp. 71-72.

(214) Ce conte forme le commencement d'un récit beaucoup plus long qui existe en chelḥa et dont plusieurs traits appartiennent à un autre cycle : Ali ntazart (*Ali des figues*) après avoir planté et menacé un figuier, comme Biqedich, s'aperçoit le lendemain qu'il a donné des fruits. Il monte sur l'arbre et en offre aux passants. Une sorcière accepte et finit par se saisir de Ali qu'elle met dans son panier bien qu'elle lui eût juré de l'épargner. En route, Ali change les figues en pierres, lui-même se transforme en sauterelle qui heurte l'ogresse en voulant s'envoler. Celle-ci le reprend et va ramasser du bois pour le faire cuire. Pendant ce temps, Ali qui

rase la fille de la vieille, lui coupe la tête qu'il met dans le plat, revêt des vêtements de femme et fait manger à la vieille le corps de sa fille et se sauve. (Stumme, *Märchen der Schluḥ von Taẓerwalt*, conte XXIII, *Histoire véridique*, pp. 58, 177-178.) Ces derniers détails se retrouvent dans le conte zouaoua de *Mek'id'ech et l'ogresse aveugle* (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie* nº XII, pp. 172-196).

116. — Les sept filles du marchand.

(214) Le texte de ce conte, que m'a communiqué à Oran, en 1884, El Ḥ'adj 'Abd Allah de Tamegrout, a été publié avec la transcription dans mon étude sur le *Dialecte berbère de Taroudant*, pp. 38-49.

(215) Cf. pour les rapprochements, la note de M. St. Prato, *Giornale della Società asiatica italiana*, t. IX, pp. 229-230. Il faut y joindre un conte inédit que j'ai recueilli chez les B. Sa'id du Rif.

117. — Le parasite récompensé.

(216) Le texte de ce conte, recueilli en 1885, a

été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 186-187.

(217) Ce conte a sans doute une origine historique, cf. Ibn 'Abd Rabbih, *Kitâb el 'Iqd el Ferid*, t. III, p. 339, *Le Parasite et les Manichéens;* Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. VII, ch. cxxiv; Ibn Hadjdjah el Hamâoui, *Thimârat el Aourâq*, p. 96; Ahmed el Qalyoubi, *Naouâdir*, hist. cxxxii, p. 134. Cette anecdote a peut-être été tirée d'un recueil cité par Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. VII, p. 68. Elle a passé dans les *Mille et une Nuits* et c'est le barbier de l'histoire du *Petit bossu* qui en est le héros (éd. du Qaire, t. I, pp. 92-93; de Beyrout, t. I, pp. 205-206; de Breslau, t. II, pp. 253-256; traduction de Galland, pp. 215-216; de Lane, t. I, pp. 342-343).

118. — Le voleur et ses deux femmes.

(218) Le texte de ce conte, recueilli à Mélika en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 119.

119. — Part a deux.

(219) Le texte de ce conte, recueilli à Tougourt en 1895, a été publié avec la transcription

dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 172-173.

(220) Cette aventure est attribuée à Abou Noouâs (cf. *Kitâb Nozhat el Djallâs*, p. 23). On la trouve aussi avec Haroun er Rachid, Mesrour et Ibn el Meghâzili pour héros. (Cf. Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. VIII, ch. cvxiii, p. 163, El Ibchihi, *Mostat'ref*, t. II, ch. lxxvi, pp. 306-307, reproduit par Ben Sedira, *Cours de littérature arabe*, § 48, pp. 32-34.) Il existe aussi, dans les *Mille et une Nuits*, éd. de Beyrout, t. III, p. 176 éd. du Qaire t. II, p. 206 : c'est Ibn el Qâribi qui est le héros; il doit abandonner à Mesrour les deux tiers de ce que lui donnera le khalife. En Europe, il a passé en Allemagne où on l'attribue à un personnage analogue à Til Ulespiègle : Weigand von Theben, au service d'un bourgeois de Vienne, se fait prêter par son maître une somme d'argent avec laquelle il achète un poisson magnifique. Il va l'offrir au duc Othon le Joyeux, mais le gardien de la porte refuse de le laisser passer s'il ne lui abandonne pas la moitié de ce qu'il recevra. Weigand accepte et demande pour récompense cent coups de fouet. Othon surpris se fait expliquer la cause de ce choix, et lui accorde sa demande dont le gardien reçoit la moitié (Ph. Chasles, *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, pp. 95-96 Tallemant des Réaux raconte la même anecdote de Jodelet (Julien Geoffrin), comédien du Marais, se présentant chez le chan-

celier Séguier pour en recevoir un présent (*Historiettes*, éd. Monmerqué, t. IV, n° 334, pp. 224-225). Ce trait est attribué, sans doute avec aussi peu de fondement, à Mezzatin, qui appartient à la Comédie italienne de 1688 à 1697 et qui comptait sur une récompense du duc de Saint-Aignan à qui il avait dédié une pièce (*Histoire de l'ancien théâtre italien,* citée par Moland, *Molière et la comédie italienne,* pp. 375-376). Il est plus développé quoique le fond soit le même dans une nouvelle italienne de Pistoie (Nerucci, *Sessanta novella populari,* nouv. xxvi, *La novella di Sonno*, pp. 233-237; Marc Monnier, *Les contes populaires en Italie,* pp. 236-237) Voltaire (*Œuvres complètes*, t. X, *Préface de Catherine Vadé,* p. 78), qui la cite, la donne comme d'origine espagnole.

120. — Le rat et la vieille.

(221) Ce texte, recueilli à Kherbah en 1895, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis,* pp. 72-73. On remarquera que cette randonnée est plus complète que celle que j'ai donnée en zouaoua (1re série, n° xlv, pp. 95-96. Cf. les notes pp. 197-200).

121. — Le Juif et le mulet.

(222) Le texte de ce conte, recueilli à Touggourt en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 179.

122. — Les enfants et la noix.

(223) Le texte de ce conte, recueilli à Sedrata, en 1896, a été publié avec une transcription dans mes *Notes sur le Chaouia de la province de Constantine*, pp. 32-34, 36.

(224) Il existe une version de ce conte en zouaoua (cf. Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle,* p. 91) et en chaouia de l'Aourâs (Mercier, *Essai sur le Chaouia*, n° IV, *La Noix et les Plaideurs*, pp. 41-42). C'est une version orientale de la fable bien connue, *L'Huître et les Plaideurs,* cf. La Fontaine, *Fables,* IX, 9; éd. Regnier, t. II, pp. 401-406, Boileau, *Epîtres,* II, v. 41; Desbillons, *Fabulæ Aesopiæ,* VI, 15, *Ostrea et Viatores*. On peut en rapprocher un conte tigraï, *Le jugement du Lion*. (Schreiber, *Manuel de langue tigraï*, 2e partie.)

123. — Aventures dangereuses.

(225) Le texte de ce conte, communiqué en 1888 à Saint-Louis du Sénégal par Aḥmed Saloum, est inédit.

124. — Le juif et le crieur public.

(226) Le texte de ce conte, recueilli en 1885 à Touggourt, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 179-180.

SIXIÈME PARTIE

POÉSIES, CHANSONS, ÉNIGMES

Chansons.

125.

(227) Recueillie à Mélika en 1885. Le texte a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 116.

126.

(228) Le texte de cette chanson, recueillie à Mélika en 1885, est inédit.

127.

(229) Recueillie à Mélika en 1885. Le texte a

été publié avec une transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, p. 115.

128.

(230) Le texte de cette chanson, recueillie à Mélika en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 115-116.

129.

(231) Le texte de cette chanson, recueillie à Mélika en 1885, est inédit.

130. — Le frère absent.

(232) Communiquée en 1885 à Ouargla par El Hadj Salaḥ : le texte a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mẓab*, pp. 143-147.

131. — Plaintes de l'orphelin.

(233) Le texte de cette chanson, recueillie à Mélika en 1885, a été publié avec la transcription dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, p. 120.

132. — Chanson d'Abou Mansour.

(234) J'ai publié avec la transcription, dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab*, pp. 168-170, le texte et la transcription de cette chanson communiquée à Ouargla en 1885 par El Hadj Salah.

(235) D'après la tradition, un enfant ayant été battu par son père, implora l'intervention d'Abou Mansour, mais il n'en fut que plus maltraité. Les assistants témoins de cette brutalité composèrent cette chanson qui fut bientôt dans toutes les bouches et rendit fou le père qui mourut peu après.

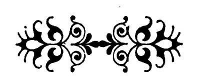
133. — ÉNIGMES.

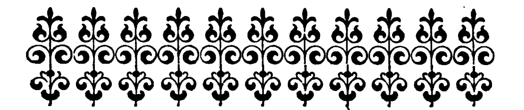
(236) Le texte et la transcription de ces énigmes recueillies à Cherchel ont été publiés dans mes *Textes dans le dialecte berbère des Beni Menacer*.

(237) Cf. *Tradiciones populares*, t. V, 245.

(238) Cf. la même énigme en Saho, mais plus complète : Qu'est ce qui marche toute la journée, mais qui se repose en arrivant à l'eau ? (Reinisch, *Die Sahosprache*, t. I, p. 307 ; IX, 1.) On la trouve aussi chez les Hoouara (Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Houwara, XX, énigme* 5).

(239) La même énigme existe en créole mauricien. (Cf. Baissac, *Étude sur le patois créole mauricien*, p. 205.)





APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE DES CONTES ET CHANSONS BERBÈRES

1887-1896

W. E. A. AXON. — *Berber Folk-tales*, s. l. n. d. (Manchester, 1888), in-8°.

Traduction anglaise des contes 49, 10, 13, 36, 29, 54, 55, 51, 14, 42, 52 de la première série de ces *Contes* et des nos 16, 17 et 18 de mon *Recueil de textes et documents relatifs à la philologie berbère.*

BELKASSEM BEN SEDIRA. — *Cours de langue Kabyle*, Alger, 1887, in-12. La plus grande partie de ces contes est traduite ou de l'arabe (*Mostat'ref, Mille et une Nuits,*

Kalilah et Dimnah) ou de livres scolaires français.

Une traduction française est en préparation.

RINN. — *Deux chansons kabyles sur l'insurrection de 1871.* (*Revue africaine*, 1887.)

DE ROCHEMONTEIX. — *Documents pour l'étude du berbère. Journal asiatique*, février-juin, 1889. (Quatre contes chelḥas, avec traduction française, réimprimés dans ses *Œuvres diverses*, Maspéro, *Bibliothèque égyptologique*, t. III, Paris, 1894, in-8°.)

R. BASSET. — *Notes de Lexicographie berbère*, IVe série, Paris, 1888, in-8°.

Quatre fables de Loqmân en dialecte du Touat et du Gourara.

QUEDENFELDT. — *Eintheilung und Verbreitung der Berberbevölkerung in Marocco*, Berlin, 5 fasc. in-8°.

R. BASSET. — *Loqmân berbère*, Paris, 1890, in-12.

Quarante et une fables de Loqmân en vingt-trois dialectes : Mzab, Zénaga, B. Menacer, Bot'ioua du Vieil Arzeu, Harakta, B. Iznacen, K'çour, Djerba, Dj. Nefousa, Zouaoua, Chaouia de l'Aourâs, Chelḥa du Sous, Bougie, B. Halima, Ghdamès, Doubdou, Touat,

Djerid, Ouarsenis, Taroudant, Haraoua, Rif, Gourara.

MOULIÉRAS. — *Les Fourberies de Si Djeh'a*, texte kabyle, Oran, 1891, in-16.

Id. trad. française avec une *Étude sur Si Djeh'a et les anecdotes qui lui sont attribuées*, par R. Basset, Paris, 1892, in-12, soixante contes.

R. BASSET. — *Notice sur les dialectes berbères des Harakta et du Djerid tunisien*, Woking, 1892, in-8°. Un conte et une fable.

— *Textes berbères dans le dialecte des Beni Menacer*, Rome, 1892, in-8°.

Trois contes avec trad. française.

— *L'insurrection algérienne de 1871 dans les chansons populaires kabyles*, Louvain, 1892, in-8°.

Trois chansons avec trad. franç.

— *Étude sur la Zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'O. Rir'*, Paris, 1893, in-8°.

Seize contes et chansons en dialecte du Mzab ; onze contes et chansons de Ouargla ; dix-huit contes en dialecte de l'O. Rir' (Temacin).

MOULIÉRAS. — *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie.* — En cours de publication depuis 1893, Paris, in-8°.

Cinq fascicules contenant soixante-neuf contes ont paru jusqu'à présent.

Une traduction française est en préparation.

H. Stumme. — *Elf Stücke im Šilḥa-Dialekt von Taẓerwalt*, Leipzig, 1894, in-8°.

Dix contes et sept énigmes en dialecte chelḥa avec traduction allemande.

R. Basset. — *Le dialecte berbère de Taroudant*, Florence, 1895, in-8°.

Deux contes et trois textes géographiques avec traduction française.

H. Stumme. — *Dichtkunst und Gedichte der Schluḥ*, Leipzig, 1895, in-8°.

Trois poésies avec trad. allemande.

Mouliéras. — *Les Beni Isguen*, Oran, 1895, in-8°.

Quatorze contes et récits, avec traduction française.

— *Le Maroc inconnu*, Paris, 1895, in-8°.

Une anecdote en guélâïa.

— *Märchen der Schluḥ von Taẓerwalt*, Leipzig, 1895, in-8°.

Trente-quatre contes et vingt-sept énigmes, avec trad. allemande (excepté pour le conte 22).

R. Basset. — *Étude sur la Zénatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, Paris, 1895, in-8°.

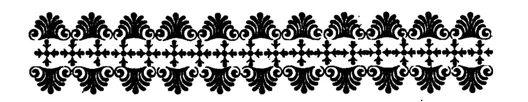
Six contes et fables avec trad. franç. en dialecte des B. Halima, des A'chacha, de l'Ouarsenis, des Haraoua et des B. Feraḥ.

— *Notes sur le Chaouia de la province de Constantine*, Paris, 1897, in-8°.
Trois contes en chaouia de Sedrata avec traduction française.

G. Mercier. — *Le Chaouia de l'Aurès,* Paris, 1896, in-8°.
Seize contes et fables avec traduction française.

Masqueray. — *Observations grammaticales sur la grammaire touareg et textes de la temahaq des Taïtoq* publiées par R. Basset et Gaudefroy-Demombynes, fasc. II, Paris, 1897, in-8°.
Dix contes et fables en touareg.





TABLE